

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

**XXV^e ANNÉE — VOL. XX
N^o 96
OCTOBRE 1992**

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 96

OCTOBRE 1992

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université Lumière (Lyon)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D' ANDRÉ GIDE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE — VOL. XX, N° 96 — OCTOBRE 1992

<i>Veillez prendre bonne note !...</i>	396
Antje ROGGENKAMP-KAUFMANN : La « mise en abyme » et l'« examen de conscience » réformée.....	399
Pascal DETHURENS : L'ironi(qu)e mise en abyme dans <i>Paludes</i> , ou le réapprentissage de la respiration.	411
Walter PUTNAM : <i>Isabelle</i> : les chemins qui mènent au château, ou l'art de brouiller les pistes.	425

Documents

Claude FOUCART : Un épisode de l'émigration allemande : André Gide et Valeriu Marcu.	443
Marcel TOURNIER : André Gide en Tunisie. Souvenirs.	453
Maurice DELARUE : Pierre Herbart, « pseudo » Le Vigan, à Rennes, été 44.	469



ROBERT LEVESQUE : JOURNAL INÉDIT (suite)	
Carnet XXI (1 ^{er} mars — juin 1937).	481
Lectures : André Gide, <i>Gesammelte Werke</i> [Jean LEFEBVRE]. — P. et R. Wald Lasowski, <i>André Gide, vendredi 16 octobre 1908</i> [Pierre MASSON]. — P. Pollard, <i>André Gide, homosexual moralist</i> [Daniel DUROSAY]..	503
Claude MARTIN : Chronique bibliographique.	517
VARIA.	522
Cotisations et abonnements.	526

L'

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE L'AAAG**

aura lieu le

samedi 14 novembre 1992

de 15 h à 18 h 30

à l'

**ÉCOLE ALSACIENNE
109, rue Notre-Dame des Champs
75006 PARIS
(Métro Port-Royal)**

*Rapport moral du Secrétaire général
Rapport financier du Trésorier
Questions diverses — Discussion générale
« Pot »*

Tous les Membres (fondateurs ou titulaires) de l'AAAG à jour de leurs cotisations 1990 et 1991 ont dû recevoir les tomes I et II de la *Correspondance André Gide - André Ruyters*, qui ont été nos « cahiers » pour ces deux années.

Si vous ne les avez pas reçus (erreur de notre secrétariat ou envoi égaré par la Poste), veuillez en aviser aussitôt notre Service Publications (3, rue Alexis-Carrel, 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon, tél. 78.59.16.05), qui vous en fera l'expédition sans tarder.



Paraîtront incessamment les *Cahiers André Gide 15* et *16*, tomes I et II de l'ouvrage de Jean Claude, *André Gide et le Théâtre* : ils constitueront nos « cahiers » pour les années 1992 et 1993.

Les deux volumes (d'environ 500 pages chacun, prix public : 320 et 280 F) seront envoyés à tous nos Membres à jour de leur cotisation 1992. Nous leur serions donc — très vivement ! — reconnaissants de bien vouloir adresser sans tarder, et au plus tard en janvier 1993, leur cotisation 1993 : ils doivent comprendre que, avec cet envoi groupé de deux gros et coûteux cahiers, nous faisons (par souci d'économie : frais de port et tenue de comptabilité) un pari sur leur fidélité.

Merci à tous — et bonne lecture !



P.S. Nous rappelons que, avant ces *CAG 15* et *16*, nos Sociétaires ont reçu, en 1986-89, les *CAG 12* et *13* (tomes I et II de la *Correspondance André Gide - Jacques Copeau*), mais non le n° 14 de la série (*Correspondance André Gide - Valéry Larbaud*, paru en novembre 1989), qui n'était pas un « cahier de l'AAAG » (v. *BAAG*, n° 84, octobre 1989, p. 504, et n° 85, janvier 1990, p. 128).

ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE

Président : Claude MARTIN

Vice-Président : Daniel MOUTOTE

Secrétaire général : Henri HEINEMANN

Trésorier : Jean CLAUDE

Conseillers : Claude ABELÈS, Irène de BONSTETTEN, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

Responsable : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Directeur : Claude MARTIN
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

La « mise en abyme » et l'« examen de conscience » réformée

par

ANTJE ROGGENKAMP-KAUFMANN

Nous proposons par cet article une nouvelle interprétation d'un phénomène dont on saura surestimer les effets pour la littérature française moderne. Que la mise en abyme en tant que principe esthétique dispose des implications également psychologiques et morales ¹, c'est une observation que d'autres que nous ont faite à plusieurs reprises. Cependant, jusqu'à maintenant, cette observation n'a pas suffisamment pu expliquer ce qui noue ² les cinq mises en abyme centrales ³ ni quel phénomène en constitue la base.

Si l'on considère que c'est l'orthodoxie réformée ⁴ qui a marqué An-

1. Daniel Moutote, « La fonction créatrice dans le *Journal 1889-1939* d'André Gide », *BAAG* n° 82-83, 1989, pp. 155-74.

2. Je renvoie le lecteur à Walter Geerts, « La réflexion dans *Les Cahiers d'André Walter*, notes pour une description de la "mise en abyme" », *André Gide 6* (Lettres Modernes, 1979), pp. 9-37. Si l'on part de la définition d'Éric Marty, on pourra augmenter le nombre des mises en abyme : v. Éric Marty, « *Les Faux-Monnayeurs*, roman, mise en abyme, répétition », *André Gide 8* (Lettres Modernes, 1987, pp. 95-117.

3. Cf. Geerts, art. cité, p. 10 : « Il reste vrai que le commentaire de 1893 n'anticipe pas explicitement sur des œuvres à venir, se limitant à revenir sur des textes déjà écrits, à savoir, comme on sait, *Les Cahiers d'André Walter*, *Le Traité du Narcisse* et *La Tentative amoureuse*. En outre, à l'occasion de *Paludes* et des *Faux-Monnayeurs*, et malgré le *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gide n'a jamais repris, à notre connaissance, la notion au niveau de la terminologie. » V. aussi Alain Goulet, « Pièces d'un dossier sur *Les Faux-Monnayeurs* », *BAAG*, n° 88, 1990, pp. 547-72.

4. Au XIX^e siècle, l'orthodoxie réformée constitue l'une des deux ailes de l'église réformée française. À la différence des libéraux, les orthodoxes — nommés parfois aussi partisans du courant évangélique — soutiennent en général des posi-

dré Gide durant son enfance et adolescence ⁵, il n'est pas impossible d'y trouver des explications. Dès les premières années de son enfance, le soir, on a incité Gide à faire oralement ou par écrit le bilan du jour ⁶. C'est surtout dans l'orthodoxie réformée que cette pratique est liée à la doctrine de la double prédestination. En général, elle tend à ce que l'individu tout en évaluant les actions d'une journée puisse reconnaître s'il fait partie des élus ou des damnés. C'est Gide lui-même qui désigne une telle pratique par le terme de l'« examen de conscience ⁷ ». Comparé à d'autres formes, désignées également par ce terme, l'examen de conscience dans sa version réformée — et plus spécialement dans sa version orthodoxe — a ceci de spécial que l'individu, afin de savoir de quel des deux côtés (du salut ou de la damnation) il penche, juge lui-même de ses actions ⁸.

*

tions plutôt conservatrices, ceci vaut avant tout pour la méthode historico-critique. En ce qui concerne les pratiques religieuses, les orthodoxes reprennent celles du Réveil, apparu au début du XIX^e siècle, dont ils sont issus. C'est lors du synode général de 1872 que les libéraux se distancient ouvertement des orthodoxes. Jusqu'en 1938, il y a d'abord deux, puis trois églises réformées en France (v. André Encrevé, *Les Protestants en France, de 1800 à nos jours*, Paris, 1985, pp. 96-118).

5. Je renvoie le lecteur à quelques propos de Gide lui-même ; *Journal 1939-1949*, p. 498 : « M. Couve apportait à l'étude des dogmes et à l'exposé historique de la doctrine chrétienne cette même impassibilité grave qui faisait, je crois, partie de son orthodoxie. [...] M. Couve était orthodoxe jusque dans le ton de sa voix. » *Journal 1889-1939*, p. 300 : « "Orthodoxie protestante", ces mots n'ont pour moi aucun sens. » On devrait signaler que Benjamin Couve, un familier de Gide et de sa mère, était directeur en chef du *Christianisme au XIX^e siècle* et de *Foi et Vie*, porte-paroles importants de l'orthodoxie réformée.

6. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 1176 : « Je ne fais plus, le soir, avant de tâcher de m'endormir, ce que le protestant appelle : des examens de conscience ; je fais comme si j'étais reçu. »

7. Cf. Gide, *Correspondance avec sa mère*, p. 131 : « Cette période très longue a commencé à peu près à ma première communion : l'examen de conscience constant, la vie intime et la solitude m'avaient donné l'habitude de me regarder sans cesse. »

8. On ne devrait donc pas supposer que c'est le jansénisme qui se trouve à l'origine du conflit religieux comme le fait Jean Delay par exemple (v. Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, p. 96). Si on y rencontre un examen de conscience, celui-ci a pour but de rappeler à l'individu, déjà certain de la grâce, sa situation originelle.

Les Cahiers d'André Walter présentent les premiers un tel principe⁹ : le moi contrôle à l'aide d'un journal¹⁰ ses actions et en juge dans le cadre d'un système rigide moral¹¹. Selon qu'il l'accomplit ou non, ce contrôle lui révèle s'il appartient aux élus ou aux damnés¹². C'est à travers son journal que le moi se rend compte que ses actions correspondent en majorité aux exigences du système éthique¹³. Ceci vaut avant tout pour son sacrifice : puisque le moi s'est passé de la femme aimée, il se croit digne de réclamer une récompense divine¹⁴. Par contre, André Walter se comporte aussi maintes fois d'une manière qui semble contredire l'hypothèse de sa future élection¹⁵. En fin de compte, le journal ne peut pas l'assurer de celle-ci¹⁶.

9. En ce qui concerne l'importance de la doctrine de la prédestination dans *Les Cahiers d'André Walter*, je renvoie le lecteur à Elsie Pell, *André Gide*, Grenoble, 1936, p. 77 : « L'esprit de l'auteur des *Cahiers* est si imprégné de la Bible et des doctrines de Calvin qu'il ne sait si c'est lui, la Bible, ou Calvin qui parle. »

10. Sur la plupart des pages des *Cahiers d'André Walter*, on trouve des indications de date, v. éd. Claude Martin (Gallimard, 1986 [CAW], pp. 51-5, 57, 63, 71 ; Pierre Lachasse, « L'ordonnance symbolique des *Cahiers d'André Walter* », *BAAG*, n° 65, 1985, pp. 23-8.

11. Ceci se passe sous forme de différents commandements, v. CAW, p. 39 : « Il serait bon que tu quittes Emmanuèle... » ; p. 58 : « Il faudra revenir ; on ne se dégage pas d'un bienfait commencé ; c'est une obligation : il faut aller jusqu'au bout... » ; p. 82 : « Pas de vertu sans effort : ma charité n'est pas vertueuse [...]. Il faudrait l'effort sans l'espoir de la récompense » ; p. 106 : « La vertu réside en la lutte seule et seulement dans l'effort pour vaincre. »

12. CAW, p. 40 : « J'ai travaillé pour que l'esprit s'occupe ; c'est dans l'effort qu'il se sent vivre » ; p. 44 : « et qu'elle [l'âme] trouve son bonheur, non point dans le BONHEUR, mais dans le sentiment de son activité violente » ; p. 103 : « J'ai fait mon voyage en Auvergne, seul, à pied, et par unique désir d'une mortification poursuivie, — pour maîtriser l'inquiétude d'une puberté vagabonde » ; p. 106 : « Les premières ferveurs ne sont pas méritoires, je le comprends bien maintenant ; tant que la raison n'a pas parlé, il n'y a pas de luttes pour croire. »

13. CAW, p. 125 : « Quelle fierté, Seigneur, que vous m'en ayez jugé digne ! [...] Ô Seigneur ! je suis pur ! je suis pur ! je suis pur ! »

14. CAW, p. 40 : « Puisqu'il faut que je la perde, que je la retrouve au moins, mon Dieu, — et que tu me bénisses d'avoir suivi la route étroite. »

15. CAW, p. 53 : « un écoeurement, oui jusqu'à la nausée, en regardant la vie, la vie qu'il fallait vivre » ; p. 54 : « l'impression d'une souillure, rien que d'avoir entendu leurs paroles : je me suis enfui » ; p. 70 : « les possessions charnelles m'épouvantent. »

16. CAW, p. 130 : « On sacrifie toute chose une à une, par amour d'un devoir, on peut mutiler son bonheur ; on devient vertueux, sublime ; on consent que très

C'est la raison pour laquelle le moi crée une construction auxiliaire destinée à lui rendre certaine son élection. Il se met à écrire un roman qui, dans le personnage d'Allain, répète le conflit qu'André Walter ressent dans sa propre existence. Allain s'oriente selon le même système éthique également lié à la doctrine de la double prédestination¹⁷. C'est ainsi que la fin du roman doit passagèrement assurer André Walter de son élection¹⁸. La fin du roman — Allain est devenu fou — procure à André Walter une catharsis actuelle¹⁹ et, par cela, une certitude temporaire de son élection. Toutefois, la construction auxiliaire ne peut pas lui fournir une certitude durable²⁰. Elle échoue également. Ce qui reste, ce sont des actes frénétiques effectués à l'intérieur du système éthique dans le vague espoir du salut²¹. Cependant, ce n'est pas la certitude du salut, mais d'abord la destruction psychique, puis la destruction physique qui survient²².

En fin de compte, on doit constater que le récit dans le récit²³ n'accomplit que passagèrement la fonction qui lui était destinée. Ni le journal ni le roman ne peuvent rendre à André Walter la certitude de sa future élection.

Dans *Le Traité du Narcisse*, l'artiste n'a qu'à suivre un seul commandement : on lui demande de songer uniquement à l'idée absolue conçue à

peu le sachent, [...] c'est le sacrifice absolu de soi-même... mais que Dieu demeure au moins, dernier refuge, après que tout le reste a sombré — et que Dieu vous voie et bénisse l'effort ».

17. CAW, p. 71 : « Il faut travailler frénétiquement, *improbe*. Je ne sortirai d'ici que l'œuvre faite » ; p. 119 : « Il faut que l'âme proteste de la contrainte des choses : ne céder qu'à soi-même et qu'à Dieu... et encore ? » ; p. 147 : « Il faut que l'œuvre se finisse » ; p. 149 : « Il ne faut plus sortir, ou que la nuit. »

18. CAW, p. 97 : « Maintenant, tout se coordonne, le but est précis ! » ; p. 117 : « Je ne sortirai d'ici que quand j'aurai fini mon livre ». Lachasse, art. cité, p. 26 : « Walter tente une impossible *catharsis* en déplaçant ses problèmes dans la création et l'écriture d'*Allain*. »

19. CAW, p. 160 : « J'ai vaincu : Seigneur ! bénissez-moi. Allain est fou — je ne le suis pas encore. »

20. CAW, p. 158 : « Oui, Vanité, la chasteté ! Puis je ne sais pas, c'était pourtant bien beau. Est-ce ma faute, après, si c'est Dieu qui trahit ? — Tais-toi, mon âme ! »

21. CAW, p. 158 : « Ô Seigneur ! écartez de moi le blasphème. »

22. V. CAW, p. 34 : « Dix mois se passèrent et coup sur coup la nouvelle de sa folie, puis de sa mort, nous arriva. En moins d'un mois une fièvre cérébrale l'avait emporté. »

23. Pour simplifier, je me sers toujours de l'expression « le récit dans le récit », même si le texte ou le fragment en question est qualifié de roman.

la manière platonicienne ²⁴ afin de la recréer dans l'œuvre d'art. Une telle aspiration du poète, garantie par la pose du Narcisse ²⁵, entraînerait presque nécessairement le sacrifice du moi du poète ²⁶. Le concept esthétique reprend ainsi la structure fondamentale du système de la prédestination. Le salut est donc remplacé par l'idée absolue ²⁷, l'impératif catégorique qui exige du poète de recréer cette idée — ou bien sa conséquence négative qui porte sur l'abolition de l'artiste — se trouve à la place du système ascétique ²⁸.

Par contre, c'est le récit dans le récit qui stabilise pour un certain temps l'artiste à l'intérieur du concept esthétique ²⁹ : le récit du péché d'Adam, parce qu'il montre les suites d'une mésestime de l'impératif catégorique, le justifie pour ainsi dire.

En fin de compte, on pourra conclure que *Le Traité du Narcisse* échoue en ceci qu'il tente de nouer son éthique rigide à un concept esthétique.

24. On peut concevoir *Le Traité du Narcisse* comme un manifeste symboliste, v. Réjean Robidoux, « Problèmes historiques posés par la note esthétique-morale du *Traité du Narcisse* », *André Gide* 6, p. 50 : « La valeur doctrinale du *Traité du Narcisse* concerne le symbolisme mallarméen ; malgré l'excellence d'une forme parfaite, son retentissement s'en trouve donc limité. » Toutefois, on devrait considérer que la structure reprend aussi un certain concept platonicien ; v. Ramon Fernandez, *Gide ou le courage de s'engager* (Klincksieck, 1985), p. 21 ; Patrick Pollard, « Le contenu du *Narcisse* », *Cahiers André Gide* 1 (1969), pp. 151-64. Pour d'autres dimensions philosophiques, v. Christian Angelet, *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide* (Gand, 1982), p. 12.

25. Gide, *Romans, récits et soties...* (Bibl. Pléiade, 1958), p. 9 : « Le Poète pieux contemple ; il se penche sur les symboles » ; p. 10 : « Il se penche et, soudain, voici que cette fantasmagorie disparaît ».

26. *Romans...*, p. 8, note : « Son seul péché : qu'il [l'homme] se préfère. [...] L'artiste, le savant, ne doit pas se préférer à la Vérité qu'il veut dire : voilà toute sa morale [...]. La question morale pour l'artiste, n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre ; la question est qu'il la manifeste bien. »

27. Fernandez, *op. cit.*, p. 21 : « L'absolu des *Cahiers* et du *Narcisse*, c'était purement et simplement l'absence de relations avec l'expérience, un absolu négatif, si j'ose dire. »

28. V. *Romans...*, p. 8, note : « Les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes : toute œuvre qui ne manifeste pas est inutile et par cela même mauvaise. »

29. V. Robidoux, art. cité, p. 50 : « Mais la note, qui commande le style de vie et l'œuvre future du seul Gide, est sans doute, à ce titre, plus importante idéologiquement que le traité lui-même. »

tique. À première vue, le primat esthétique de l'œuvre d'art remplace parfaitement la doctrine de la double prédestination. Si on y regarde de près, il se trouve que le concept esthétique lui-même nécessite un élément qui puisse stabiliser l'artiste — même si ce n'est que pour un court laps de temps. Le récit dans le récit acquiert ainsi une fonction que, dans le système de la double prédestination, aurait dû assumer le journal.

Dans *La Tentative amoureuse*, les deux protagonistes violent expressément les commandements, énoncés dans *Les Cahiers d'André Walter*. Ils font du viol de ces commandements la base d'une nouvelle éthique. Celle-ci devient même un nouveau concept qui ne cesse pas de prêcher la libération des anciennes valeurs. Tout en s'adonnant aux délices de la chair³⁰, les protagonistes accomplissent parfaitement les exigences de la nouvelle éthique. D'ailleurs, son accomplissement devient pour ainsi dire le nouveau but vers lequel Luc et Rachel tendent³¹. Toutefois, au cours du récit, la nouvelle orientation ne reste pas sans problèmes : ils arrivent trop vite et précocement à leur nouveau but. Ce qui en résulte, c'est la mélancolie de l'accomplissement qui finit par la séparation des deux amants³².

À l'intérieur du récit, il y a des réflexions par lesquelles le moi qui raconte cette histoire à sa compagne³³ participe indirectement à l'intrigue. Ces réflexions ainsi que l'encadrement du récit ont visiblement la fonction d'accuser les effets négatifs d'un système que le moi-narrateur avait également voulu choisir au début du récit³⁴. Ce qui, pour le moi-narrateur et sa compagne, résulte du récit dans le récit, c'est l'apport négatif que l'on fera mieux de rester dans l'ancien système³⁵. C'est le

30. *Romans...*, p. 74 : « Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie. Triste éducation que nous eûmes [...]. Donc Luc posséda cette femme. »

31. *Romans...*, p. 74 : « Comment dirai-je leur joie, à présent, sinon en racontant, autour d'eux, la nature pareille » ; p. 75 : « Ils apprenaient les confidences de la chair et leur intimité devenait chaque jour plus secrète. »

32. *Romans...*, p. 80 : « Et la tristesse les pénétra, les remplit, entrant toute à la fois par la plus étroite fissure » ; p. 83 : « Ce fut bientôt après qu'ils se quittèrent ».

33. *Romans...*, p. 77 : « Tant pis pour eux, Luc et Rachel s'aimèrent ; pour l'unité de mon récit, ils ne firent rien d'autre » ; p. 79 : « Mais n'en disons pas trop, Madame, car voici presque qu'ils nous plaisent. »

34. Angelet, art. cité, p. 12 : « le seul passage où se manifeste simultanément l'auteur et Luc ».

35. *Romans...*, p. 85 : « Notre but unique c'est Dieu ; nous ne le perdrons pas de vue, car on le voit à travers chaque chose. »

récit dans le récit ³⁶ qui, par un détour négatif — il montre les suites d'un simple viol, — stabilise l'individu à l'intérieur de l'éthique rigide, et par cela même à l'intérieur du système de la double prédestination que l'on se proposait de surmonter. Le récit assume ainsi encore une fois la fonction qu'aurait dû remplir l'examen de conscience. Quoique les dommages causés par la doctrine de la double prédestination soient ouvertement dénoncés, ce n'est ni *Le Traité du Narcisse* avec son concept esthétique, ni *La Tentative amoureuse* avec son concept libertiniste qui peuvent la remplacer. Tandis qu'en fin de compte ces concepts renvoient le moi, voire le moi-narrateur et sa compagne, à la doctrine de la double prédestination, le récit dans le récit assume une tâche qui, dans *Les Cahiers d'André Walter*, était réservée au roman : le moi du poète, voire le moi du narrateur et de sa compagne reconquièrent une certaine stabilité par la simple observation des actes qui violent l'ancienne éthique et par le jugement qu'ils portent sur les résultats fatals. Le récit dans le récit acquiert ainsi la fonction qui, dans la doctrine de la prédestination, était réservée à l'examen de conscience.

*

Dans un certain sens, le moi-narrateur de *Paludes* accepte les exigences de l'ancienne éthique rigide ³⁷. Il aspire aussi à un but absolu qui ressemble beaucoup à l'idée du salut. Toutefois, il n'y aspire pas activement, mais passivement ³⁸. Dans son journal, il développe un concept bizarre qu'il appelle « imprévu négatif ³⁹ ». C'est grâce à ce concept qu'il espère pouvoir supporter son existence, caractérisée par la passivité et l'ennui ⁴⁰ : sur une feuille, il note ce qu'il a l'intention de faire dans

36. Christian Angelet, « La mise en abyme selon le *Journal* et *La Tentative amoureuse* », in Fernand Hallyn, *Onze Études sur la mise en abyme* (Gand, 1980), p. 10 : « *La Tentative amoureuse* rapporte les amours de deux adolescents qui se sont connus au printemps et séparés à l'automne. En contrepoint de cette histoire s'inscrit l'évocation d'un amour perdu, celui du narrateur pour la destinataire de l'œuvre. »

37. *Romans...*, p. 141 : « "Ce soir, je resterai, dit-elle ; — voulez-vous ?" Je m'écriais : [...] Non, chère amie, — non — nous pourrions en être gênés ».

38. *Romans...*, p. 97 : « Souvent Richard m'affirme avec émotion que je suis incapable d'une action mauvaise, et cela me retient quand parfois je voudrais me décider à agir. Richard prise fort en moi cette passivité qui me maintient dans les sentiers de la vertu, où d'autres, pareils à lui, m'ont poussé. »

39. *Romans...*, p. 96 : « J'ai commencé depuis trois jours. — Ainsi ce matin, en face de l'indication : tâcher de se lever à six heures, j'écrivis : levé à sept — puis entre parenthèses : imprévu négatif. — Suivaient sur l'agenda diverses notes ».

40. *Ibid.* : « Il y a des choses que l'on recommence chaque jour, simplement par-

une semaine, sur la feuille d'en face se trouvent les actes qu'il a vraiment faits⁴¹. Cependant, il ne réussit pas à se fournir — par une simple comparaison de l'action proposée avec l'action finalement commise — le sentiment de sa propre existence⁴².

Afin d'abaisser les douleurs qui naissent de l'existence même, le moi-narrateur écrit, lui aussi, un roman, dans lequel le protagoniste souffre des mêmes maux. Le concept de l'imprévu négatif y apparaît comme concept de l'homme normal⁴³. Toutefois, le nouveau concept qui vise à accentuer les qualités dont chacun — ou la « troisième personne » — dispose⁴⁴ ne garantit pas non plus le changement souhaité⁴⁵. Le récit dans le récit est terminé au moment où, par une affaire sans importance, le moi-narrateur réussit à rendre malheureuse Angèle⁴⁶. La « fin » du récit

ce qu'on n'a rien de mieux à faire ; il n'y a là ni progrès, ni même entretien — mais on ne peut pourtant pas ne rien faire... »

41. *Ibid.* : « Dans mon agenda il y a deux parties : sur une feuille j'écris ce que je ferai, et sur la feuille d'en face, chaque soir, j'écris ce que j'ai fait. Ensuite je compare, je soustrais, et ce que je n'ai pas fait, le déficit, devient ce que j'aurais dû faire. » Cf. Paul d'Hers, « Tour des marais », *BAAG* n° 77, janv. 1988, p. 15 : « Angèle et son ami narrateur sont huguenots. Le livre pourtant, comme les *Caves*, ne porte guère le sceau du protestantisme, à l'exception de l'agenda du narrateur, semblable au carnet de comptes de Lafcadio. »

42. *Romans...*, p. 144 : « Tenterons-nous encore de soulever ces oppressants suaires — ou nous accoutumerons-nous à ne plus respirer qu'à peine — à prolonger ainsi notre vie dans cette tombe ? »

43. *Romans...*, p. 116 : « *Paludes* — commençai-je — c'est l'histoire du terrain neutre, celui qui est à tout le monde... — mieux : de l'homme normal, celui sur qui commence chacun ; — l'histoire de la troisième personne, celle dont on parle — qui vit en chacun, et qui ne meurt pas avec nous. — Dans Virgile il s'appelle Tityre ». Cf. Germaine Brée, *André Gide l'insaisissable Protée* (Paris, 1953), p. 69 : « Gide, dans *Paludes*, nous présente un héros qui tient un agenda, écrit des notes en vue d'un roman, écrit un roman au sujet d'un héros qui tient un journal », et Alain Goulet, « Jeux des miroirs », *BAAG*, n° 77, janv. 1988, pp. 23-51.

44. *Romans...*, p. 122 : « Qui est... qui sommes-nous tous, Messieurs ? Nous sommes ceux qui vont tous les vendredis soir chez Angèle. »

45. *Ibid.* : « Alors de quoi vous plaignez-vous ? [...] — Mais précisément de ce que personne ne se plaigne ! l'acceptation du mal l'aggrave, — cela devient du vice, Messieurs, puisque l'on finit par s'y plaire. »

46. *Romans...*, p. 144 : « Eh ! quoi ! vous pleurez maintenant. — C'est bien ! Je suis heureux ! J'agis ! — Je m'en vais terminer *Paludes* ! » Le roman paraît être terminé très peu de temps après cette scène, v. p. 146 : « *Paludes* terminé ». Il est presque impossible — à cause du participe indiquant également le temps du passé ou la voie du conditionnel : « *Paludes* terminé » — de déterminer exacte-

satisfait le moi-narrateur par ceci qu'il accomplit actuellement le concept de l'imprévu négatif. Cependant, très peu de temps après, le moi-narrateur retombe dans son ancienne existence ⁴⁷.

Ainsi est-il que *Paludes* recommence avec un processus qu'avaient déjà exposé *Les Cahiers d'André Walter*. Cependant, l'éthique ne s'oriente plus à la doctrine de la prédestination, mais se réfère au concept de l'assurance de l'existence qui échoue dans la vie du protagoniste. La fin du récit dans le récit stabilise actuellement le concept de base et, par ceci, le moi-narrateur.

On pourra découvrir pareilles structures dans *Les Faux-Monnayeurs* : Édouard, le protagoniste protestant, fait savoir qu'un bon nombre des commandements de l'ancienne éthique, dans laquelle on l'avait formé, ont gardé leur importance ⁴⁸. Par contre, à première vue, il est impossible de découvrir un point d'orientation dans sa vie : à la place d'un idéal absolu se trouve l'absence d'un but précis ⁴⁹. Édouard, lui aussi, tient minutieusement un journal ⁵⁰. Il y note quotidiennement les actions qu'il a manquées ⁵¹. Cependant, il ne s'y résigne pas, car il note aussi ce qu'il a fait pour changer les résultats de ces actions en leur contraire ⁵². C'est

ment la « fin » du roman ; cf. Goulet, art. cité, p. 40 : « Quand donc *Paludes* a-t-il pu être terminé ? »

47. *Romans...*, p. 145 : « Et tout retomba de nouveau. » Le fait de tenir son journal lui est aussi nécessaire que le travail au roman : c'est ainsi qu'il recommence avec *Polders* ; v. p. 146 : « J'avais pensé déjà à reprendre mon ancien sujet de POLDERS — qui continuerait bien *Paludes* ».

48. *Romans...*, p. 1031 : « Un certain amour de l'ardu, et l'horreur de la complaisance (j'entends celle envers soi), c'est peut-être, de ma première éducation puritaine, ce dont j'ai le plus de mal à me nettoyer. »

49. *Romans...*, p. 987 : « Il me semble parfois que je n'existe pas vraiment, mais simplement que j'imagine que je suis. Ce à quoi je parviens le plus difficilement à croire c'est à ma propre réalité. »

50. *Romans...*, p. 998 : « Je note tout cela par discipline, et précisément parce que cela m'ennuie de le noter. »

51. *Ibid.* : « mais cet instant avait suffi pour permettre à l'enfant de glisser dans la poche de son manteau le livre qu'il tenait en main » ; p. 1186 : « Ai jugé inutile de lui raconter l'incompréhensible tentative de suicide [...]. En disant ces derniers mots, elle [Pauline] m'a regardé avec une bizarre insistance. Ai-je imaginé l'intention qu'elle m'a paru mettre dans son regard ? Je me sentais devant Pauline ce que l'on a coutume d'appeler "mauvaise conscience" et n'ai pu que balbutier je ne sais quoi d'instinct. »

52. *Romans...*, p. 989 : « J'ai donc mis en garde Laura, et contre elle, et contre moi-même » ; p. 999 : « Puis enfin, je puis presque dire : sous la pression de mon regard, il se rapprocha de nouveau de l'étalage, sortit enfin le livre de sa po-

ainsi qu'Édouard conçoit pas à pas un concept de vie qui sera réalisable. Après s'être repenti d'une action manquée et de l'avoir notée sincèrement, il se met à récompenser cette action. Ce concept, il l'applique de temps en temps aussi au concret : « l'important n'est pas tant d'être franc que de permettre à l'autre de l'être ⁵³. » Toutefois, ce concept se base sur les décisions actuelles du moi, doit se passer de tout élément « extérieur » et, par conséquent, ne peut pas stabiliser le moi qui en est la base ⁵⁴.

C'est de nouveau une construction auxiliaire — Édouard aussi est en train d'élaborer un roman ⁵⁵ — qui fournit ce facteur stabilisateur parce qu'elle répète le concept vécu par Édouard ⁵⁶. Dans le roman, on rencontre avant tout différentes formes d'actions ⁵⁷ : à côté des actes manqués se trouvent des actes réussis qui égalent les suites des premiers. C'est pourquoi le protagoniste du roman cherche à inciter Eudolfe à se passer de ses actions criminelles ⁵⁸. Le roman est terminé au moment où Georges accomplit les exigences du concept d'Édouard : il se décide à rentrer chez ses parents ⁵⁹. La fin du récit dans le récit stabilise pour un

che et brusquement le remit à la place » ; p. 1076 : « J'ai présenté Laura à Mme Sophroniska. Elles semblent s'entendre et j'en suis heureux. J'ai moins scrupule à m'isoler lorsque je sais qu'elles bavardent ensemble. »

53. *Romans...*, p. 1006.

54. *Romans...*, p. 987.

55. On a l'impression que, pour Édouard, le journal du roman est plus important que le roman lui-même, v. *Romans...*, p. 1083 : « À vrai dire, du livre même, je n'ai pas encore écrit une ligne. [...] J'y travaille d'une façon très curieuse, que je m'en vais vous dire : sur un carnet, je note au jour le jour l'état de ce roman dans mon esprit ; oui, c'est une sorte de journal que je tiens ».

56. Édouard fait passer la scène du vol de Georges dans son roman et en fait le commentaire suivant (*Romans...*, p. 1000) : « son point de vue est plus significatif que le mien. Le petit est à la fois gêné et flatté de l'attention que je lui porte. Mais la pesée de mon regard fausse un peu sa direction. »

57. *Romans...*, p. 1221 : « Pour expliquer une conduite, qui sitôt ensuite me parut absurde, mais qui fut spontanée, je puis dire que mon dernier entretien avec Pauline m'avait extraordinairement travaillé. Les réflexions qui en étaient résultées, je les avais aussitôt versées dans mon roman sous forme d'un dialogue qui convenait exactement à certains de mes personnages. Il m'arrive rarement de tirer un parti direct de ce que m'apporte la vie ».

58. *Romans...*, p. 1225 : « Certainement, au point où il en est, Eudolfe (je changerai ce nom ; Georges a raison) est difficilement ramenable à l'honnêteté. Mais je prétends l'y ramener ; et quoi qu'en pense Georges, c'est là le plus intéressant, puisque c'est le plus difficile. »

59. *Romans...*, pp. 1222-5, notamment p. 1222 : « “Je voudrais d'abord que tu

certain temps le moi d'Édouard parce qu'elle lui fournit une satisfaction temporaire ⁶⁰. Quant au récit dans le récit, nous rencontrons donc le processus déjà connu des *Cahiers d'André Walter* et de *Paludes*. Un concept — ici, on pourrait le nommer préexistentialiste — qui sert à soutenir un plan de vie, se trouve d'abord exposé dans un journal, puis dans un roman à l'intérieur d'un autre récit ou roman. Toutefois, ce concept ne garantit pas la stabilité du moi qui s'y oriente. Ce n'est que la fin du récit, voire du roman, qui apporte une certaine stabilité au moi.

*

On pourra donc conclure que *Les Cahiers d'André Walter* développent d'abord la mise en abyme de l'examen de conscience. Le récit dans le récit répète le conflit d'André Walter dans le personnage d'Allain afin d'en trouver une solution temporaire par la fin du récit. La mise en abyme dans *Le Traité du Narcisse* ainsi que dans *La Tentative amoureuse* sert à renvoyer le moi, voire le moi-narrateur et sa compagne, au concept de la prédestination, déjà critiqué dans les *Cahiers*.

Dans *Paludes* et *Les Faux-Monnayeurs*, la mise en abyme sert à stabiliser le moi de l'auteur du récit dans le récit à l'intérieur d'un nouveau concept de vie. La catharsis négative est remplacée par une catharsis positive, car la fin du récit dans le récit accomplit actuellement le concept de base. Ceci devient possible parce que le roman répète soit le concept de l'imprévu négatif, soit le concept préexistentialiste ⁶¹. La mise en abyme se laisse donc concevoir comme un principe structurel qui, dans les différents récits, reste identique à elle-même quoiqu'elle s'adapte chaque fois au concept énoncé dans le récit. Pour l'artiste, elle assume donc une fonction qui, dans la doctrine de la prédestination, est destinée à l'examen de conscience. C'est ainsi qu'elle permet au moi de vivre ici-

lises ces quelques lignes, dis-je. Tu comprendras pourquoi." Et je lui tendis mon carnet tout ouvert à la page qui pouvait l'intéresser. » Cf. H. J. Nersoyan, « Signification religieuse des *Faux-Monnayeurs* », *André Gide* 6, p. 223.

60. *Romans...*, p. 1030 : « Une sorte de tragique a jusqu'à présent, me semble-t-il, échappé presque à la littérature. Le roman s'est occupé des traverses du sort, de la fortune bonne ou mauvaise, des rapports sociaux, du conflit des passions, des caractères, mais point de l'essence même de l'être. Transporter le drame sur le plan moral, c'était pourtant l'effort du christianisme. Mais il n'y a pas, à proprement parler, de romans chrétiens. [...] C'est ce tragique-là qui m'importe. »

61. Cf. Robert Mallet, « André Gide et autrui », *Cahiers André Gide* 3 (1972), p. 104 : « je voudrais vous dire, reprenant un peu ce qu'a dit M. le professeur Delay, qu'on pourrait à l'heure actuelle placer toute une série de journées consacrées à Gide sous ce titre, que je considère comme très beau : "André Gide, ou l'expérience en soi de l'autre, pour soi et pour autrui". »

bas. Si l'on considère que Gide pendant presque toute sa vie a tenu un journal, il est assez facile de déterminer la fonction qu'a eue pour lui l'œuvre d'art. Ce travail a assuré à l'artiste Gide une stabilité que l'homme Gide n'a pas pu acquérir par ses propres forces⁶².

La déduction de la mise en abyme de l'examen de conscience dans sa forme réformée orthodoxe peut en plus expliquer les difficultés qu'avait Sartre avec le concept préexistentialiste de Gide qui ressemblait beaucoup au sien⁶³.

62. D'ailleurs, il faut souligner que Gide pendant toute sa vie n'a pas seulement gardé le contact avec quelques représentants de l'orthodoxie réformée (v. *Journal 1939-1949* ; correspondance André Gide—Roger Jézéquel, Bibl. Doucet, γ 282.1-4 ; *Les Cahiers de la Petite Dame*, Bibl. Nat., N.a.fr. 16.Z.13960 (G III bis), 81 D), mais discuté aussi les positions théologiques des orthodoxes : v. seulement sa « Lettre ouverte à Émile Doumergue », *Foi et Vie*, t. XIII, 1910, p. 313, et son *Journal 1889-1939*, pp. 96, 300, 1058 : « Quoi de plus creux, de plus bêtement sonore, que la phrase par laquelle le R.P. R. de J[arnac] termine sa déclaration : "... Il existe des principes immuables sur lesquels le doute n'est pas mermis". »

63. En ce qui concerne les difficultés de Jean-Paul Sartre avec la pensée de Gide qu'il soupçonnait influencée en grandes parties par la religiosité de ce dernier, je renvoie le lecteur à Pierre Masson, « Sartre lecteur de Gide : authenticité et engagement », *BAAG*, n° 82-83, 1989, pp. 189-214, notamment pp. 201-5. Pour d'autres informations, je renvoie le lecteur à ma thèse, *Le protestant Gide et la Bible* (à paraître).

L'ironi(qu)e mise en abyme dans *Paludes*, ou le réapprentissage de la respiration

par

PASCAL DETHURENS

Paludes est un véritable petit casse-tête. Peut-être tout simplement parce qu'en 1895 cette « satire de quoi » se situe à un moment-charnière dans l'évolution et le parcours intellectuels de Gide. Cette sottise, *fabula scriptoris*, constitue la plage tant biographique que littéraire qui sépare l'expérience des salons symbolistes ¹ et l'appel du désert ². Dans *Paludes*, il s'agit pour Gide de faire la part de ces deux espaces et, partout, de l'opposition phénoménologique qui en est issue. Casse-tête en effet, ou brouillage des pistes puisque *Paludes* fait le pari, suprême gageure, de ré-écrire simultanément cette période de la vie gidienne qui correspond à celle du marasme de la littérature et celle, projetée dans un avenir utopique, qui sera celle de l'exaltation lyrique telle qu'on la retrouve dans la poésie des *Nourritures terrestres*. C'est que *Paludes* assume non tant une fonction d'exorcisme des mythes amèrement obsolètes et en vogue en cette fin de XIX^e siècle (la contingence et la nécessité littéraires, la santé et la maladie de l'œuvre, le mythe de l'écrivain superbement retiré dans sa tour d'ivoire), qu'une fonction de régénérescence, de revivification ontologique. Lucien Dällenbach ³ cite justement à ce propos le bref aveu

1. Cf. dans *Si le grain ne meurt* cette époque d'intense fréquentation par Gide des salons littéraires de Heredia, et surtout de Mallarmé.

2. Cf., *ibid.*, le premier voyage en Afrique du Nord entrepris par Gide avec Paul Laurens et son second voyage au cours duquel il rencontre Oscar Wilde. À ces premiers voyages que l'on peut appeler des voyages thérapeutiques succéderont ceux des années 1920 et 1930 à finalité ethnographique et/ou idéologique, en Turquie, au Congo, au Tchad et en URSS ; cf. *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad, Retour de l'URSS, La Marche turque*, etc.

3. Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, Seuil, 1977. Cet aveu se trouve dans *Si le grain ne meurt*.

que fait Gide de ce retour à la vie dû à la rédaction de *Paludes*, œuvre de résurrection :

Je rapportais, à mon retour de France, un secret de ressuscité, et je connus d'abord cette sorte d'angoisse abominable que dut goûter Lazare échappé au tombeau. Plus rien de ce qui m'occupait d'abord ne me paraissait encore important. Comment avais-je pu respirer jusqu'alors dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles, où l'agitation de chacun remuait un parfum de morts ? Un tel état d'*estrangement* m'eût fort bien conduit au suicide, n'était l'échappement que je trouvai à le décrire ironiquement dans *Paludes*.

Ce sont ces mêmes salons que l'on retrouve dans *Paludes* sous la forme parodique mais toute transparente du salon d'Angèle (chapitre « Le Banquet ») et des cours du soir donnés bénévolement par Hubert « les mardis soirs ⁴ ». Songeons donc également à certaine lettre de Claudel à Gide, qui met en évidence l'emprisonnement, le figé et la stagnation de l'époque ⁵.

*

En somme, tout se passe comme si ces deux pôles de *Paludes*, l'étouffement et la délivrance, se superposaient ou trouvaient leur réalisation technique (diégétique) dans ces deux structures tropiques et narratives que sont l'ironie et la mise en abyme. La pratique de l'énoncé ironique en effet fonctionne comme un adjuvant pour libérer le personnage de l'écrivain-narrateur de *Paludes* des carcans de la pensée mortuaire dont enfantent péniblement les littérateurs (Carolus, Alexandre, Martin, Amilcar, Tancrède, Nicomède et Claudius...) et le narrateur lui-même. Dans cette hypothèse, la pratique toujours subversive de l'ironie n'agit pas tant comme une pratique tropique que comme un instrument idéologique et humoristique : la *malice*. Aussi l'ironie est-elle à interpréter comme un agent de libération, davantage que comme une interrogation, conformément à son sémantisme étymologique.

Quant à la mise en œuvre de l'écriture spéculaire et au recours cons-

4. Salons dont la lecture ne peut que faire ressortir l'allusion à peine symbolique aux soirées chez Mallarmé, rue de Rome, comme l'analyse Bertrand Fillaudeau dans *L'Univers ludique d'André Gide* (Corti, 1985).

5. Dans une lettre du 12 mai 1900, Claudel écrit à Gide : « *Paludes* est le document le plus complet que nous ayons sur cette atmosphère spéciale d'étouffement et de stagnation que nous avons respirée de 1885 à 1890 » (*Correspondance Claudel-Gide*, p. 46). Cf. également cette note de Gide dans son *Journal 1889-1939*, p. 819 : « À quel point toute cette époque sentira l'artificiel et le renfermé, c'est ce qui commence déjà d'apparaître. Ah ! que j'ai donc bien fait de m'échapper. »

tant à la mise en abyme, dans ce qu'elles contiennent en elles d'étouffant, de renfermé (la pratique métatextuelle ou métalinguistique dédouble les signes pour les enfermer en eux-mêmes et clore leur espace diégétique en le cadénassant à triple tour), ils sont encore attenants à l'aire du marasme, à la suave délectation du marais⁶. La mise en abyme, dans l'économie générale de la sotie gidienne, ne fonctionne pas comme déstabilisation du récit ; elle ne fait pas osciller son tracé diégétique ni onduler ses lignes et ses contours (comme elle le fera dans *Les Faux-Monnayeurs* ou comme elle le fait dans les tableaux de Memling, de Metzys ou dans les *Menines* de Velasquez). Bien plutôt, la mise en abyme conforte la diégèse, l'enclôt, la parachève : elle constitue en réalité la structure globale de *Paludes* parce qu'elle fait en sorte que toutes les lignes du texte s'esquissent en cercles plus ou moins concentriques autour du centre. Par exemple, le cercle le plus large, périphérique, est celui que fait graviter l'ordonnement des chapitres. Au premier chapitre « Hubert » fait écho l'avant-dernier « Hubert ou la chasse au canard » ; au second chapitre « Angèle » fait écho le dernier « Angèle ou le petit voyage » ; et les parties finales de *Paludes* ne sont pas tant des chapitres que des *addenda* (« Dimanche », « Envoi » et « Alternative »). Tout tourne donc autour du centre, — quatre chapitres sont autant de satellites, — qui est « Le Banquet », chapitre le plus long de la sotie. Rien d'étonnant d'ailleurs à cette structuration quasi stellaire de la diégèse de *Paludes*. Comme le fait remarquer Bertrand Fillaudeau, il y a dans *Paludes* une utilisation carnavalesque des nombres et une utilisation symbolique de leurs significations latentes. Le récit se déroule pendant sept jours, symbole cyclique évident : sept est le chiffre du recommencement, de la perfection et de la complétude, après quoi un nouveau cycle pourra recommencer ; mais surtout, les sept jours et les sept parties de l'histoire (non du récit) ne reprennent-ils pas les sept jours de la Création du Monde dans la Genèse ? Or le centre de cette structure diégétique sphérique est « Le Banquet », et ce chapitre aussi progresse selon des courbes circulaires. En effet, le début du chapitre commence par un cauchemar (« le matin, consigne le narrateur dans son agenda, après une nuit très agitée, je me levai un peu souffrant »), et la fin se termine par un autre cauchemar (« Je deviens fou ! J'étouffe ! Je m'éveillai trempé de sueur »). Parallèlement, vers le

6. Suave en effet, puisque même le réticent Tityre finit par prendre goût aux vers de vase qu'il trouve dans son univers marécageux, et qui ne sont autres que les vers, poétiques ceux-là, de Mallarmé, et qui se réclament dans « Crise de vers » de « l'idée même et *suave* » : calembour douteux mais qui traverse tout l'itinéraire de *Paludes*.

début Tityre achetait un aquarium, et vers la fin le narrateur observe qu'« il [l'aquarium] se confond avec le reste de ma chambre », de même que Tityre achetait un aquarium pour prolonger son paysage imaginaire. En outre, au début, le narrateur confie à ses amis qu'il envisage de faire un voyage à Biskra, et à la fin, il implore Angèle de partir en voyage avec lui. Après avoir quitté ses amis littérateurs, Roland, Abel, Claudius, Urbain et Walter, le narrateur rentre chez lui à la suite d'une discussion mouvementée⁷ ; et après avoir donné congé à tous les invités du salon d'Angèle avec fracas, le narrateur rentre une seconde fois chez lui⁷. Partout dans ce chapitre circule le motif du secourable ventilateur, cercle en pleine métamorphose puisqu'il est le dérivé (circulaire et absurde) du manège et des banlieues⁸. Et surtout, vers le milieu du chapitre du « Banquet » se trouve le noyau, qui lui aussi est double⁹. C'est dire si cette série d'enchâssements de l'une dans l'autre des diégèses caractérise non seulement la construction de l'intégralité de la sotie, mais principalement son centre de gravité. Or, si ce jeu systématique des poupées russes diégétiques, si l'on ose dire, est le mode d'emploi du récit, il faut en déduire que la pratique métatextuelle ne détruit rien de la sotie, ne lui fait suivre aucune arabesque, ni subir aucun tremblement comme c'est le cas poussé jusqu'au vertige chez Calvino, Nabokov ou Aragon, mais l'échafaude, la conserve, la conforte. Bref, la spécularité gidienne de *Paludes* apparaît comme l'exacte mimesis de la conservation, par le narrateur, des préceptes poétiques de l'école symboliste, de sa conformation à l'époque étouffante que pourtant il condamne. Par conséquent, la mise en abyme est un outil non de subversion ni de révolution, mais de conservation : elle signifie en vérité tout l'obsolète et toute l'ère « décadentiste » des littérateurs de *Paludes*, représentants de l'idéologie fin-de-siècle. La fin du récit est prévisible à partir du début, le début est vérifié par la fin :

7. « Je rentrai », p. 62, et p. 92 : « Je la quittai. Je revins chez moi presque en courant ». Nos références renvoient à l'édition « Folio » (Gallimard).

8. « Rien ne m'agace comme ce qui tourne sur place » (p. 90) ; p. 97 : Hubert « a l'air d'un ventilateur » ; cf. la banlieue investie par la rotondité infernale, p. 64 ; cf. le manège duquel rentre Hubert, p. 15 : partout la même circularité qui trouve son pivot central dans « Le Banquet ».

9. C'est, pp. 68 à 71, la problématique du « peut-on sortir » qui met aux prises le narrateur et Martin : cet épisode est entièrement structuré par le chiffre 2. Deux interlocuteurs, deux citations latines, deux problèmes pseudo-métaphysiques, deux tentations d'écriture. Pourquoi deux ? C'est le chiffre de l'impossible sortie, de la dialectique bloquée et privée de son *Aufhebung*, c'est le chiffre donc de la stagnation qui reproduit le plus fidèlement en abyme toute la stagnation d'esprit du narrateur, qui se plaint justement de ne « pas pouvoir sortir ».

cette sclérose de l'histoire mimétise celle-là même de l'Histoire littéraire dont Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé sont les acteurs ¹⁰. « Tous nos actes sont si connus qu'un suppléant pourrait les faire et, répétant nos mots d'hier, former nos phrases de demain », conclut, dépité, le narrateur ¹¹. Au total, la technique narrative de la mise en abyme, que Gide inaugure en l'appliquant à la sphère romanesque et telle qu'il la définit dans son *Journal* ¹², n'est pas tant révolutionnaire pour le régime de la diégèse que structurante. Le miroir, ici, rassure l'âme inquiète.

Or, rien sans doute de plus étranger à la pensée gidienne que le donné définitif, que ce qui en soi n'aurait pas la capacité de contenir en germe son opposé. Ainsi, Van Eyck exploite-t-il les possibilités du miroir et son singulier pouvoir de révélation, nous fait observer Dällenbach en relisant Gide, comme un pouvoir didactique, et se sert-il du miroir pour pallier la limitation du regard humain, pour révéler ce qui normalement serait exclu de notre champ de vision. Même fin d'espionnage, d'indiscrétion, si l'on veut, du miroir dans la dramaturgie shakespearienne, dont on sait l'admiration ambiguë que lui vouait l'auteur de *Paludes*, par exemple dans *Hamlet*. Se fait urgente alors la nécessité pour la mise en abyme, ainsi transférée du domaine héraldique des blasons à celui du récit, d'offrir une dynamique destructrice, négatrice à caractère d'opposition. Il faut que la mise en abyme *dérange*.

D'où l'obligation dans laquelle se trouve le narrateur de *Paludes* de mettre en abyme l'ironie et de conférer à la mise en abyme une visée et une signification ironiques. Christian Angelet a remarquablement montré le corrosif de la spécularité ironique ¹³ en analysant, notamment, que la satire dans cette sotie est éminemment spéculaire dans la mesure où la portée de la satire est à double tranchant. Par exemple, Gide se moque du personnage narrateur, et le narrateur se moque de la stagnation de la vie moderne. Auteur et narrateur ne sont donc pas du tout sur le même plan ; le narrateur dit détester le personnage du philosophe Walter, or Gide, quelques années auparavant (en 1891), a écrit *Les Cahiers d'André Walter* ¹⁴. Autre jeu spéculaire atteint par l'ironie destructrice : *Paludes*

10. Cf. Fillaudeau, *op. cit.*, chap. III, « L'espace ludique externe », pp. 182 sqq.

11. *Paludes*, p. 60.

12. En 1893 : « J'aime assez qu'en une œuvre d'art on retrouve ainsi transposé à l'échelle des personnages le sujet même de cette œuvre », cité par Dällenbach, *op. cit.*, p. 15 (« Les blasons d'André Gide »).

13. Chr. Angelet, « Ambiguïtés du discours dans *Paludes* », *André Gide 3* (Lectures modernes, 1972).

14. Détail que fait remarquer Alain Goulet dans ses « Jeux de miroirs paludéens :

serait une œuvre autobiographique masquée (le pacte de lecture autobiographique étant mis au jour par la désinvoltée reprise de l'aveu flaubertien par le narrateur : « Tityre c'est moi ¹⁵ ») ou, au contraire, *Paludes* serait l'histoire de l'antithèse idéale du moi, une norme-repoussoir ; mais « l'auteur, Gide, donne une autre réponse, la seule réponse que le narrateur ne peut évidemment pas donner, à savoir que *Paludes* c'est l'histoire de celui qui écrit *Paludes* ». Donc, en dernier recours, « l'idée de l'auteur », pour reprendre la catégorie auctoriale ainsi dénommée par Gérard Genette ¹⁶, englobe toutes les manifestations métadiégétiques, tous les arts poétiques, toutes les attestations spéculaires du narrateur, et les annule, les réduit à néant, à l'inefficacité sémantique. Par conséquent, dans notre hypothèse de travail, la spécularité de *Paludes* fait que le narrateur se débat fébrilement pour être l'inverse de son personnage Tityre, et que le narrateur vit pourtant exactement comme son personnage Tityre : le miroir gidien autorise la transgression de l'identité des choses : une chose est elle-même et son inverse. Il y a donc un algébrisme pervers et retors dans le miroir gidien.

Parallèlement et symétriquement, il faut faire droit à l'espace textuel de *Paludes* dans lequel, cette fois, c'est l'ironie qui se trouve mise en abyme. Dans ce cas de figures, tout se passe comme si l'ironie n'avait pas en soi suffisamment de quoi se justifier à elle seule, et s'il fallait qu'elle fût promue par sa propre duplication. Et si le sens se trouve troublé de l'ironie ironisant sur elle-même, voilà l'un des moteurs essentiels du fonctionnement de cette « satire de quoi » qui définit *Paludes*. Par exemple, l'avant-propos de la sotie, qui fait appel à l'intervention du lectorat pour apporter « la révélation de nos œuvres », n'a pas de signataire, si bien que le signataire peut être Gide ou le narrateur. Certes l'avant-propos est écrit en italiques, mais le « Journal de Tityre » est en italiques. Donc celui qui écrit cet avant-propos est un scripteur dédoublé : il peut s'agir autant d'un avertissement ironique de Gide s'adressant à ses lecteurs, que d'un discours préliminaire et proleptique du personnage-narrateur s'adressant à ses lecteurs (ces lecteurs-là étant ses amis les littérateurs, qui en effet s'octroient de larges plages discursives pour interpréter *Paludes*). L'ironie ironisée, dans ce cas, fonctionne en ceci que les lecteurs convoqués par Gide seraient des archi-lecteurs (« j'attends que d'autres me l'expliquent [mon livre] [...] car [...] on dit toujours plus que CELA ») qui dilateraient ou amplifieraient la portée signifiante de la mai-

l'inversion généralisée », BAAG n° 77, janv. 1988.

15. *Paludes*, chap. « Le Banquet ».

16. G. Genette, *Nouveau Discours du récit* (Seuil).

gre sotie, à interprétation chétive et par trop fragmentaire. Dans cet avant-propos, il y a donc coalescence parfaite et spéculaire de l'auteur et du narrateur, et cette impossibilité de les dissocier est malicieuse car elle fait de l'ironie une arme qui se retourne contre elle-même. Ainsi donc, l'ironie sert à dynamiser les espaces métadigétiques, à les inquiéter, à les faire trembler — l'ironie se fait peur à elle-même.

Quant à la spécularité gidienne, dans *Paludes*, elle repose sur la vertigineuse concomitance des conditions d'écriture et de l'écriture elle-même : le narrateur n'écrit rien qui ne soit en même temps écrit au moment même où il se demande encore s'il va (l')écrire. L'ironie veut que le miroir marche, si l'on peut dire, à deux vitesses : une première vitesse qui est celle de l'écriture (qui fait en sorte que tout est consigné, dans l'agenda du narrateur, dans le « Journal de Tityre », dans les conversations, et même les réflexions qui mettent en question jusqu'à l'acte d'écrire) et une deuxième vitesse, qui est proleptique (et qui correspond aux moments où le narrateur se demande comment et pourquoi il va bien pouvoir écrire *Paludes*). Dans la sotie, la lecture se dédouble — en quoi le pacte de lecture spéculaire est avant tout ironique — car on lit en même temps la diégèse du narrateur écrivant *Paludes* et la diégèse du narrateur qui se demande encore s'il va écrire *Paludes* : c'est dire si une diégèse a malicieusement un train de retard sur l'autre. En outre, l'effet de la spécularité ironique gidienne provient de ce que l'image que veut donner de lui le narrateur (un écrivain libre de ses choix romanesques et existentiels) lui est rendue, proportionnellement inversée, par ce qu'il écrit (qui fait de lui en fait un scripteur contraint et oppressé par ses choix). Bref, il y a, pour reprendre en l'adaptant l'expression de Jean Ricardou¹⁷, belligérance spéculaire, jeu de va-et-vient extrêmement rapide entre un pôle positif et un pôle négatif. Au total, l'ironie vient pour satisfaire à toutes les injonctions éthiques et esthétiques de Gide pour qui au départ est la sismicité de l'être. Et si Christian Angelet ou Pierre Albouy¹⁸ voient en *Paludes* une « immense farce de la contre-vérité », c'est, somme toute, parce que l'ironie gidienne veut que la pensée se récuse dans le moment même où elle s'énonce. L'ironie spéculaire dans *Paludes*, dans notre

17. J. Ricardou, *Nouveaux Problèmes du roman* (Seuil), parle de « belligérance textuelle », conflit qui est issu de la lutte entre les différentes composantes de toute diégèse.

18. P. Albouy, « *Paludes* et le mythe de l'écrivain », *Cahiers André Gide* 3 (1972), pp. 244-51. On peut également songer à la courte analyse de Michel Raimond, « Modernité de *Paludes* », *Australian Journal of French Studies*, vol. VII, n° 1-2, 1970, pp. 189-94, qui abonde dans ce sens.

propos, est surtout *libératrice*, le sens est toujours neuf : l'ironie mise en abyme et la mise en abyme ironique offrent à l'œuvre les rafraîchissements dont elle avait soif.

Dès l'exergue de la sotie, le lecteur est averti que le récit se présente sous la forme d'une satire et même d'une curieuse « satire de quoi » (ce raccourci lapidaire de la formule incite à penser qu'il s'agit de la satire de l'œuvre satirique ; auquel cas *Paludes* tire sa raison d'être scripturale de son absence de raison d'être !...). Et précisément *Paludes* opère la jonction entre le genre satirique et la mise en abyme, jonction effectuée dans ce qu'il faut appeler une écriture auto-satirique. *Paludes* se travestit lui-même, projette sur sa diégèse principale (le « récit premier ») des reflets auto-caricaturaux. Par exemple, dans le chapitre consacré au personnage « Hubert », le récit construit une première séquence de chasse au tigre, chasse à laquelle participe le compagnon Bolbos. Ce récit tournerait vite au tragique (Bolbos y trouve la mort, balancé sur une étrange escarpolette) si cette mort n'avait en soi quelque chose de comique (l'incongruité désopilante de l'escarpolette et la symbolisation christique ironique du personnage¹⁹). Or, cette scène de chasse est reprise, en abyme, par une seconde séquence, constituée par « la chasse au canard », qui fonctionne selon la même ambivalence : elle se partage entre un aspect exagérément tragique (véritable hécatombe de canards) et un aspect subversivement comique (le fusil-poire à air comprimé, l'intervention saugrenue de Mallarmé²⁰). Cette seconde séquence reprend, en la dégradant, la première séquence. Mais le narrateur — ou Gide — va encore plus loin : dans le chapitre suivant, « Angèle ou le petit voyage », les deux voyageurs improvisés que sont le narrateur et sa chère Angèle assistent à une scène semblable de carnage, au cours de laquelle de « gros calosomes » se font « boulotter » par des « chenilles » : reprise évidente et ironique (l'écho est donc toujours teinté de parodie de soi-même) des deux récits de chasse précédents. Ces trois récits se font miroir, mais à chaque fois sur un mode de plus en plus dégradé et de plus en plus burlesque ; de plus ils sont subordonnés, spéculativement, à la chasse de Tityre qui lui aussi pêche et mange des vers. Tout se passe donc comme si à une séquence diégétique et narrative d'origine (en l'occurrence la chasse de Tityre) le texte gidien se devait d'adjoindre des sosies qui s'approchent de plus en

19. C'est du moins l'analyse qu'en fait Alice Meynard, dans son article « Gide et le protestantisme », *BAAG* n° 77, janv. 1988.

20. Cf. p. 116 : « la poire [...] ne faisait pas d'autre bruit que celui d'une chandelle d'artifice [...] ou que le son plutôt de "Palmes" dans un vers de Monsieur Mallarmé. »

plus de la bouffonnerie généralisée.

Diverses conclusions s'imposent alors : il y a jonction de la satire (ou de l'ironie) et de la technique de mise en abyme. De plus il y a, de façon concomitante, jeu et constat de l'épuisement du jeu : il faut que le jeu parvienne jusqu'à l'effacement de son principe. Liberté est accordée de jouer, mais il s'agit de s'arrêter à temps, faute de tomber dans le néant. Preuve en est qu'Angèle fait remarquer au narrateur que ni lui ni elle n'ont vu se dérouler telle chasse aux « calosomes ²¹ », donc que ce dernier avatar spéculaire est absurde et sans légitimité dans l'économie du récit. Angèle marque la *fin* du jeu spéculaire. Par conséquent, le jeu spéculaire, même s'il descend d'une strate de reflets à une autre de plus en plus souterraine, *n'est pas infini* : un terme est mis à cette descente ironique. L'ironie constitue alors une limitation, un frein (salutaire, pour l'esprit !) à ce vertige des miroirs. Grâce à quoi le récit peut retrouver santé et force : si la mise en abyme qui, on l'a vue, signifie la stagnation et l'acceptation par le récit de son étouffement dans et par les signes, si donc la mise en abyme est bloquée net par l'ironie que porte sur elle Gide, et si le choix du texte autoparodique fait subir l'expérience des limites à la pratique spéculaire, c'est que *Paludes* aspire secrètement à s'échapper de l'impasse du marais et, partant, à s'acheminer sur les sentiers d'une terre enfin salubre ²².

Mais c'est surtout dans le chapitre du « Banquet » que l'ironie spécularisée et la spécularité ironisée surgissent avec le plus d'efficacité, pour faire sortir l'œuvre du marais de la littérature. En effet l'ironie y règne sur toutes les structures. Ironie tout d'abord dont témoigne l'auteur au détriment du personnage-narrateur : ce dernier formait le vœu de sortir ²³, mais se contente de tourner en rond ²⁴ et de se rendre malade lui-même ²⁵ ; en outre, l'auteur se moque de la fâcheuse tendance qu'a prise le narrateur de faire des phrases toutes faites ²⁶. Ironie également de la diégèse qui se mine elle-même, selon deux axes. Le premier axe est

21. *Paludes*, p. 125 : « Je n'ai pas vu les calosomes ! dit Angèle (car je lui montrai cette phrase). — Moi non plus, chère Angèle, — ni les chenilles. — Du reste, ça n'est pas la saison » : le narrateur est pris en flagrant délit de tricherie intellectuelle.

22. Cette nouvelle terre, ce sera *Polders*, titre au symbolisme transparent.

23. *Paludes*, p. 68.

24. P. 93 : « il me semble alors que je me débats contre mes propres fantômes ».

25. *Ibid.* : « je me sens prendre peu à peu, à mesure que je les dépeins, par toutes les maladies que je reproche aux autres ».

26. P. 94 : « Je veux inquiéter — je me donne pour cela bien du mal — et je n'inquiète que moi-même... Tiens ! une phrase ! notons cela. »

constitué par l'ironie homodiégétique, c'est-à-dire par la destruction progressive des éléments de la diégèse par la diégèse elle-même²⁷. Le second axe consiste en l'ironie hétérodiégétique du récit, lorsque le narrateur tourne en dérision tous les personnages du « Banquet » dans son rêve (tout entier satirique), aboutissant par là-même à la carnavalisation des personnages, ce qui est d'ailleurs un trait typique de la sotie médiévale ; ainsi, Angèle se dissout²⁸, le portrait d'Hubert se métamorphose en fleur, puis en ventilateur²⁹. Et ironie, surtout, des mythes littéraires, avec peut-être l'intention de parodier la poétique de Mallarmé, qui faisait confiance aux mots et rêvait dans son utopie linguistique que les mots s'appelaient phonétiquement les uns les autres, dans *Les Mots anglais* ; et dans *Paludes* cette rêverie mimologique se trouve reprise, dégradée en de fumeux calembours³⁰. C'est dire si toute la plage de récit occupée par le rêve embrouillé du personnage-narrateur pratique l'ironie comme un immense trucage des signes et des mythes littéraires. Or, dans cet exemple, c'est aux structures spéculaires qu'est confiée la mission de mettre un frein salutaire au déferlement inconsidéré de l'ironie. Déjà, tout ce passage de la fin du « Banquet » reprend bon nombre d'éléments disséminés dans toute la sotie, et ce à tel point qu'il s'agit moins d'un passage réflecteur que d'un récit à proprement parler anamorphique. Par exemple, on remarque la présence évidente de ce que L. Dällenbach nomme des « mises en abyme de l'énoncé ». Celles-ci sont dans ce texte de *Paludes* à la fois proleptiques³¹ et analeptiques³². Enfin et surtout, cette

27. Pp. 92 à 99 : suite de tentatives d'évasions, de portes fermées, puis ouvertes, etc. ; noyade puis sauvetage, forment les divers stades du cauchemar du narrateur : l'ironie sape l'écriture à mesure qu'elle prend acte.

28. P. 96 : « Tiens ? Où est Angèle ?... Enfin, chère amie, pourquoi est-ce que vous êtes ce soir toute fondue ?... — mais vous vous dissolvez complètement, ma chère ! »

29. P. 97 : « Voici donc le portrait d'Hubert. Il est en fleur... [...] Il a l'air d'un ventilateur, ma parole ! d'un ventilateur tout craché. »

30. Comme par exemple dans les télescopages de mots : « ventilateurs » + « littérateurs » deviennent « rigolateurs », pp. 97-8 ; « jambe de bois » + « marais » deviennent « maraischaussée », pp. 95-6.

31. Par exemple la proposition du narrateur, p. 96, « Alors si vous voulez, Angèle, nous allons faire en cette barque un petit voyage d'agrément », se réalisera, largement catalysée, dans tout le chapitre « Angèle ou le petit voyage ». De plus, toute cette séquence correspond à un cauchemar d'enlèvement et de poursuite : et dans « Hubert et la chasse au canard », c'est le narrateur qui sera le poursuivant, en quoi la mise en abyme proleptique substitue le rêve de puissance au cauchemar de l'engloutissement.

fin du « Banquet » fonctionne selon la catégorie scripturale que Genette appelle une métalepse ; il s'agit même d'une métalepse filée. En effet le narrateur (qui appartient à *Paludes 1*) rentre dans le monde paludéen de Tityre (qui, lui, appartient à *Paludes 2*), d'où les champs sémantiques de la faune et de la flore des marais (« il n'y a là rien que des carex et des lycopodes — des petits potamogétons », « c'est absolument du ve-lours !... c'est une moquette élastique !... », p. 96) et de l'enfoncement dans une surface molle (« ce terrain, disais-je, est horriblement élastique ! », « on enfonce horriblement... », p. 95), autant de signes qui ont servi à la description même du territoire et de l'habitation de Tityre. En d'autres termes, le narrateur devient Tityre, ou plus exactement un anti-Tityre, car Tityre vit en harmonie dans son décor, et le narrateur, dans le même décor précisément, fait un rêve de noyade. Le narrateur rentre donc dans la fiction qu'il avait montée de toutes pièces pour son personnage virgilien. Or, comment cette métalepse, ce changement de niveau narratif est-il rendu possible ? En ceci que le narrateur se désigne par le pronom personnel « je » ; qu'il employait « je » ou « il » pour désigner Tityre ; et que dans ce chapitre, Valentin Knox dit vouloir supprimer la « troisième personne ». Et comme ici il ne reste qu'une première personne, qu'un « je », il s'agit de celui du narrateur devenu Tityre. Il y a donc, au terme de cette métalepse, passation des attributs entre le personnage et le narrateur, comme une transsubstantiation, c'est-à-dire une transdiégétisation du récit second au récit premier. Voilà pourquoi Tityre disparaît totalement dans ce passage : la chambre du narrateur, avec son aquarium, s'est transformée en marécage de Tityre : ce cauchemar est le point de jonction des deux univers diégétiques de *Paludes*, la fusion des deux strates du récit. Le résultat de la pratique spéculaire correspond donc au retour du texte et de ses significations à la case départ, comme par une vertigineuse sur-réflexivité du récit. La mise en abyme gidienne, une fois passée par le prisme de l'ironie paludéenne, ne peut plus désormais étayer ni consolider la fiction : loin de fortifier la fiction comme on avait pu le supposer au début, la mise en abyme se montre du doigt comme telle, mais pour se dénoncer. Si elle avait pu servir à accréditer la fiction, en se

32. P. 96, le narrateur remarque qu'il a dans ses poches « un tout petit peu de pain pour les poissons », de même qu'Angèle offrait... des brioches à ses invités les litérateurs ; également, p. 98, le narrateur songe à « emplo[yer] même le mot : exigu », et p. 66, il remarquait déjà qu'il « emploierai[t] même le mot : exigu ». Enfin, p. 98, le narrateur se sent désagréablement sanglé dans les couvertures de son lit, et p. 52 il affirmait la « nécessité de faire craquer ses vêtements comme le platane ou l'eucalyptus, en s'agrandissant, ses écorces ».

faisant trop voyante elle la fait sombrer. À quelles fins ? Ces processus de transdiégétisation systématique, dans leur malice trop visible, dégonflent le sérieux étouffant de toute la pratique métatextuelle de la sotie. En quoi l'ironie règle son compte à la mise en abyme, et, à son tour, la mise en abyme dénonce l'insidieuse volonté de puissance de l'ironie. L'ironi(qu)e mise en abyme dans *Paludes* désigne donc le nouvel horizon d'injonctions morale et esthétique qui s'ouvre pour Gide : quitter le marais clos et enfumé pour réapprendre à respirer, loin de ces fumées littéraires surannées, l'air de signes neufs et frais ³³.

L'appel final de la sotie, sous la forme de l'« Alternative », propose au lecteur et au scripteur (car enfin rien n'est décelable de lui dans cette partie, s'il s'agit de notre narrateur, qui a achevé son *Paludes*, entame son *Polders* ou d'un autre narrateur) une évasion tacite :

Ou d'aller encore une fois, ô forêt pleine de mystère, — jusqu'à ce lieu que je connais, où, dans une eau morte et brunie, trempent et s'amollissent encore les feuilles des ans passés, les feuilles des printemps adorables.

C'est là que se reposent le mieux mes résolutions inutiles, et que se réduit à la fin, à peu de chose ma pensée ³⁴.

L'itératif projeté dans le futur, l'emploi quasi systématique et comme incontrôlé de l'octosyllabe font encore écho, reprennent en abyme deux des principales structures diégétiques de *Paludes* ³⁵ ; les eaux croupissantes, les vaines décisions prolongent également des thématiques qui courent à travers toute la sotie. Or, il s'agit d'une « alternative », et celle-ci s'ouvre sur la conjonction de coordination « ou », ce qui présuppose un choix dans l'invite. La seconde branche de l'alternative reste dans le silence, mais tout invite à penser qu'elle énonce le contraire de la première. Auquel cas, tacite, elle ferait se déployer un nouveau paysage imaginaire et scriptural, enfin neuf, qui cette fois ne serait pas truqué. Car tous les lieux dans *Paludes* sont à la fois étouffants et truqués. Par exemple, le marais dans lequel se déroule la « chasse aux canards ³⁶ » est un lieu entièrement falsifié. En effet, cette chasse qui constitue une parodie, ou du moins un palimpseste travesti de l'épisode de la multiplication des pains par le Christ dans le désert, a pour cadre un autre désert, mais dégradé, le marais, tout comme le décor de Tityre ; et ici le narrateur se rend dans ce

33. Ce sera, sans doute, celui de Biskra dans *L'Immoraliste*, celui de Saas-Fée dans *Les Faux-Monnayeurs* ou encore celui qui circule dans tous les jardins des *Nourritures terrestres*.

34. *Paludes*, p. 151.

35. Cf. l'itératif qui régit la vie du narrateur et les octosyllabes moqueurs dans *Paludes*, *passim*.

36. Chapitre « Hubert ou la chasse au canard », pp. 101 sqq.

même marais. Or, dans l'économie des récits, il y a falsification du lieu, dysfonctionnement évident : le décor de *Paludes 2* (c'est le monde de Tityre) influence celui de *Paludes 1* (celui du narrateur), dans l'ordre des séquences. Mais en vérité c'est l'inverse qui logiquement se produit : il y a bien plutôt influence de *Paludes 1* (du narrateur) sur *Paludes 2* (Tityre) car cette chasse, le narrateur l'a faite *avant* d'écrire *Paludes*. C'est dire si la spécularité ironique brouille les temps, fait passer le temps de l'écriture avant le temps du vécu qui, du coup, devient pure illusion référentielle. À ces lieux faux et qui donc ne jouissent d'aucune crédibilité romanesque, le narrateur gidien souhaite substituer *in fine* un nouveau lieu du sens. Quel est-il, malgré le mutisme qui l'entoure dans l'« Alternative », sinon le lieu du refus de l'enfermement ? À la définition initiale de *Paludes* par le narrateur : « *Paludes*, c'est l'histoire d'un célibataire dans une tour entourée de marais³⁷ », devra alors se substituer une autre et dernière définition, que Gide garde silencieuse : *Paludes*, ou peut-être *Polders*³⁸, ouvre l'horizon utopique de l'histoire d'un célibataire sorti de sa tour que n'entoure plus nul marais.

*

Paludes a un aspect idéologique polémique : l'écriture (symboliste assurément³⁹ ; tout court peut-être) est jugée irrespirable ; *a fortiori* donc sa reduplication dans et par la mise en abyme. Force était d'aérer⁴⁰ cet espace, déjà suffisamment saturé en soi, mais de surcroît élevé

37. *Paludes*, p. 19 ; c'est nous qui soulignons.

38. P. 143. Peut-on risquer le jeu de mots « Polders » = bols d'air ? cet air que réclame le célibataire gidien de *Paludes*...

39. Mais également celle, contemporaine, de Huysmans, écrivain de la stagnation, comme le cygne des Symbolistes, et pour cette raison associé dans l'imaginaire paludéen au potage (p. 71). Si la figure de Huysmans est rapprochée du potage, c'est parce que ce dernier rappelle la surface immobile d'eau stagante du marais (de Tityre). On trouve de même chez Verlaine dans *Jadis et Naguère* la dédicace à Huysmans du poème tityrien... « La Soupe du soir » ! De plus, dans ses *Pages Paysages, Microlectures II*, Jean-Pierre Richard analyse la narrativité huysmansienne d'« À vau l'eau qui se modèle selon la thématique initiale, elle aussi tityrienne, de la mayonnaise ratée... : c'est ainsi qu'au potage huysmansien répond le marais gidien, au célibataire Folantin le narrateur paludéen ou Tityre lui-même.

40. Nous ne faisons que filer la métaphore qui glisse tout le long du texte de *Paludes*, cf. par exemple p. 91 : « Entendrons-nous soudain, belle amie, le grand vent de la mer sur les plages ? Je sais que l'on n'a près de vous rien que de petites pensées, mais ce vent parfois les soulève », ou, p. 78 : « Ah ! pensais-je, je vais respirer ! ».

algébriquement à la puissance deux. Et si l'écriture de *Paludes*, qui résulte de cette double contrainte de présenter l'irrespirable et de l'abolir en même temps, semble si souvent tourner en rond, sans doute est-ce parce qu'elle est régie par ce mouvement rotatif d'aération qu'est le ventilateur, dont on sait qu'un format spécial a été étudié... pour les littérateurs⁴¹.

Le travail gidien dans *Paludes* consiste à disposer deux forces agissant l'une à contre-courant de l'autre dans la genèse d'une écriture. Déroute de la spécularité galopante par l'emploi de l'ironie, déroute de l'ironie généralisée par l'utilisation de la mise en abyme et, plus globalement, du métatexte, l'espace de *Paludes* est un espace en mauvaise santé qui aspire à plonger dans des eaux plus pures que celles du marais. La sortie s'achève donc sur le constat de son échec : l'ironie et la mise en abyme s'annulent à leur contact réciproque. L'appel du miroir est une invite à l'ordre. On se souvient certes que Gide écrit dans son *Journal* en 1893 : « Rien de caduc autant que les œuvres sérieuses » ; mais refuser le jeu au prix de tant d'artifices, c'est rédiger le mode d'emploi d'un autre jeu, plus sain celui-là. Si *Paludes*, dans l'onomastique ironique de la sortie, contient encore le sème du marais, ce nom ressortit également au sémantisme du jeu (*ludum*) ; pourtant, « pas-ludum » doit signifier ce refus du jeu à l'infini malsain, à la futile ratiocination. *Paludes* est l'œuvre de la grande respiration : bloquer la pratique spéculaire, c'est mettre un terme à l'écriture métadiégétique étouffante, qui, comme Barthes l'a montré⁴², consacre l'avènement de la mort des signes. Cette rééducation, ou plutôt cette réoxygénation purificatrice est celle-là même que la « Table des phrases les plus remarquables de *Paludes*⁴³ » conseille, au lecteur comme au texte, dans sa plage finale de silence vierge et limpide.

Saint-Julien, décembre 1988.

41. *Paludes*, p. 79.

42. Barthes, dans ses *Essais critiques*, au chapitre « Littérature et méta-langage » analyse l'Histoire de la Littérature comme une progressive tentation suicidaire, depuis Flaubert et Mallarmé (encore lui ! le narrateur de *Paludes* ne s'y est pas trompé), d'acheminer l'écriture vers l'impasse de la méta-littérature. Faire de la mise en abyme (degré ultime, quasi-performatif du métatexte) un objet de satire, c'était peut-être déjà pour Gide en 1895 regarder ailleurs.

43. P. 153.

Isabelle : *les chemins qui mènent au château ou l'art de brouiller les pistes*

par

WALTER PUTNAM

*Isabelle*¹, œuvre de transition, « réussite ignorée » ou, selon l'expression de Gide lui-même, « intermède semi-badin entre deux œuvres trop sérieuses² » ? Voilà diverses étiquettes qui ont été épinglées à ce récit gidien, récit qui semble avoir du mal à trouver sa juste place dans la production littéraire de l'auteur. Le statut d'*Isabelle* est d'autant plus problématique que Gide n'a guère été charitable à son égard. N'a-t-il pas déclaré à Charles Du Bos : « Il n'y a qu'un de mes livres qui ait été fait pour ainsi dire de l'extérieur. C'est *Isabelle*. J'avais vu l'histoire du livre et je l'ai écrit un peu comme un exercice pour me faire la main. Cela se sent³. » Cédant un moment à la tentation de prendre au pied de la lettre

1. Toutes nos références sont données entre parenthèses et renvoient à l'édition « Folio » d'*Isabelle* publiée originellement par les éditions Gallimard en... 1921 ! Rien dans cette édition n'indique la véritable date de publication d'*Isabelle* : 1911. Ajoutons à ce propos que les lecteurs de la collection « Folio » seraient également étonnés d'apprendre que *Paludes* date de 1920, *Du côté de chez Swann* de 1954 et *Voyage au bout de la nuit* de 1952 ! [En fait, ces dates indiquées au verso du titre intérieur sont, selon l'usage, celles du copyright de la première édition réalisée par la « librairie Gallimard » qui, après la création de la nouvelle société en juillet 1919, s'est substituée aux « Éditions de la Nouvelle Revue Française » fondées en 1911. — Note BAAG..]

2. Cité dans la notice d'Yvonne Davet, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958 ; désormais abrégé en : *Pl.*), p. 1557. [La formule est extraite d'une lettre de Gide à Jean-Marc Bernard du 21 sept. 1911 (publiée dans les *Œuvres complètes*, t. VI, p. 471), qui ajoutait : « c'est ainsi qu'apparaîtra ce livre dans la suite de mon œuvre, je suppose ». — Note BAAG.]

3. *Ibid.*, p. 1559. [Propos de 1914 rapporté par Du Bos dans *Le Dialogue avec André Gide*, Paris : Au Sans Pareil, 1929, p. 163. — Note BAAG.]

la remarque selon laquelle son récit fut écrit « de l'extérieur », nous pouvons interroger le texte du point de vue des chemins qui conduisent au château, ces chemins qui convergent à la Quartfourche. Ce château se situe en effet à la croisée des chemins, constituant, comme son nom l'indique dans le parler local, un véritable carrefour pour les personnages du récit mais aussi pour Gide lui-même. Il apparaîtra alors que son récit, loin de déboucher sur un centre, loin de laisser espérer une destination finale, fonctionne plutôt comme une plaque tournante. Il est rythmé par les arrivées et départs de ceux qui entreprennent le voyage au château. Au lieu de « condamner » Gérard et Isabelle à un séjour sans issue, au lieu de bâtir un château-prison avec un donjon central, Gide met l'accent sur les diverses approches du château et les chemins pour y parvenir. Puisqu'il n'a guère préparé ses lecteurs à une approche topographique du texte littéraire, il n'est pas étonnant que les commentateurs d'*Isabelle* aient prêté si peu d'attention à ce qui constitue la métaphore directrice du récit : les chemins, pistes, allées et autres marques spatiales qui forment un véritable réseau autour du drame que découvre Gérard pendant sa visite à la Quartfourche. Nous proposons donc d'emprunter les chemins et allées qui conduisent aux grilles, tout au plus, jusqu'au perron du château, d'où nous pouvons surveiller le parc et le château où se sont déroulées les aventures de Gérard dans le monde désuet des châtelains de province. Le paratexte étant depuis Genette⁴ l'ensemble des chemins qui mènent au seuil du texte, il convient d'examiner un certain nombre d'indices, de signes et de signaux auxquels le lecteur/voyageur doit être attentif s'il ne veut pas que son séjour au château soit une simple « illusion pathétique ».

*

Le premier seuil du texte est son titre même. Nous savons que Gide avait envisagé au moins trois autres titres pour son récit avant d'en arrêter celui d'*Isabelle*. Si le titre constitue la marque par laquelle une œuvre est désignée et reconnue, celui d'*Isabelle* mérite plusieurs commentaires. Par rapport aux œuvres précédentes, *Isabelle* présente une déviation dans la pratique nominative de Gide. Il s'agit d'un nom propre et, par-dessus le marché, d'un nom de femme. *Isabelle* s'inscrit par là dans une tradition romanesque qui comprendrait, entre autres, *Eugénie Grandet*, *Pamela* ou *Sylvie*. Le titre réduit donc à sa plus simple expression le nom d'un personnage qui est censé occuper une place centrale dans le récit. Ce genre de titre constitue une désignation sémantique, un signifiant qui n'attend que d'être rempli d'une signification. À première vue, *Isabelle* semble être le moins polysémique des titres gidiens. Mais *Isabelle* n'est pas *Ma-*

4. Gérard Genette, *Seuils* (Paris : Éd. du Seuil, 1987).

dame Bovary, ni *Mademoiselle* de Maupin, elle n'est pas non plus Eugénie Grandet avec tout ce que l'inclusion du nom de famille peut apporter pour délimiter le personnage dans son univers social. L'emploi d'un simple prénom laisse échapper le personnage à une appartenance sociale, qu'elle soit d'ordre familial ou marital. Carmen occuperait un statut plus près de celui d'Isabelle avec, toutes proportions gardées, une issue aussi désastreuse. Dans l'œuvre gidienne, seule *Geneviève* sera désignée par son seul prénom et non par son rôle ou ses qualités : mais ce récit comporte également un sous-titre qui d'emblée le qualifie : *La Confiance inachevée*, orientant par là notre attente du personnage. De toute manière, *Geneviève* fait partie d'une trilogie, *L'École des femmes*, alors qu'*Isabelle* demeure isolée dans l'œuvre de Gide. Les grands récits gidiens comportent, en revanche, des titres plus abstraits et généralement au pluriel : *Les Nourritures terrestres*, *Les Caves du Vatican* ou *Les Faux-monnayeurs*. La valeur suggestive de ces titres tranche nettement avec le cas d'*Isabelle*, titre au singulier pour une œuvre singulière.

Selon nos habitudes de lecture, surtout depuis le XIX^e siècle, le titre laisse présager que le récit présentera au lecteur quelques épisodes marquants dans la vie d'un personnage nommé Isabelle. Il n'en sera rien. Une désignation plus appropriée et plus représentative du récit aurait été *Gérard*, qui en est le véritable personnage principal, ou bien *Le Château de la Quartfourche*, nom de la propriété d'où Isabelle est justement exclue. Gide attire donc notre attention sur un personnage le plus souvent absent et qui figurera dans le récit comme objet de connaissance et de désir, mais aussi comme agent de destruction. Dans une perspective plus large, il faut remarquer qu'Isabelle appartient à la longue série de personnages féminins de Gide qui ne font que troubler l'harmonie du monde (masculin, bien entendu), entraînant dans son sillon sa propre destruction, celle du beau parc du château et, pourrait-on penser, celle du récit de Gide lui-même. Isabelle la passionnée, Isabelle la dévergondée, incarne une sorte d'Amazone que Gide redoute et refuse de réhabiliter. Elle annonce le cynisme d'une Lady Griffith qui, elle aussi, n'est l'héroïne que d'un naufrage. Isabelle est un personnage qui a rompu toute attache familiale. En revanche, son fils infirme, Casimir, est un bâtard, ce qui explique peut-être l'émotion et le dévouement du narrateur à son égard.

Quant à la signification de ce nom, Jean Lefebvre souligne à juste titre le choix ironique d'un prénom qui signifie en hébreu « chaste ⁵ ». Isabelle comporte en outre le sème « belle » et connote par là la beauté et la

5. « État présent des études sur *Isabelle* », *BAAG* n° 86-87, avril-juillet 1990, p. 204.

noblesse ; Gérard sera séduit par son nom et son portrait avant d'apprendre la triste réalité à laquelle ils renvoient :

Isabelle !... et ce nom qui m'avait déplu tout d'abord, se revêtait à présent pour moi d'élégance, se pénétrait d'un charme clandestin... Isabelle de Saint-Auréal ! Isabelle ! J'imaginai sa robe blanche fuir au détour de chaque allée ; à travers l'inconstant feuillage, chaque rayon rappelait son regard, son sourire mélancolique, et comme encore j'ignorais l'amour, je me figurais que j'aimais et, tout heureux d'être amoureux, m'écoutais avec complaisance. (P. 78).

Le prénom, Isabelle, apparaît fréquemment au cours de l'histoire, surtout au Moyen Âge, pour désigner une reine ou une sainte ⁶. Le choix d'un tel prénom contribue à une subversion du genre sentimental ou historique. Le personnage d'Isabelle inséré dans un cadre stéréotypé crée une attente chez le lecteur, attente que Gide ne satisfait pas. Sa démarche consiste à miner son récit de fausses pistes qui ne font que conduire le lecteur dans une chasse aux sens que le texte refuse de livrer.

En ce qui concerne les autres titres envisagés par Gide pour son récit, il

6. Dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, tome IX, p. 799, Larousse donne deux occurrences historiques de ce prénom qui illustrent le lourd héritage de celle qui le porte. Isabeau de Bavière (1371-1435), réputée pour sa beauté, devint l'épouse du jeune roi de France Charles VI, qui donna en son honneur des fêtes magnifiques et, pour les chroniqueurs de l'époque, scandaleuses. La liaison coupable de la jeune reine avec le duc d'Orléans, frère du roi, qu'elle réussit à faire nommer lieutenant général du royaume, amena la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons. Elle signa notamment avec Henri V en 1420 le traité de Troyes qui dépouilla son fils et livra la France au roi d'Angleterre. La volupté, la volonté et la trahison de cette Isballe historique ne sont pas sans rappeler certains agissements de notre héroïne gidienne, surtout par la façon dont elle spolie le patrimoine du successeur légitime. Isabelle de France (1290-1357) fut égelement connue pour sa grande beauté, mais aussi pour son caractère hautain et ambitieux. Épouse d'Édouard II, roi d'Angleterre, elle eut une liaison avec Roger Mortimer, qui l'aide à faire abdiquer son mari au profit de son fils, Édouard III. Avec le concours de Mortimer, elle fit assassiner Édouard et mena une vie dissolue avec son amant. Édouard III saisit le pouvoir en 1330, fit juger et exécuter Mortimer, et séquestra sa mère dans le château de Risings pendant les vingt-sept dernières années de sa vie. Elle fut surnommée « la louve de France » en raison de sa cruauté. Alors qu'Isabelle de France fit assassiner son mari afin de mener une vie aventureuse avec son amant, Isabelle de Saint-Auréal fait assassiner Blaise de Gonfreville pour des raisons mystérieuses. Isabelle de France sera par la suite punie par son fils, alors que le pauvre Casimir reste l'impuissante victime de sa mère. Ces deux exemples, sans avoir servi de modèles pour le personnage de Gide, illustrent néanmoins les caractéristiques associées avec ce prénom.

avait adressée à Jean-Marc Bernard en 1911 les remarques suivantes :

Votre article me fait presque regretter d'avoir renoncé au premier titre de *Isabelle*. Ces mots, « l'illusion pathétique », eussent éclairé le lecteur et l'eussent à demi retenu de chercher le sujet du livre ailleurs que dans la déception même de Gérard aussitôt que la plate réalité reprend la place de l'illusion ⁷.

Malgré l'avis contraire de l'auteur, Gide semble par là avoir voulu souligner à quel point tout son récit mène inéluctablement au dernier entretien de Gérard et d'Isabelle dans le chapitre VII. Ce que Gide appelle « l'illusion » est une forme de mensonge que Gérard se fait à lui-même, mensonge qui ne tire pas vraiment à conséquence mais qui dirige ses investigations romanesques. Ne considère-t-il pas son récit comme « la critique d'une certaine forme de l'imagination romantique ⁸ » ? La rêverie se transforme en désillusion à partir du moment où Gérard se rend compte que sa princesse était en réalité une pauvre femme à la moralité douteuse.

D'aucuns regretteront que Gide n'ait pas retenu comme titre le nom de la propriété de ses grands-parents maternels, la Mivoie, car dans le dédale des carrefours romanesques, *Isabelle* se situe en effet à la mi-voie de l'entreprise gidienne ⁹. Ce ne sera qu'en 1923 qu'il définira le roman comme « un carrefour — un rendez-vous de problèmes ¹⁰ », mais déjà dans *Isabelle* Gide semble avoir eu conscience de l'esthétique qui régirait plus tard *Les Faux-Monnayeurs*. Dans son « Projet de Préface pour *Isabelle* », il donne cette précision qui demeure d'une importance capitale :

Pourquoi j'eus soin d'intituler « récit » ce petit livre ? Simplement parce qu'il ne répond pas à l'idée que je me fais du roman ; non plus que *La Porte étroite* ou que *L'Immoraliste* ; et que je ne voudrais pas qu'on s'y trompât. Le roman, tel que je le reconnais ou l'imagine, comporte une diversité de points de vue, soumise à la diversité des personnages qu'il met en scène ; c'est par essence une œuvre déconcertée ¹¹.

Après la qualité « concertée » des deux récits précédents auxquels Gide fait référence, *Isabelle* annonce, ne serait-ce que négativement, une étape décisive dans son élaboration de l'esthétique romanesque. Le point de vue unique et limité de Gérard ne permet pas la confrontation et la diversité des points de vue qui nourrissent *Les Caves du Vatican* et *Les*

7. *Pl.*, p. 1561.

8. *Ibid.*

9. *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951), p. 297 (24 avril 1910).

10. *Op. cit.*, p. 760 (17 juin 1923).

11. *Pl.*, p. 1561.

Faux-Monnayeurs. Gérard, au seuil de la vie, manque son initiation, son éducation sentimentale, faisant de lui un objet d'ironie. Enfin, Jean Le-febvre signale que Gide avait songé un temps à *L'Absente*, titre qu'il abandonna car déjà utilisé par un autre roman publié à l'époque¹². Malgré le charme suggestif ou l'abstraction ironique de l'un ou de l'autre de ces titres, Gide opta pour celui qui désigne le moins clairement les événements du récit lui-même. Le titre ne prendra toute son épaisseur que rétroactivement. L'illustration d'André Verret qui figure sur la couverture de l'édition « Folio » ne fait que contribuer à l'équivoque ; le lecteur attend impatiemment l'entrée en scène d'une jeune femme belle et mystérieuse qui, comme sainte Anne ou l'Arlésienne, n'arrive pas. Par dessus le marché, cette Isabelle est une blonde, alors que le récit de Gide parle explicitement d'une brune ! Le lecteur se trouve d'emblée dans une position analogue à celle de Gérard qui, faute d'avoir en face de lui le modèle réel du personnage de ses rêves, cède à la tentation de remplir ce nom indéterminé d'une signification erronée. Gide tend ainsi un piège au lecteur qui, à la manière de Gérard l'apprenti-romancier, est amené à « cuisiner » un roman qui l'éloigne du réel au lieu de l'en rapprocher. L'intérêt du récit sera donc déplacé du niveau moral et social au niveau esthétique dans un mouvement typiquement gidien.

*

Le véritable seuil du texte consiste en une préface, bien que ce terme ne décrive pas parfaitement les quatre pages liminaires qui précèdent le récit oral de Gérard. Les autres avant-textes de Gide, par exemple dans *Paludes* ou dans *Geneviève*, se présentent plutôt comme de vraies préfaces ou manifestes où l'auteur situe son œuvre et prépare le lecteur pour le récit qui va suivre. *L'Immoraliste* contient une préface de l'auteur ainsi qu'un avant-texte du narrateur-scribe qui encadre le récit de Michel. Bien que d'une structure plus simple, plus dépouillée, *Isabelle* suivra dans ses grandes lignes le même schéma : récit oral en présence d'un groupe d'amis, récit concernant une période décisive de la vie du personnage mais relayé par un tiers personnage quelque temps plus tard. Nous pouvons même nous demander si ce chapitre 0 appartient au texte ou au paratexte. Peut-on le détacher du récit central sans nuire à notre compréhension de celui-ci ? Le lecteur moderne peut être induit en erreur en se fiant à l'édition « Folio » d'*Isabelle*. Dans cette édition pour grand public, ce chapitre 0 est imprimé en italiques, ce qui le démarque visuellement du reste du texte, tendant par là à suggérer qu'il mérite un statut particulier. Mais cette anomalie typographique relève plus d'une décision éditoriale

12. BAAG, n° cité, p. 204.

contestable¹³ que d'une intention auctoriale. Il nous semble que ce chapitre 0 n'est pas absolument nécessaire à notre compréhension du récit de Gérard ; en revanche, le détacher du reste du livre diminuerait la portée esthétique du récit qui, à notre avis, en constitue l'intérêt sinon exclusif, du moins principal.

Le récit de Gérard sera construit sur les ruines du château de la Quartfourche qu'il visite en compagnie de Francis Jammes et du narrateur-scribe. La description qu'en donne ce dernier insiste sur le délabrement du château et le laisser-aller qui règne sur le parc. La nature végétale envahit de toute part les allées et les pelouses agencées auparavant par l'homme. Si l'on considère que le séjour de Gérard au château comporte une dimension esthétique, ne faut-il pas voir dans cette lutte entre l'abandon et l'organisation, entre l'informe et le façonné, enfin, entre l'instinctif et l'intellectuel, une des lignes de partage du récit ? Le narrateur exprime une nostalgie pour l'ancien ordre qui régnait sur le beau site de la Quartfourche. Ce principe d'ordre sera reflété et renversé dans la suggestion que fait Jammes à Gérard : « Apportez à votre récit tout le désordre qu'il vous plaira » (p. 12). Rappelant l'épisode de la Morinière dans *L'Immoraliste*, cette nature luxuriante représente un romantisme qui doit être dompté afin de se transformer en classicisme. L'art du récit pour Gérard consistera donc à extraire de la « profusion sauvage » un ordre, et comment mieux exprimer cette démarche que par l'établissement d'un véritable réseau, voire un labyrinthe, dont la Quartfourche constitue le centre imaginaire ? C'est avec une attention et une précision surprenantes que Gide, qui d'ordinaire ne s'en soucie guère, dessine une topographie et une architecture. Même la fourche contenue dans le nom de la propriété est une variante du carrefour, présentant comme ce dernier un choix entre un ou plusieurs chemins.

Les trois visiteurs gagnent facilement accès au domaine de la Quartfourche qui tombe en ruines :

Rien plus n'en défendait l'entrée : le fossé à demi comblé, la haie crevée, ni la grille descellée qui céda de travers à notre premier coup d'épaule. Plus d'allées ; sur les pelouses débordées quelques vaches pâturaient librement l'herbe surabondante et folle : d'autres cherchaient le frais au creux des massifs éventrés ; à peine distinguait-on de-ci, de-là, parmi la profusion sauvage, quelque fleur ou quelque feuillage insolite, patient reste des anciennes cultures, presque étouffé déjà par les espèces plus communes. (P. 9)

13. Décision ancienne, qui concerna toutes les rééditions du livre dans la « collection blanche » de Gallimard depuis 1929 (mais non pas le texte des *Œuvres complètes* [tome VI] ni celui du recueil de La Pléiade). [Note BAAG.]

À la différence des contes de fées où l'accès au château est difficile, voire impossible, cette dernière visite à la Quartfourche (qui est en fait la première pour le lecteur) montre à quel point le charme s'est rompu. Il n'a plus sa qualité mythologique de labyrinthe avec la suggestion d'une épreuve héroïque que le héros doit subir afin de montrer ses qualités ou prouver sa valeur. Le site a été dépoétisé par la révélation de son secret — les fées se sont envolées, laissant la place à des vaches qui détonnent avec le cadre traditionnel d'un château. Tout ce qui garantissait le château du monde extérieur, tout ce qui garantissait son intégrité, tout cet appareil littéraire et architectural a disparu. Comme il le fera ensuite avec le Vatican, Gide se saisit d'un lieu hautement symbolique afin de l'évacuer de son prestige. Ce nivellement s'opère au niveau des creux et des pleins, ceux-là se remplissant comme le fossé, ceux-ci se vidant comme la haie ou les massifs.

Il y aura deux autres approches du château : la première lorsque Gérard y arrive la nuit au début du récit, la seconde lorsqu'il y retourne à la fin du récit et rencontre Isabelle dans le parc. Sous la conduite de Gratien, il passe par une route secondaire dont il n'aperçoit que « la haie continue, touffue et haute ; elle semblait nous entourer, barrer la route, s'ouvrir devant nous à l'instant de notre passage puis, aussitôt après se refermer » (p. 17). Comme dans beaucoup de contes traditionnels, le chemin s'efface après le passage du héros, suggérant par là que sa progression est irréversible. Arrivé devant le château, il gravit les trois marches du perron où l'accueille Mademoiselle Verdure. Plus tard, pour Gérard, Jammes et le narrateur, « les premières marches étaient noyées dans l'herbe, celles d'en haut disjointes et brisées » (p. 10). Ils s'introduisent à l'intérieur du château comme des voleurs en passant par le soupirail. Le plancher en sera dans un pareil état de délabrement, alors que ce sera justement la pourriture du bois dans le pavillon qui permettra à Gérard de découvrir la lettre qu'Isabelle avait laissée à l'intention de Blaise de Gonfreville. Ce qui frappe constamment dans cette présentation de la nature, c'est sa profusion et sa propension à obscurcir le réel. Les beaux arbres du parc empêchent souvent que Gérard voie plus loin. La nature luxuriante s'assimile par là, selon l'imagerie traditionnelle, à un élément féminin qui, selon Jung, « incite l'homme à tourner le dos à la réalité ¹⁴ ». Les rêves d'aventures dont Gérard fait état à l'égard d'Isabelle révèlent les pièges de l'imagination mais aussi du réel. Comme Édouard plus tard dans *Les Faux-Monnayeurs*, Gérard échoue dans sa tentative d'épurer le réel ou

14. Cité dans le *Dictionnaire des symboles* de Jean Chevalier et Alain Gheerbrandt (Paris : Robert Laffont, « Bouquins », 1982), p. 432.

plutôt il échoue à cause de son incapacité de voir clair dans les événements qui se présentent à lui.

À partir de cette approche du château, le récit sera parsemé de chemins à travers lesquels circulent les personnages. Les habitants de la Quartfourche se tiennent « en dehors de la circulation » (p. 33), mais les vieilles dames « circul[ent] continuellement d'un bout à l'autre de la maison » (p. 66). Gérard rêve d'Isabelle en ces termes devant l'abbé Santal : « Connaître la vie secrète d'Isabelle de Saint-Auréol ; savoir par quels chemins parfumés, pathétiques et ténébreux... » (p. 95). Comme un prince de conte de fées, il se voit prêt à traverser « fourrés d'épines et brasiers » (p. 107) afin de délivrer la princesse de ses geôliers. Lorsqu'Isabelle revient réclamer des bijoux à sa mère, celle-ci lui répond que ses larmes et protestations « ont perdu pour jamais le chemin de [son] cœur » (p. 114) car elle sait quel « chemin » ont emprunté ses bracelets et ses colliers (p. 116). Pour les habitants du château, les chemins qui mènent vers le monde extérieur représentent le danger et la perte ; ils s'accrochent à un idéal périmé de centralisation où le château constituerait le *locus* de toute activité. Isabelle a enfreint le code en rompant avec la géographie physique et psychique qui dicte les limites du domaine. Cette volonté centripète est devenue pour elle un « cachot » (p. 84) dans lequel elle se trouve enfermée, d'où elle rêve de s'échapper. Elle songe à « tout l'ailleurs qui s'entrouvre » (p. 84) sans se douter que cet espace indéfini pourrait très bien l'engouffrer. La seule explication qu'elle donnera de son revirement viendra plus tard lors de son entretien avec Gérard :

Mais sitôt de retour au château, lorsqu'elle s'était retrouvée dans cette chambre qu'elle voulait quitter pour jamais, une angoisse indicible l'avait saisie, la peur de cette liberté inconnue qu'elle avait si sauvagement désirée, la peur de cet amant qu'elle appelait encore, de soi-même et de ce qu'elle craignait d'oser. (P. 140).

Cette explication demeure pour le moins vague et insatisfaisante, filtrée comme elle est par le discours de Gérard. On serait selon ces remarques tenté de voir en Isabelle un avertissement des conséquences qu'entraîne le refus de partir.

Les promenades dans le parc font l'objet de précisions topographiques par lesquelles nous pouvons aisément imaginer la disposition des allées et des chemins qui y sont tracés. Le relevé systématique de ces données deviendrait vite fastidieux, mais leur prépondérance, inhabituelle chez Gide, nous intrigue. Au delà des clichés et des lieux communs qu'on trouve dans la littérature consacrée aux châteaux, Gide a-t-il voulu signifier autre chose ? Tous les personnages du récit, à l'exception notable d'Isabelle, suivent un chemin tout tracé. Leurs parcours convergent autour du châ-

teau, ils se rencontrent au carrefour ; même Gérard arrive sous prétexte de faire le parcours exemplaire du parfait théosard. Mais il se donne une autre mission, celle du romancier qui doit « forcer » l'événement (p. 13), et c'est ce qu'il fera en s'introduisant clandestinement dans la chambre de Madame Floche. Cette première indiscrétion en entraînera une deuxième lorsque Casimir forcera le tiroir du secrétaire pour en extraire la miniature de sa mère. Comme le fait remarquer Bachelard : « Toute serrure est un appel au crochetteur ¹⁵ », leçon que Gide exploitera de nouveau dans *Les Faux-Monnayeurs*. Casimir, en dévoilant à Gérard le portrait d'Isabelle, livre métaphoriquement sa mère à un prétendant potentiel. Ce geste, plein de prolongements psychologiques du point de vue du garçon, déclenche la rêverie poétique du romancier. À partir de là, son imagination s'emballa, son désir s'anima jusqu'au moment de l'entretien final avec Isabelle. Mais combien significatif est son geste de ne pas acheter la miniature qui l'avait tant fait rêver ; il ne veut plus posséder la créature de ses rêves. Ce portrait montre Isabelle « de profil » (p. 70), pose que prendront tous les autres personnages du récit. On implore Casimir de regarder Monsieur Lacase « en face » (p. 30), mais ce regard ne donne rien, alors que de biais, les choses et les êtres gardent toute leur charge poétique. Gide revendique même le « profil fuyant » qu'il donna à son héroïne dans sa lettre à Jean-Marc Bernard ¹⁶. Le jeu des portes ouvertes ou fermées suggère par quel biais percer le mystère et atteindre le cœur des choses. Le château constitue une série de boîtes enfermées les unes dans les autres à la manière des poupées russes, menant des grilles du parc au château lui-même, aux chambres et aux secrets qu'elles contiennent. Lorsque Gérard se réfugie dans le pavillon, c'est parce que la porte en est « mal close » (p. 80), cédant ainsi à sa curiosité, révélant la lettre d'Isabelle qui l'arrachera à son ennui mélancolique. Cette même porte sera cadenassée lorsque Gérard reviendra à la fin du récit, le pavillon ne servant plus qu'à abriter les instruments de destruction des bûcherons. Nous avons déjà remarqué que Gérard n'abordera pas le château de face, mais par le côté des communs, suivant le chemin qui longe le potager, ce même chemin où Blaise de Gonfreville trouva la mort.

*

Le voyage de Gérard est placé sous le signe de la littérature : d'une part, ses recherches sur Bossuet fournissent le prétexte à son séjour à la Quartfourche, d'autre part, il se prend pour un romancier. Ce deuxième rôle, bien entendu, emboîtera le pas au premier à partir du moment où Isa-

15. Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace* (Paris : P.U.F., 1957), p. 85.

16. *Pl.*, p. 1560. [V. *supra* n. 2.]

belle s'emparera de son imagination. Son échec proviendra d'un malentendu méthodologique : il cherche à découvrir « la réalité sous l'aspect » (p. 39) plutôt que de laisser la réalité venir à lui :

En ce court laps de temps qu'il t'est permis de séjourner à la Quart-fourche, si tu laisses passer un geste, un tic sans t'en pouvoir donner bientôt l'explication psychologique, historique et complète, c'est que tu ne sais pas ton métier. (P. 39).

L'illusion pathétique de Gérard résultera de son incapacité à établir une distance salutaire entre son modèle et son œuvre. Cette même démarche aboutira chez Édouard à l'esthétique stérile du roman pur car le vrai romancier, selon Gide, construit son récit à partir d'éléments de la vie qui s'imposent à lui et qui sont successivement retravaillés par son intelligence. En aval d'*Isabelle*, Gide citera à la fin du *Journal des Faux-Monnayeurs* la remarque suivante de Thibaudet :

Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible ; le romancier factice la crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le génie du roman fait vivre le possible ; il ne fait pas revivre le réel ¹⁷.

Selon cette distinction, Gérard ne peut qu'appartenir à la catégorie des romanciers factices, comme le fera Édouard à son tour.

Mais, d'un intérêt plus grand, il faut évoquer la parenté que Gérard choisit : non content d'être romancier, il s'imagine être un héros romanesque (Nejdanof ou Valmont) ou mythologique (Hercule). Ces deux premiers héros de Tourguéniev et de Laclos ont fait l'objet de commentaires éclairants, alors que le choix d'Hercule reste à être élucidé. Ce héros légendaire se caractérise par sa force dès son plus jeune âge : de naissance ambiguë, il se démarque par son courage en étranglant les deux serpents envoyés par Amphitryon. Il se montre par là digne d'être le fils de Jupiter, dieu des dieux. Mais l'épisode auquel Gérard fait référence concerne le choix que fit Hercule d'emprunter le chemin de la vertu. Le héros se trouve alors à un carrefour de la vie, confronté par un choix entre deux voies, chacune représentant une valeur incarnée par une femme. Son choix d'une vie plus digne quoique plus difficile lui fera tourner le dos à la volupté, représentée par Vénus, en préférant la pudeur et la modestie de Minerve. Gérard, qui ignore tout de l'amour, se situe aux antipodes d'Hercule car il sera plus tenté par le « côté de Vénus » que par le « côté de Minerve ». Afin de prouver son courage et sa valeur, Hercule subira

17. *Journal des Faux-Monnayeurs* (Paris : Gallimard, 1927), pp. 86-7. [Lignes extraites des « Réflexions sur le roman » publiées par Albert Thibaudet dans *La NRF* d'août 1912 (pp. 212-3), article recueilli dans *Réflexions sur le roman* (Paris : Gallimard, 1938). — Note BAAG.]

par la suite les douze travaux imposés par Eurysthée, et ce n'est certainement pas un hasard si le séjour de Gérard à la Quartfourche dure précisément douze jours. Mais quel écart entre les exploits héroïques de son modèle et l'existence médiocre que Gérard mène au milieu des habitants de la Quartfourche ! Gérard, lui-même à un carrefour de sa vie, rejette le sentier de la vertu, sentier battu pour lui, en indiquant sa curiosité de connaître « l'autre route », celle de la volupté et du vice. À vrai dire, il croit explorer un chemin tout en empruntant l'autre. Son ennui, pense-t-il, provient du fait qu'il ne rencontre pas le vice qu'il avait imaginé trouver en s'écartant du chemin de la vertu :

Quand, ce soir-là, je me retrouvai seul dans ma chambre, une angoisse intolérable m'étreignit l'âme et le corps ; mon ennui devenait presque de la peur. Un mur de pluie me séparait du reste du monde, loin de toute passion, loin de la vie, m'enfermait dans un cauchemar gris, parmi d'étranges êtres à peine humains, à sang froid, décolorés et dont le cœur depuis longtemps ne battait plus. J'ouvris ma valise et saisis mon indicateur : Un train ! À quelque heure que ce soit, du jour ou de la nuit... qu'il m'emporte ! J'étouffe ici... (Pp. 57-8).

Contrairement au héros légendaire, Gérard songe à fuir plutôt qu'à combattre. Son « angoisse » provient de sa peur de séjourner plus longtemps au château, alors que celle d'Isabelle résulte de sa peur d'y rester.

Dans un premier stade, il fait d'Isabelle un personnage idéalisé, un objet de son désir diffus et, somme toute, factice. Elle tient plus d'une princesse de conte de fées que d'une femme. Isabelle représente pour lui la passion et l'aventure, incarnant celle qui a réussi à s'évader de la prison de la Quartfourche. En faisant d'elle un personnage romanesque, idéalisé et angélique, Gérard ne pourra que s'exposer à la déception de découvrir la véritable identité de cette héroïne. C'est l'absence d'Isabelle qui rendra possible le fantasme, la vision de Gérard étant obscurcie par la réalité banale et affligeante du château. Il l'imagine, comme Minerve, habillée en blanc et quelque peu déesse ou spectre au milieu du parc. Son désenchantement en sera d'autant plus amer lorsqu'il réempruntera le même chemin et rencontrera la véritable Isabelle assise au milieu du parc en ruines.

Il faut remarquer néanmoins qu'il y a une sorte d'identification sympathique entre Gérard et Isabelle. Ils étouffent tous deux à la Quartfourche : on retrouve la même expression employée par Gérard dans la lettre d'Isabelle : « J'étouffe ici ; je songe à tout l'ailleurs qui s'entrouvre... J'ai soif... » (p. 84). Excepté l'abbé, Gérard et Isabelle sont les seuls personnages du récit qui quittent la Quartfourche et vont vers le monde extérieur. Mais le départ d'Isabelle fait d'elle une Aphrodite des carrefours,

prête à accepter les amours de passage. Cette idéalisation du personnage par Gérard est aiguisée par l'attente et l'ennui qu'il découvre pendant la première partie de son séjour au carrefour. Son inaction ne correspond pas aux valeurs héroïques, littéraires ou mythologiques, avec lesquelles il avait choisi de s'identifier. Gérard n'a même pas la satisfaction d'être immoraliste, si l'on excepte son attachement à Casimir, victime du chemin qu'a emprunté sa mère. Tous les chemins mènent à la Quartfourche pour s'y dissoudre dans la pluie normande.

*

Si la passion de Gérard pour Isabelle occupe la place centrale dans le récit, il faut néanmoins tenir compte d'un autre drame qui se noue au château, celui qui concerne Casimir. Préfigurant la curiosité d'Édouard à l'égard de Caloub, le récit se termine avec Gérard dans le rôle de père substitut vis-à-vis de Casimir. Nous devons examiner le récit pour ce qu'il dissimule autant que pour ce qu'il révèle.

Quant aux origines du personnage de Casimir, le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* révèle des sources possibles de l'inspiration gidiennne. Premièrement, nous trouvons une référence à un compositeur français du nom de Casimir Gide (1804-1868). En dehors de l'intérêt du nom, il ne semble y avoir aucune ressemblance entre ce compositeur et l'auteur d'*Isabelle*. En revanche, Larousse rapporte une légende que Gide aurait pu connaître en consultant cet ouvrage, légende qui concerne un roi polonais, Casimir III (1310-1370), demeuré célèbre jusqu'à nos jours pour le cadre administratif qu'il donna à son pays. Lors d'une des nombreuses batailles avec les Moscovites, ceux-ci armèrent les Moldo-Valaques contre les Polonais :

Casimir alla au-devant d'eux en 1359, et arriva à Plowniny, mais l'ennemi [...] lui préparait un piège dont il ne pouvait se douter. Avec une adresse *incroyable*, les arbres furent sciés au pied, et attachés avec des cordes, que l'ennemi caché tira à lui au moment du passage des troupes polonaises ; le désastre fut complet¹⁸.

Cet épisode historico-légendaire fait évidemment penser au triste sort réservé au parc de la Quartfourche où les bûcherons se livrent à un véritable saccage des arbres. Il dénaturent, voire détruisent, le domaine maternel sous le regard impassible d'Isabelle ; en revanche, le vrai perdant de cette mauvaise gestion sera Casimir qui voit ainsi son patrimoine disparaître. Le choix d'un incident polonais a d'autant plus de résonance lorsqu'on songe à la tripartition de la Pologne qui s'est opérée tout au long du XIX^e siècle, aboutissant à sa disparition totale de la carte politique. La

18. *Op. cit. supra* n. 6, t. III, p. 493.

Pologne, comme la Quartfourche, se situe au carrefour de l'Europe, et subit un destin semblable à celui qui sera réservé au domaine dans l'espace littéraire d'*Isabelle*.

Le personnage de Casimir se présente comme la pierre d'angle du récit, personnage qui empêche l'histoire de basculer dans le genre sentimental. Casimir, nous le savons, est la véritable victime des égarements d'*Isabelle*. Selon l'analyse de l'abbé : « On attribue l'infirmité de Casimir aux soins que sa mère avait pris pour dissimuler sa grossesse ; mais Dieu nous enseigne que c'est souvent sur les enfants que retombe le châtement des pères. » (p. 92). Pour l'abbé, Casimir subit la punition pour le crime d'être né d'une liaison hors mariage et donc coupable. Imposant à son élève une moralité stricte et étroite, l'abbé entend faire de lui un copiste, tout juste bon à exécuter des tâches de scribe mais incapable d'une existence autonome. C'est un sort tristement ironique pour un « prince du sang » (p. 22).

Mais dans la perspective du carrefour, Casimir nous réserve peut-être le plus de surprises et de richesses. Outre l'épisode du choix d'Hercule, le carrefour est le lieu d'un autre événement marquant de notre fond culturel : l'assassinat de Laïus par Œdipe. Cette voie d'interprétation est autorisée pour plusieurs raisons, mais premièrement parce que Casimir, comme Œdipe, porte une marque qui est le résultat de son héritage : il boîte. Gérard l'aperçoit pour la première fois de sa fenêtre le lendemain de son arrivée au château :

... un grand enfant, d'âge incertain car son visage marquait trois ou quatre ans de plus que son corps ; tout contrefait, il portait de guingois : ses jambes torses lui donnaient une allure extraordinaire ; il avançait obliquement, ou plutôt par bonds, comme si, à marcher pas à pas, ses pieds eussent dû s'entraver... (P. 27).

L'explication de son infirmité viendra plus tard. Souvenons-nous que le nom même d'Œdipe signifie « pied enflé », son infirmité provenant de la stratégie mise en place par son père pour déjouer le sort annoncé par l'oracle. Œdipe fut exposé sur le mont Cithéron, les chevilles attachées. Il sera sauvé par un berger, ce qui n'est pas sans faire penser aux soins que Gratien, autre personnage rustre, prodigue à Casimir. Il n'y a pas besoin de recourir au complexe d'Œdipe de Freud pour voir comment cette déformation physique correspond à une condition psychologique, celle du nerveux, dont Jean Delay a longuement montré la pertinence pour le cas de Gide lui-même. Son âme est meurtrie. Casimir est la maladresse même, que ce soit lors de l'épisode où il tombe dans la boue, ou bien dans ses relations personnelles ou épistolaires avec Gérard.

Nous pouvons néanmoins déceler derrière l'histoire que raconte Gérard

un autre schéma rendu célèbre par la psychanalyse : les relations entre parents et enfants. Dans la légende grecque, Œdipe tue son père à un carrefour situé au fond d'une gorge étroite pour une question de priorité de passage. Casimir, n'étant pas encore né, ne pouvait lui-même tuer son père : néanmoins, il sera indirectement la cause de la mort de celui-ci. Sa mère, comme elle le dévoilera à Gérard, prévient Gratien de la fugue qu'elle préparait avec Blaise de Gonfreville, et le loyal serviteur abat celui-ci de sang froid. Ce sera (coïncidence ?) le chemin qu'avait emprunté Blaise le soir de sa mort que Gérard suivra lors de son retour au château à la fin du récit. Il revient sur les pas de Blaise afin d'interroger Isabelle, remplissant par là l'autre rôle d'Œdipe : déchiffreur d'énigmes. Gide reprend même jusqu'à certaines poses d'Œdipe : par exemple, les bancs du parc de la Quartfourche qui rappellent celui où Œdipe et Antigone s'asseoient avant la mort de celui-là, banc qui se situe, faut-il le préciser, à un autre carrefour. Lors du retour des trois amis au château abandonné, ils y pénètrent par un soupirail, c'est-à-dire par la partie la plus basse et la plus profonde de la structure. Leur déplacement suit ainsi un mouvement psychologique, allant des profondeurs vers les hauteurs, de l'inconscient vers le conscient. Leur visite se termine au second étage du château qui n'est pas mentionné dans la suite du récit mais qui, rétrospectivement, leur permet de dominer la scène des aventures de Gérard et d'Isabelle. Dans son entretien avec Gérard, Isabelle raconte comment, au seuil d'une rupture décisive dans sa vie, elle avait hésité, cédant à une « angoisse indicible » et à la peur d'une « liberté inconnue » (p. 140). Sachant que Gratien se chargerait de la libérer de la responsabilité d'assumer les conséquences de sa décision, elle ajoute qu'à sa paralysie succéda un soulagement : « ... l'esprit et le cœur dégagés, je me sentais presque joyeuse » (p. 141). Ce revirement, qu'elle refuse d'expliquer, lui permet de rester au carrefour, de ne pas choisir entre la vertu et le vice. C'est en cela que Gérard s'identifie à elle et qu'il lui pardonne sa faute derrière ses airs de la condamner. Lui aussi avait hésité, avait manifesté sa curiosité devant « l'autre sentier », mais, confronté au sort pathétique d'Isabelle, il recule. Gérard se rangera par la suite en épousant la fille aînée des B. et en devenant lui-même propriétaire de la R.... Comme un héros balzacien, il arrive par les femmes, prenant d'Isabelle sa connaissance du monde et de l'amour, accédant par les B. au statut de propriétaire noble, rêve bourgeois par excellence.

Le deuxième volet de l'histoire d'Œdipe (ajouté par Sophocle) concerne les rapports incestueux entre le jeune homme et sa mère, Jocaste. Une fois le père supprimé, le héros épouse dans l'ignorance sa mère. Ce geste représente en termes psychanalytiques l'attachement au maternel, attache-

ment le plus souvent exprimé par un désir de s'assimiler à la terre. Le château et son beau parc luxuriant deviennent le site de cette appropriation dont Isabelle est l'incarnation humaine. Le héros œdipien, qu'il s'appelle Casimir ou Gérard (nous ignorons tout de la situation familiale de ce dernier), s'empêtre dans son désir terrestre et l'on voit son existence se banaliser. La révélation de sa situation poussera Œdipe à la révolte ; il se crèvera les yeux et Jocaste se pendra. Ce désir de la mère est manifeste dans *Isabelle*, où le jeune garçon attend chaque visite nocturne de sa mère dans l'espoir d'obtenir d'elle un baiser. Et l'on peut penser qu'Isabelle, malgré son rejet de son fils, demeure attachée à celui-ci, comme elle garde la nostalgie d'une vie vertueuse antérieure. Casimir se trouve dans une situation où il pourrait jouir de l'exclusivité de sa mère, si seulement celle-ci ne courait pas les routes à la recherche d'amours passagères. C'est elle qui rejette son fils, ayant fait de lui non seulement un bâtard et un orphelin de père, mais aussi un orphelin de mère. Cette double privation n'est pas sans rapports avec la situation de Gide lui-même telle qu'il la raconte dans *Si le grain ne meurt*.

Casimir se trouve attaché à la terre aussi par le fait que Gratien, le jardinier et assassin de son père, veille sur lui comme un premier père substitut. Ce « prince du sang », selon le cliché abondant dans la littérature de châteaux, représente la fin de sa lignée. Sa punition, sans qu'il soit condamné ou condamnable, consiste à être dépossédé de son domaine par la faute de ses parents. Il n'héritera pas ; ce sera seulement la largesse de Gérard qui lui permettra de demeurer sur ses terres, mais en tant que simple métayer et non en tant que prince. Gérard remplit le rôle du père pour Casimir, personnage diminué, en lui témoignant une affection et un dévouement exemplaires. C'est pour Gérard le seul moyen de maintenir vivant le souvenir d'Isabelle. En s'imposant à la place du père, il rétablit l'ordre « naturel » des choses.

*

Le carrefour figure dans le récit de Gide comme le lieu du choix, comme le lieu du destin. Selon son rôle mythologique ou symbolique, c'est au carrefour que l'on rencontre les êtres qui influent sur le destin du héros. Pour les personnages d'*Isabelle*, le carrefour représente le lieu d'une rencontre qui n'est qu'une étape dans leur parcours. Par définition, on ne reste pas au carrefour, pas plus qu'on ne reste définitivement au château. Afin de donner toute la charge poétique à ce lieu de rencontre, Gide se voit amené à le vider de sa substance, à le dépouiller de sa signification, bref, à le déstabiliser et à en déplacer le centre d'intérêt. Laisser le château et ses habitants survivre à leur épreuve, c'eut été réaffirmer la possibilité de rester indéfiniment dans le virtuel, ce qui est le privilège du seul

romancier. Le point de vue esthétique, Gide l'affirmera, est le seul qui n'en exclue pas d'autres. Comme dans l'épreuve du labyrinthe, qui est en fin de compte un réseau de carrefours, l'être doit en sortir transformé, ayant emprunté des chemins sans retour. Le but de Thésée, comme celui de Gérard, est d'atteindre le centre du labyrinthe afin d'en retirer un enseignement, une connaissance de soi et une direction qui le mette sur une voie définitive pour le reste de la vie.

Un épisode de l'émigration allemande : André Gide et Valeriu Marcu

par

CLAUDE FOUCART

Valeriu Marcu (1899-1942) est à la fois « juif roumain » et écrivain de langue allemande. En 1933, il quittera l'Allemagne pour se réfugier en France, plus précisément à Nice. Sa vie fut mouvementée et, pour beaucoup d'émigrés, il sera avant tout un « ancien communiste ¹ » qui a, comme le souligne avec insistance Klaus Mann dans *Der Wendepunkt* ², été l'un des fondateurs de la Jeunesse Internationale Communiste et a bien connu Lénine. En 1927 il publiera d'ailleurs un livre consacré au dirigeant soviétique : *Lenin. Dreissig Jahre Russland [Lénine, Trente ans de Russie]*. Il avait auparavant consacré une partie de son temps à étudier la vie de personnages historiques comme Robespierre dont il avait publié, en 1925, les discours ainsi que ceux de Saint-Just. Une année plus tard paraît son ouvrage sur *Wilhelm Liebknecht. Ein Bild der deutschen Arbeiterbewegung* qui est une vaste fresque du mouvement ouvrier en Allemagne. Valeriu Marcu fait partie des milieux culturels berlinois. Le philosophe Ludwig Marcuse, qui ne l'apprécie guère, décrit, dans son autobiographie ³, la situation quelque peu complexe de cet écrivain qui se retrouve, durant l'hiver 1932, parmi les hommes de lettres, ces « chauvinistes » et « anarchistes » qui entourent l'éditeur Ernst Rowohlt. Il cite alors le nom de Valeriu Marcu comme celui de l'auteur, en 1928, d'un ouvrage sur *Le grand chef militaire Scharnhorst et la naissance d'une puissance militaire en Europe (Das grosse Kommando Scharnhorst. Die*

1. Hans-Albert Walter, *Deutsche Exilliteratur*, t. IV, Stuttgart : J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1978, p. 102.

2. Klaus Mann, *Der Wendepunkt*, Munich : Spangenberg, 1976, p. 364. [Trad. franç. : *Le Tournant*, Paris : Solin, 1984. — Note BAAG.]

3. Ludwig Marcuse, *Mein zwanzigstes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Zürich : Diogenes Verlag, 1975, p. 149.

Geburt einer Militärmacht in Europa). Et il insiste sur le fait que Valeriu Marcu « était un grand ami du général von Seeckt ⁴ ». Quoi d'étonnant à ce que se répande chez les émigrés une certaine méfiance vis-à-vis d'un homme qui est passé du communisme à une attitude que beaucoup d'émigrés dans la gauche allemande considèrent comme proche de celle de bien des réactionnaires de droite. Ainsi Klaus Mann, avec une certaine prudence, met en évidence l'appartenance de Valeriu Marcu à un milieu qui est celui d'hommes politiques appartenant au centre catholique : l'ancien chancelier Brüning qui fut amené à démissionner le 30 mai 1932 et le député au Reichstag, membre du parti nationaliste allemand (Deutsch-nationale Partei), Gottfried Reinhold Treviranus qui avait participé au gouvernement Brüning de 1930 à 1932 ⁵. Klaus Mann ne peut guère expliquer ces rapprochements politiques et parle de « quelconques raisons bizarres ⁶ ». D'ailleurs les journaux de la gauche allemande, notamment *Das Wort* en 1935, jugeront ces ententes suspectes et établiront des liens entre l'écrivain catholique Franz Werfel, l'homme politique Hermann Rauschning, ancien président du Sénat de Dantzig, qui avait coupé les ponts avec Hitler et qui se retrouve dans le clan des opposants à l'aventure nazie ⁷. Gide ne manqua d'ailleurs pas de lire l'ouvrage que Rauschning consacra à ses relations avec Hitler et qui fut traduit sous le titre suivant : *Hitler m'a dit*. Il avoua même, le 13 février 1940, qu'il était « fort exalté » par cette lecture ⁸ et, dans son *Journal* à la date du 15 février 1943, il note à propos de Hitler et justement après avoir réfléchi sur les remarques de Rauschning qu'il « y a là, pour un Shakespeare de demain, matière à un drame admirable ⁹ ».

4. *Ibid.* (« war gut Freund mit dem General von Seeckt »).

5. Kl. Mann, *op. cit.*, p. 364. L'écrivain parle de ces personnages politiques comme d'hommes fondamentalement étrangers à la littérature (« anti-literarischen Herren »).

6. *Ibid.* (« aus irgendwelchen bizarren Gründen »).

7. H.-A. Walter, *op. cit.*, p. 476. Les journalistes de *Das Wort* déclarent que Werfel, Marcu et Rauschning « rejettent certes le national-socialisme », mais qu'ils « sympathisent avec d'autres systèmes de société réactionnaires, élitaires ou fascistes » (« Werfel, Marcu oder Rauschning lehnten zwar den Nationalsozialismus ab, doch mit anderen reaktionären, elitären oder faschistischen Gesellschaftssystem sympathisierten sie »). Sur le rôle de Brüning et Rauschning dans l'émigration, v. Alfred Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich : D.T.B., 1983, pp. 101-3.

8. Gide—Martin du Gard, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1968), t. II, p. 195.

9. Gide, *Journal 1939-1949* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »),

Ce qui peut paraître étonnant, c'est que Valeriu Marcu ne ressent, pour sa part, aucune gêne à passer ainsi d'un communisme actif à la défense d'une politique somme toute conservatrice. Lorsqu'en septembre 1940 il s'adresse à Hermann Kesten au sujet de son visa pour quitter la France et gagner les États-Unis, il n'hésite pas à parler de l'ancien chancelier Brüning : « Ne pouvez-vous pas parler en ma faveur à Brüning et...¹⁰ ». En fait, Valeriu Marcu apparaît à beaucoup d'émigrés comme un original. Et c'est à nouveau Klaus Mann qui tente, dans ses *Mémoires*, de définir le malaise qui se dégage de l'évolution de cet écrivain qui pourtant se retrouve parmi les émigrés réfugiés à Nice :

Valeriu Marcu est là. Chic et bon vivant, bien qu'il se trouve aussi au bon milieu de difficultés d'argent, d'une élégance quelque peu balkanique (il est né en Roumanie), avec des gants blancs, un chapeau noir et rond, un œillet rouge à la boutonnière, il répand autour de lui une impertinence qui tient de la provocation et des paradoxes à double sens¹¹.

L'homme politique n'est donc pas seulement en cause. C'est l'homme tout court qui gêne et trouble ceux qui le rencontrent en une époque où les susceptibilités sont d'autant plus grandes que les malheurs s'avivent.

On ne sait guère très exactement quand Gide fit la connaissance de Valeriu Marcu. Il a dû être mis en contact avec l'écrivain de langue allemande par l'un des nombreux amis de Gide, de ceux qui ont réussi à fuir le régime nazi. Toujours est-il qu'il semble bien que Gide le rencontre après son arrivée dans le Midi. Gide s'installe, au début de l'été 1940, chez Mme Mayrisch dans la villa « La Messuguière ». Il quittera Cabris le 1^{er} août 1941, passera quelques mois à La Croix-Valmer, dans le Var, et à Grasse avant de retourner passer l'hiver à Nice. Au début du mois de mai 1942, il gagne la Tunisie¹².

Pour sa part, Valeriu Marcu aura l'occasion de se lier d'amitié avec des hommes de lettres que Gide connaît parfaitement. Ainsi, dans la lettre que Gide adresse le 21 juillet 1941 à Marcu, il cite le nom de René

1954), p. 193.

10. *Deutsche Literatur im Exil. Briefe europäischer Autoren 1933-1949* (Vienne-Munich-Bâle : Verlag Kurt Desch, 1964), p. 151 (lettre du 27 sept. 1940).

11. Kl. Mann, *op. cit.*, p. 363 (« Valeriu Marcu est da. Flott und lebemannisch — obgleich natürlich auch er in Gelddingen steckt — von etwas balkanhafter Eleganz (er ist in Rumänien geboren), mit weissen Handschuhen, rundem schwarzen Hut, roter Nelke am Knopfloch, wirft er mit provokanten Schnodrigkeiten und zweideutigen Paradoxen um sich. »).

12. Tony Bourg, « André Gide et Madame Mayrisch », *Colpach* (Luxembourg, 1978), pp. 91 et 93.

Schickele (1883-1940) qui, de son côté, s'est installé depuis 1932 à Sanary, puis à Nice-Fabron et à Vence où il décèdera¹³. Or, dès le 30 juin 1937¹⁴, Schickele parle de Valeriu Marcu dans une lettre envoyée à Hermann Kesten. Il signale la présence de Marcu à Paris. Et, le 17 juin 1938, Marcu se trouve à Plan de Grasse, chez son beau-frère Heini Gerson (1909-1948) qui possède la propriété « Le Ferrage » à Plan de Grasse¹⁵. Il est en train de terminer son ouvrage sur *La Légende du prolétariat (Die Legende vom Proletariat)*. Et en 1939 il est en contact avec Franz Schoenberner qui, lui-même, avait rencontré Gide pour la première fois entre le 5 et le 13 octobre, durant son séjour forcé au Fort Carré d'Antibes¹⁶. C'est d'ailleurs l'époque où Gide « songe avec insistance à s'occuper des camps de concentration¹⁷ ». Le 14 décembre 1939, Franz Schoenberner signale à Hermann Kesten qu'il rencontre « de temps en temps » Marcu à Nice. Il a aussi fait la connaissance des Bussy¹⁸, tout comme, semble-t-il, Marcu à la même époque. La situation des émigrés n'est guère enviable. Marcu, dans une lettre qu'il adresse à Kesten le 25 décembre 1939, se plaint amèrement de l'état social dans lequel il se trouve (« très pauvre », « fortement endetté », « sans idée¹⁹ »). De plus, les querelles se multiplient entre les émigrés et le renégat du communisme n'est guère aimé. Heinrich Mann reproche à Marcu d'« avoir trahi et vendu le vénérable prolétariat mondial²⁰ ». C'est au moins ce qu'affirme Marcu. Sorti, comme Schoenberner, du Fort Carré, il fait partie des émigrés que Gide s'efforce alors d'aider²¹.

13. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 75. Dans sa lettre du 21 juillet 1941 à Marcu, Gide signale que les Bussy se sont installés chez Schickele durant l'été 1941. Dorothy Bussy évoque d'ailleurs Schickele dans une lettre à Gide du 18 juillet 1942 (Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, Paris : Gallimard, 1982, p. 217).

14. *Ibid.*, p. 74.

15. *Ibid.*, p. 80.

16. V. Claude Foucart, « André Gide et Franz Schoenberner : le "presque unique témoignage d'une période de ma vie" », *BAAG* n° 63, juillet 1984, p. 347. Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III (Paris : Gallimard, 1975), p. 159.

17. *Ibid.*, p. 347.

18. *Ibid.*, p. 346.

19. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 128 (« 1. bin ich sehr arm. 2. sehr verschuldet. 3. ohne Einfälle »).

20. *Ibid.* (« ... ist er der Meinung, ich hätte das ehrwürdige Weltproletariat verraten und verkauft »).

21. V. André Gide—Thea Sternheim, *Correspondance* (Lyon : C.É.G., 1986), p. 44 (lettre du 1^{er} novembre 1939).

Il semble donc que Gide fasse la connaissance de Marcu à la fin de l'année 1939. Presque un an plus tard, Gide lui envoie la lettre suivante ²² :

Cabris
2 Sept. 40

Mon cher Marcu

Ce mot vous trouvera-t-il encore à Nice ? J'écris mon nom et adresse sur l'enveloppe pour qu'elle me revienne en cas de votre départ.

Rien de neuf ou de particulier à vous dire. Simplemment je sentais le besoin de vous redire encore ma sympathie et mes vœux de nouvelle vie au seuil de l'inconnu qui vous attend. Madame Mayrisch me charge également de ses cordiaux messages. Où et quand nous retrouverons-nous ?

Je vous serre la main bien fort.

André Gide.

De toute évidence, Gide espère que Marcu va pouvoir gagner l'Amérique. En cette période de grande peur, chaque émigré rêve de « voguer vers l'Amérique », pour reprendre les termes d'Alfred Neumann dans une lettre adressée à Kesten ²³. Beaucoup sont sûrs d'obtenir l'aide de l'Emergency Rescue Committee dans lequel Thomas Mann joue un rôle important ²⁴. Dans sa lettre à Toni Kesten du 6 juin 1940 ²⁵, son époux Hermann Kesten précise : « Th. Mann est prêt à fournir toute aide possible. » Et c'est justement à celui qui a eu la chance d'arriver à se réfugier aux États-Unis, à ce même Kesten, que Valeriu Marcu s'adresse, de Marseille, le 27 août 1940 : « Peut-être nous verrons-nous. Grâce à

22. Lettre autogr., 1 p., 20 x 13 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/1. À noter que cette lettre fut reproduite dans le BAAG n° 57, janv. 1983, p. 99. L'ensemble des lettres d'André Gide se retrouve en appendice à un article du professeur roumain Andrei Corba publié par la revue *Der Pfahl* (V, 1991, pp. 112-3). Cet article ne contient pas d'indications nouvelles sur les rapports d'André Gide avec Marcu. Nous remercions notre collègue d'avoir bien voulu nous fournir les renseignements bibliographiques et une copie de son article.

23. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 133 (lettre du 24 février 1940 : « ... nach Amerika zu segeln »).

24. Thomas Mann, *Tagebücher 1940-1943* (Francfort : Fischer Verlag, 1982), p. 758.

25. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 138 (« Th. Mann ist zu jeder Hilfe bereit »).

votre aide et à celle de Dieu ²⁶. » Mais rien n'est simple, et la Petite Dame fait le récit de péripéties qui, le 21 septembre 1940, montrent à quel point cette espérance venue d'Outre-Atlantique est grande. Certes, la Petite Dame ne semble guère bien connaître celui qu'elle appelle un « écrivain roumain, sujet allemand, Marcou » qui, par l'intermédiaire de Janie Bussy, fille de Simon et Dorothy Bussy, demande un entretien à Gide. La Petite Dame ajoute que Marcou connaît « du reste » Gide ²⁷. La raison de cette rencontre est simple : Marcou se fait le porte-parole de l'Emergency Rescue Committee et offre à Gide « l'hospitalité américaine ». Le nom de Thomas Mann tombe dans la conversation. Gide se refusera à quitter la France. Marcou est alors sûr de partir « incessamment » pour Lisbonne et ensuite les États-Unis. La situation de l'écrivain n'est guère enviable. Le 27 septembre, il écrit à Hermann Kesten : « Je souffre d'autant plus de ma situation personnelle en marge de l'existence que je considère le monde d'une manière extraordinairement raisonnable ²⁸. » Et d'ajouter que ce sont des « anecdotes provenant d'une maison de fous ²⁹ ». Gide ne perd pas de vue Marcou, et sa lettre de novembre 1940 témoigne de l'intérêt qu'il continue à lui porter ³⁰ :

11 Novembre 40.

Mon cher Marcou

Désolé d'avoir manqué votre téléphone ; juste durant le quart d'heure où j'étais sorti dans le jardin pour laisser faire ma chambre...

Il m'importait de vous avertir que, si Madame M. ³¹ ne vous a pas remercié pour le café, c'est que le pot ne lui est pas parvenu. Je n'ai pu déceimment l'enlever aux Simon Bussy. Madame M. est avertie de ce détournement et me prie de vous dire qu'elle ne vous en est pas moins reconnaissante. C'était un peu difficile à expliquer par téléphone. Si vous pouvez revenir ici, vous nous ferez plaisir à tous.

Très attentivement et cordialement

votre

26. *Ibid.*, p. 145 (« Vielleicht sehen wir uns. Durch Ihre und Gottes Hilfe »).

27. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 194.

28. *Deutsche Literatur im Exil*, *op. cit.*, p. 151 (« Um so mehr schmerzt mich meine persönliche Lage am Rance des Daseins mit dem Blick zum Visum gerichtet, als ich die Welt als ausserordentlich vernünftigt betrachte »).

29. *Ibid.*, p. 152 (« Es sind Anekdoten aus dem Irrenhaus »).

30. Lettre autogr., 2 pp., 17 x 13 cm, Deutsche Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/2.

31. Il s'agit de Mme Mayrisch.

André Gide.

Le 4 janvier 1941, Gide, à son tour, reçoit une lettre de celui que, maintenant, la Petite Dame appelle « le professeur Marcou », lettre dans laquelle ce dernier condamne la collaboration de Gide à *La NRF* comme un « apport » donné « à la propagande ennemie ³² ». Gide répondra dès le 5 en soulignant que ce qui lui importe est de « ne pas laisser incliner [s]a pensée ». Il venait d'ailleurs d'écrire à Dorothy Bussy pour lui parler de la lettre « émouvante » de Marcu « qui ne me persuade pas tout à fait ³³ ». Le 10 janvier, il annonce à Dorothy Bussy que Marcu va venir lui rendre visite ³⁴. Le 11, Marcu est aux « Audides », chez la Petite Dame. Il parle de Malraux. Car « l'accrochage a été immédiat entre eux ³⁵ ».

Mais l'écrivain n'est toujours pas parti pour les États-Unis. Et c'est finalement en fin janvier 1941 que le projet prend forme. Et Catherine Gide devrait accompagner Marcu, gagner, par Lisbonne, New-York. Le 23 janvier, Élisabeth se rend, avec Marcu, à Nice pour obtenir un visa pour le Portugal.. Le 12 février, toujours pas de visa ³⁶ et, le 17, Marcu doit partir. Le fameux visa ne pouvant être obtenu que dans « une dizaine de jours après la demande ³⁷ », Catherine restera donc en France.

Marcu étant aux États-Unis, les liens avec Gide ne se rompent pas. Bien au contraire ! Quelques mois plus tard, Gide écrit à Marcu ³⁸ :

Cabris
21 juillet 41

Ami Marcu

nous parlons de vous bien souvent, et vous seriez ému, j'en suis sûr, de voir le sillage que votre passage à Cabris a laissé dans nos esprits et dans nos cœurs. Ici, rien de nouveau. Je n'ai pas encore revu les chers Bussy depuis qu'ils sont à Nice, installés pour l'été dans la maison même de Schickelé... ah ! que de souvenirs avec vous, déjà ! Nous vivons dans l'attente d'événements formidables ; et parfois l'un de nous s'écrie :

32. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 217.

33. Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, p. 190.

34. *Ibid.*

35. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 218.

36. *Ibid.*, p. 225.

37. *Ibid.*, p. 226. Dorothy Bussy déconseillera ce départ (Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, p. 193, lettre du 14 mars 1941).

38. Carte postale, 16 x 10 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/3.

« exactement ce qu'avait prédit Marcu ! » Oh non, nous ne sommes pas près de vous oublier ! Et les souvenirs de votre rire, souvent me réconforte. Bon travail, cher ami. Mille affectueux hommages à Madame Marcu et sourires à votre petite fille.

Bien attentivement votre

André Gide.

Cette lettre est envoyée à l'adresse de Hermann Kesten à New-York, qui la fera parvenir à Marcu³⁹.

Les mots se succèdent en cette fin de 1941⁴⁰ :

2 Novembre 41.

Cher Marcu

Cette carte simplement pour vous redire mes sentiments bien fidèles — et ceux des amis que vous avez laissés ici, en particulier des Simon et de J. Bussy, dont je suis presque le voisin pour l'hiver.

Mon excellent ami, l'exquis Schiffrin est allé vous rejoindre, avec femme et fils⁴¹. Son adresse : 62 Riverside Drive, N. Y. C. me laisse croire qu'il n'habite pas loin de chez vous. De somme toute, tous ceux (à ma connaissance) qui voulaient et devaient partir sont partis. Ne reste plus à la traîne que le faible Hardekopf⁴² et sa compagne Mme Staub — 3 rue de la Préfecture à Nice qui ne parviennent pas à trouver aux U.S.A. le cautionnement demandé...

Mes bien affectueux souvenirs pour vous et Madame Marcu. Sourires à votre fille.

Inoubliusement

votre

André Gide.

39. La carte fut envoyée à H. Kesten à l'hôtel Park Piazza de New-York. L'adresse ajoutée au crayon rest celle de Marcu : « c/o Metz / 5400 Fieldston Road / Riverdale ».

40. Carte postale, 16 x 10 cm, Deutsche Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/4, — adressée par Gide de l'hôtel Adriatic (Nice) à « Valeriu Marcu, 5400 Fielston Road, Riverdale, New York City ».

41. Sur « l'affaire Schiffrin », v. la lettre à Dorothy Bussy du 8 juillet 1941 (*op. cit.*, p. 197). L'éditeur Jacques Schiffrin (1890-1950) avait tout d'abord connu bien des difficultés et Gide avait dû lui envoyer de l'argent pour faciliter son départ.

42. Sur cet épisode de la vie du traducteur de Gide et de son amie, v. la *Correspondance Gide—Martin du Gard*, t. II, pp. 214-21.

C'est la dernière trace de contact entre Gide et Marcu que nous possédons. En effet, le 4 décembre 1942, Valeriu Marcu meurt à Nex-York, à l'âge de quarante-trois ans. Le 6, Thomas Mann note la situation que crée ce drame : « Mort soudaine de V. Marcu en société. Gumpert l'a constatée. La veuve de Toller, née Grauthoff, enceinte des œuvres du mort ⁴³. » Beaucoup n'apprendront sa mort qu'après la guerre. Le 25 juillet 1946, Hermann Kesten fera le triste bilan : « Dans ces treize années j'ai dû apprendre la mort de beaucoup de mes meilleurs amis : Ernst Toller, Joseph Roth, René Schickele, Stefan Zweig, Ernst Weiss... Valeriu Marcu ⁴⁴... » C'est par Dorothy Bussy que Gide apprendra la mort de Marcu. D'Alger, il écrira alors à son amie : « J'ignorais la mort de Marcu, et ce nouveau deuil m'affecte comme bien vous devez penser ⁴⁵. »

Il ne sera plus question par la suite de cet écrivain qui, en décembre 1939, demandait à Kesten : « Vous sentez-vous aussi inutile que moi dans ce monde ⁴⁶ ? » L'amitié qui liait Gide à Marcu fut chose rare à propos d'un homme que son passé et ses amitiés avec les tenants du régime stalinien rendaient suspect ⁴⁷.

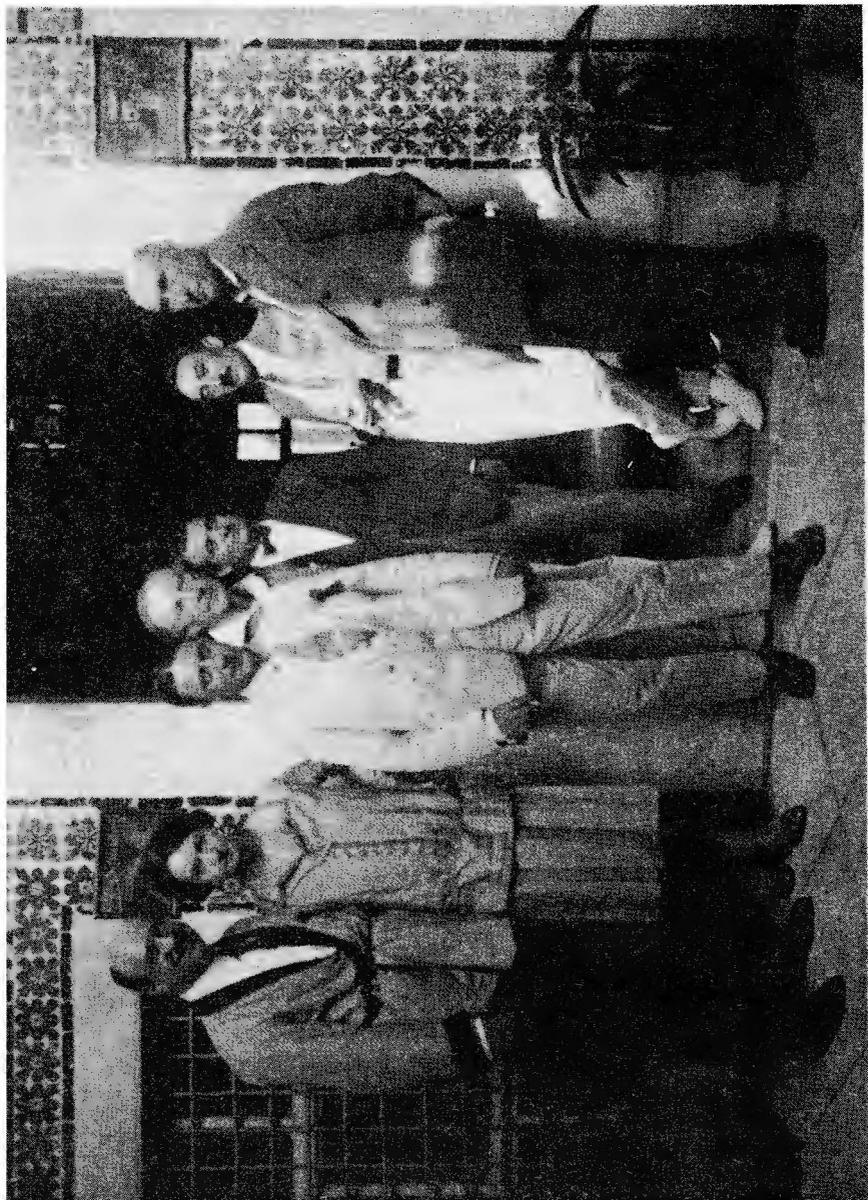
43. Th. Mann, *op. cit.*, p. 505 (6 déc. 1942 : « Plötzlich Tod des V. Marcu in Gesellschaft, den Gumpert festzustellen hatte. Die Witwe Tollers, geb. Grauthoff, von dem Verstorbenen schwanger »). Martin Gumpert, médecin berlinois (1897-1955), ami de Thomas Mann, qui émigra lui aussi aux États-Unis. Quant à Ernst Toller (1893-1939), il partit pour les États-Unis en 1933. Il se suicida en 1939.

44. *Deutsche Literatur im Exil*, *op. cit.*, p. 275 (« Ich habe in diesen dreizehn Jahren den Tod vieler meiner besten Freunde erfahren müssen, wie Ernst Toller, Joseph Roth, René Schickele, Stefan Zweig, Ernst Weiss... Valeriu Marcu... »).

45. Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, p. 281 (lettre du 15 novembre 1944).

46. *Deutsche Literatur im Exil*, *op. cit.*, p. 128 (« Fühlen Sie sich auch so überflüssig in dieser Welt wie ich ? »).

47. *Ibid.*, p. 220 (remarque faite par le journaliste Egon Erwin Kisch [1885-1948] qui se réfugia aux États-Unis en 1940).



Tunis, septembre 1926. De gauche à droite : M^{re} Pietri et sa femme, les D^{rs} Renard, Burnet et Chioselli, Marcel Tournier et André Gide. (Photographie de Marc Allégret).

André Gide en Tunisie

Souvenirs
du libraire Marcel TOURNIER

présentés par ses fils
PAUL & ROBERT TOURNIER

Marcel Tournier (1887-1959) reprend en 1920 une librairie située sous les arcades de la grande artère de Tunis, l'avenue de France. Il réussit, en quelques années, à lui donner un essor particulier, en développant un fonds important de livres anciens, d'abord spécialisé dans les ouvrages consacrés à l'Afrique du Nord, puis étendu à la littérature et à l'histoire, intéressant une clientèle cherchant aliment à sa vie intellectuelle. Médecins, chirurgiens, avocats et bibliophiles de tout crin en forment le noyau. Le plus illustre est Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur, dont le prix Nobel va, en 1929, couronner les travaux scientifiques. Son adjoint, Étienne Burnet, ancien normalien, agrégé de philosophie, s'est finalement dirigé vers la médecine. L'un et l'autre se délassent de leur activité de recherches en écrivant romans, essais ou critiques. Tous ces lecteurs fidèles se regroupent en une informelle société des « Amis des livres » qui se réunit tous les mois pour un dîner à Tunis ou, à la belle saison, dans un restaurant du golfe. À cette époque, l'Afrique du Nord est à la mode parmi les écrivains français. Les uns vont donner, de Tunis à Casablanca en passant par Alger, une conférence bien rodée. D'autres, fuyant le public, apprécient le charme de la Tunisie pour y travailler dans le calme. Mais beaucoup s'arrêtent à la librairie de l'avenue de France, car leur éditeur ou un confrère leur ont indiqué qu'ils trouveraient en Marcel Tournier un guide compétent pour découvrir la Médina ou organiser un séjour dans une ville de la côte que n'ont pas encore envahie les hordes de touristes qui s'y pressent maintenant. Dans les dernières années de sa vie, Marcel Tournier a rédigé ses souvenirs concernant les écrivains les plus notables qu'il a eu l'occasion de rencontrer. Le premier d'entre eux est André Gide qui, en mars 1923, après un séjour au Maroc, regagne la France en passant par Tunis.

1923. Premier séjour de Gide

Parmi les personnalités qui fréquentaient alors ma librairie, une des plus intéressantes était sans conteste le comte Foy. Descendant direct du général de l'Empire, Foy avait fait de la Tunisie son pays d'adoption. Très artiste, d'une sûreté de goût parfaite, pourvu par surcroît d'une grosse fortune, il m'apparaissait comme une sorte de mécène dont l'originalité et l'hospitalité fastueuse faisaient songer aussi au comte de Montesquiou.

C'est lui qui, jadis, avait découvert tout le charme d'Hamamet, cette délicieuse petite ville arabe qui, à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Tunis, à l'entrée du golfe du même nom, a vu s'installer depuis, autour de ses jardins et de ses remparts en ruines, toute une colonie étrangère venue des quatre coins de l'Europe. Quelque trente ans auparavant, sur une plage absolument déserte, il avait fait édifier une très belle villa, noyée dans une végétation luxuriante et, comme l'industrie hôtelière tunisienne était encore à l'état embryonnaire, il avait coutume d'y accueillir, avec une générosité toute orientale, des visiteurs de marque et plus particulièrement des écrivains.

Il en tirait d'ailleurs quelque vanité, citant de nombreux noms, insistant avec complaisance sur tous les séjours qu'André Gide avait faits chez lui (je devais m'étonner plus tard que celui-ci ne les ait jamais évoqués dans son *Journal*), très fier aussi de m'apprendre que Lacretelle venait d'y terminer *Silbermann*.

Un soir d'avril 1923, alors qu'il choisissait des livres, Foy me dit négligemment :

« Voulez-vous faire la connaissance de Gide ? Il est actuellement mon hôte ; j'ai pensé qu'il serait intéressant pour vous de le rencontrer. »

Je le remerciai avec effusion. Deux jours après, il revenait en compagnie de l'illustre écrivain, de retour du Maroc où il avait été l'hôte du maréchal Lyautey. Marc Allégret, que mes vendeuses, plus sensibles à la jeunesse qu'aux gloires littéraires, comparèrent à un jeune faon, les accompagnait.

Ma première impression ne fut pas bonne et je l'avouerai avec d'autant plus de sincérité qu'au cours des années suivantes, j'ai eu à maintes reprises l'occasion de rectifier ce premier jugement. Froid, assez distant, Gide me parut manquer complètement de naturel. Sa distinction quelque peu agaçante rappelait celle d'un acteur professionnel. Le pis, c'est que, de temps à autre, il affectait de s'adresser à Allégret en anglais, ce que je trouvais ridicule car il le parlait assez mal, comme la plupart des Français, et n'importe quel élève de première eût été capable de le comprendre.

Son intérêt commença à s'éveiller lorsque je lui signalai qu'un fami-

lier de la librairie, avocat bien connu, était un de ses grands admirateurs, qu'il possédait non seulement toutes ses œuvres dans l'édition originale, mais qu'il avait poussé la ferveur jusqu'à les revêtir lui-même de somptueuses reliures.

« Votre homme semble intéressant, me dit Gide. Présentez-le moi. Je me ferai un plaisir de lui dédicacer deux ou trois livres. »

Quand les trois visiteurs nous quittèrent, la journée tirait à sa fin. C'était l'heure des habitués et, sitôt le rideau baissé, le personnel parti, chacun me questionna sur le grand homme.

« Comment l'avez-vous appelé ? me demanda le docteur Gobert, un pince-sans-rire.

« Je l'ai appelé Monsieur, comme tout le monde. »

Gobert leva les bras au ciel :

« Mais c'est une faute impardonnable ! On voit que vous n'avez aucune connaissance des milieux littéraires. Il fallait lui donner du "Maître" ! Ça ne vous aurait pas écorché la bouche, et puis ça fait tant de plaisir aux intéressés. Prenez-en note pour l'avenir. »

Je promis tout ce que l'on voulait et, le lendemain, quand Gide arriva, lui envoyai du « Maître » à tour de bras. Il ne tiqua pas, mais les choses se gâtèrent un peu lorsque, tout frétilant, sa serviette pleine de livres, l'avocat fit son apparition.

C'est que, lui aussi, je l'appelais « Maître », et depuis plus de trois ans. Après les présentations, on parla bibliophilie, ce qui ne pouvait que me mettre à l'aise, et je m'étais lancé dans je ne sais quelle digression quand soudain, l'œil sardonique, Gide m'arrêta :

« Vous venez de dire "Maître"... Auquel d'entre nous vous êtes-vous adressé ? »

Je piquai un fard, maudis intérieurement le docteur Gobert, et malgré tout mon respect pour les gens de lettres, me jurai bien qu'on ne m'y reprendrait plus.

Cependant, comme je devais l'apprendre par la suite, Gide était fort sensible à ce titre. Lors de la dernière visite que je lui fis à Paris, en 1945, je fus quand même assez surpris d'entendre sa secrétaire l'appeler ainsi à tout bout de champ. Ce me parut une faute de goût. Vingt-deux ans d'expérience m'avaient appris en effet que les « Maîtres », ou tout au moins ceux qui aimaient à se voir traiter comme tels, étaient presque toujours des écrivains de second plan.

1926. Deuxième séjour de Gide

André Gide revint en Tunisie en septembre 1926. *Journal* :

Tunis. 15 septembre.

Embarqué le 13 — arrivé ce matin 6 heures.

Ennui sans nom ; tout le monde est laid. Je donnerais tout ce voyage pour quelques heures d'étude devant un bon piano. Réduit à étudier les *Mazurkas* de Chopin en imagination ; non sans profit du reste. Perte de temps formidable, à un âge où...

26 septembre.

Le meilleur souvenir de Tunis : quelques heures passées devant l'excellent petit Pleyel de Tournier, le libraire. Seul, dans l'appartement, je revois les *Nocturnes* et les *Barcarolles* de Fauré, dont je ne me souvenais plus qu'à peine.

C'est en septembre 1926, quelques semaines à peine après son retour du Congo, que, toujours flanqué de Marc Allégret, Gide nous revint pour la seconde fois.

En Tunisie, les premiers jours d'automne me sont toujours apparus comme les plus pénibles de l'année. À la chaleur sèche des mois d'été succède alors une chaleur lourde et humide, moins élevée peut-être mais singulièrement plus déprimante que la première. Comme je lui en faisais la remarque, m'étonnant qu'il eût choisi un moment si défavorable, Gide m'affirma d'un ton sans réplique :

« Vous n'y êtes pas. La Tunisie n'offre son vrai visage que pendant les chaleurs. Il ne me viendrait jamais à l'idée d'y venir à une autre saison. » (Ce ne l'empêcha d'ailleurs pas de changer d'avis au cours des années qui suivirent.)

En fait, comme son *Journal* en témoigne, ce court voyage, qui le fatigua beaucoup, devait lui laisser un morne souvenir. Un matin, au cours d'une conversation, il me parla de la musique de piano pour laquelle il semblait éprouver une véritable passion. Je m'y intéressais aussi, mais, n'ayant plus le temps de faire des gammes, venais justement d'échanger mon piano contre un magnifique Pleyela à rouleaux dont je tirais une juste fierté, y exécutant sans efforts, avec une maestria incomparable — du moins je la jugeai telle — les morceaux les plus difficiles.

« Que ne me l'avez-vous dit plus tôt ! s'écria Gide. La journée promet d'être si chaude que les promenades ne me tentent guère. Si vous disposez d'un instant, allons voir sans retard cette huitième merveille. »

Je le fis monter à l'appartement où régnait une certaine fraîcheur et le priai de choisir dans la collection de rouleaux ceux qui seraient susceptibles de lui plaire. Il limita son choix à Chopin et à Albeniz. Parmi les enregistrements de ce dernier figurait *Eritaña*.

« Tenez, lui dis-je avec orgueil, voici la dernière œuvre du compositeur. Il l'a écrite quelques jours avant sa mort ; son biographe ajoute que,

n'ayant pas eu le temps de la revoir, il y laissé subsister de telles difficultés qu'elle ne peut être interprétée que par un virtuose. »

Gide écouta le morceau en silence ; lorsque, tout souriant, je me retournai vers lui dans l'attente d'un compliment, il me déclara froidement :

« Mon cher, cet enregistrement ne vaut rien. Le mouvement n'y est pas du tout. On devrait sentir tout au long de cette œuvre un rythme endiablé que vous ne laissez pas percevoir un seul instant. »

Se levant soudain, il posa sa cigarette, se mit au piano, et, avec un brio qui me stupéfia, exécuta par cœur toute la première partie.

Comme je le félicitai sans réserve :

« Votre Pleyela est excellent, me dit-il, bien que les touches en soient un peu molles et qu'elles encouragent les effets faciles. Je me sens si bien chez vous qu'avec votre permission j'y passerai volontiers la fin de la matinée à me délier les doigts. »

Ma femme et mes enfants n'ayant pas encore regagné le bercail, je l'assurai que l'appartement était à sa disposition, lui fis apporter des rafraîchissements et redescendis discrètement à mon travail. Il revint le soir, puis les jours suivants, sans que je me fusse permis une seule fois de le déranger ; pour sa plus grande satisfaction, semble-t-il, puisqu'il devait écrire plus tard dans son *Journal* que ces quelques heures passées devant mon petit Pleyel restaient son meilleur souvenir de Tunis. Il va de soi que je le trouvai beaucoup plus sympathique, beaucoup plus naturel aussi que lors de son premier passage. Les séances de piano à l'appartement lui ayant aussi donné l'occasion d'inspecter ma bibliothèque, il me félicita du choix des ouvrages — rien ne pouvait m'être plus sensible — notamment de mes préférences pour Proust, qu'il mettait alors au dessus de tout. Je me souviens aussi que, lui ayant demandé quels étaient, à ses yeux, les ouvrages de critique moderne les plus utiles à ma formation professionnelle, il me recommanda tout particulièrement les *Approximations* de son ami Charles Du Bos, dont les deux premières séries venaient de sortir.

Si je tiens à rappeler ces menus propos, c'est que, quinze ou seize ans plus tard, pendant le séjour de longue durée qu'il devait faire à Tunis, un soir que, dans cette même pièce, nous passions en revue tous mes livres, il parut tout étonné de découvrir sur un rayon la collection complète des *Approximations*.

« Du Bos, cet écrivain sans originalité et sans talent », déclara-t-il comme s'il voyait dans ce choix une faute de goût.

Je sursautai :

« Mais, cher Monsieur, n'est-ce pas vous qui, ici même, lors de vos premières visites, me l'avez conseillé comme guide ? »

Il eut un geste désabusé :

« Mettons qu'il n'a pas su tenir les promesses que je pouvais alors fonder sur lui. »

L'indifférence qu'il devait marquer aussi à l'égard de Proust me choqua plus encore. En vain m'efforçai-je à plusieurs reprises de l'intéresser à tous les documents que j'avais patiemment rassemblés sur ce dernier. Brochures, autographes, reportages photographiques, etc., tout cela le laissait complètement froid et lorsque, un peu piqué, je me permis de lui rappeler son enthousiasme de jadis, il en parut presque surpris.

« Mais, mon cher, me dit-il, je suis un homme comme tous les autres, sujet à changements, aussi bien dans mes opinions que dans mes amitiés. Je veux bien reconnaître, pour vous faire plaisir, qu'il fut un temps où Proust m'attira vivement ; mais il y a bel âge que ce n'est plus devant lui, mais devant Paul Valéry que je tire aujourd'hui mon chapeau. »

Le jour de son départ (je reprends maintenant le fil de mon récit), nous fûmes conviés à déjeuner chez le jeune avocat que je lui avais présenté lors de son premier passage. Comme il devait s'embarquer avec Al-légret en fin d'après-midi, notre hôte leur avait aimablement proposé, pour ne pas écourter la réunion, de les conduire ensuite à Bizerte où les attendait le bateau.

Trois médecins, dont le docteur Burnet, sous-directeur de l'Institut Pasteur, participaient aussi à ces agapes. Ancien normalien, brillant agrégé de philosophie, Étienne Burnet, à sa sortie de l'École, s'était détourné de l'enseignement pour s'orienter vers la biologie et la recherche scientifique. Gide, qui le connaissait déjà, le tenait en haute estime et nous nous félicitons de sa présence qui ne manquerait pas de donner un tour plus piquant à la conversation.

Soit que l'ambiance lui parût favorable, soit que, après un séjour assez déprimant, la perspective du départ tout proche lui eût échauffé les esprits, soit que l'excellente cuisine et les vins de grand crû de notre hôte en fussent indirectement la cause, Gide se montra ce jour-là un causeur éblouissant, spirituel en diable, mordant, incisif, assaisonnant parfois ses propos d'une pointe d'allègre férocité.

Après avoir évoqué les souvenirs, tout frais encore, de son voyage au Congo, décrit avec humour les mœurs des Pygmées et des cannibales, dénoncé âprement, qu'ils fussent catholiques ou anglicans, l'influence, détestable selon lui, des missionnaires, il se lança soudain dans un étonnant paradoxe.

« Ce qui m'a toujours attiré vers l'Afrique, déclara-t-il, c'est que j'y retrouve l'homme à l'état naturel. Or, s'il y a une chose dont je suis bien persuadé, c'est que le vol et le mensonge sont le propre de l'homme. Nous n'avons que trop de tendances à l'oublier dans cette vieille Europe

où nous avons été déformés, contaminés par des siècles de christianisme. »

Et, comme nous nous regardions un peu perplexes, il ajouta :

« Vous croyez que j'exagère ? Permettez-moi de citer un seul exemple : ce matin, alors que j'entrais dans la ville arabe par la rue de l'Église, cette rue, jadis délicieuse, que vous avez rapetissée, réduite à rien en y installant des trottoirs, un marchand me propose un plat en cuivre ciselé. Je lui demande : "Quel est ton dernier prix ?" Il me dit : "Ce sera ce que vous voudrez." Cette seule réponse, Messieurs, c'est le commencement de la malhonnêteté. »

Quelques instants plus tard, notre hôte fit apporter un champagne de grande marque.

« Soyons pleins de respect pour ces bouteilles, nous dit-il. Elles ont leur histoire...

— Racontez, cher ami, racontez ! s'écria Gide.

— Elle est fort simple. Il y a quelques mois, j'ai plaidé pour une maison de champagne de Reims une affaire très importante que j'ai gagnée...

— Naturellement !

— Et au lieu de réclamer les honoraires qu'on me laissait le soin de fixer, honoraires qui, à ne pas vous le cacher, auraient pu s'élever à une trentaine de mille francs, je me suis contenté de leur dire... »

Avec un rire diabolique, Gide le coupa :

« Vous leur avez dit : ce sera ce que vous voudrez ! »

Il semblait véritablement habité par un mauvais génie. Lui qui, trois ans plus tôt, avait dédicacé avec tant de bonne grâce quelques livres à notre hôte, refusa sans ménagements la moindre signature, ne songeant de toute évidence qu'à faire presser le départ avec une hâte qui ne s'imposait pas :

« Messieurs, comme le déclarait il y a quelques semaines le Président Poincaré, Messieurs, il n'y a plus une minute à perdre ! »

Parmi les divers clichés que Marc Allégret avait pris à l'issue du déjeuner, il en est un, fort curieux, où Gide présente un profil d'apparence démoniaque qui n'eût pas manqué de ravir alors Henri Massis. Dans un livre de critique que celui-ci venait de publier, Gide y était en effet représenté comme une incarnation de Satan.

Quelques semaines après le départ d'André Gide, Marcel Tournier fait la connaissance d'Henry de Montherlant qui va s'isoler au palais Ben Ayed, au cœur de la vieille ville. Dans l'avant-propos d'Aux fontaines du désir (1927), il mentionne le « bon libraire Tournier, providence des littérateurs en mal de couleur locale tunisoise ». C'est la naissance

d'une amitié qui ne faiblira jamais. Quand, quelques années plus tard, la librairie ancienne s'installera dans de nouveaux murs, elle prendra pour enseigne La Rose de sable.

Le Journal de Gide, en juillet 1928, note deux réflexions datées de Hammamet et de Tunis.

1928. Troisième séjour de Gide

En 1928, au début de l'été, Gide revint pour passer quelques jours à Hammamet, où il se proposait d'écrire dans le calme une étude sur Montaigne. Le sujet devait lui être bien familier, puisqu'il se contenta d'emporter pour seul bagage la petite édition Nelson en trois volumes que je lui prêtai le matin de son départ.

Une quinzaine plus tard, quand il regagna Tunis, je lui proposai un baptême de l'air sur l'un des petits hydravions Lioré qui, après quelques avatars, venaient d'être mis en service sur la ligne Tunis-Antibes. Il accepta avec plaisir et, vers le milieu de l'après-midi, on nous embarqua en compagnie du directeur et du rédacteur en chef de *L'Unione*, le journal italien de l'endroit. La promenade, d'une vingtaine de minutes, s'était fort bien passée lorsqu'au retour, alors que nous survolions la ville, le pilote, à qui l'on avait dû recommander de nous donner quelques émotions fortes, cala soudain les moteurs. Rapidement, très rapidement, l'appareil se mit à descendre en vol plané vers le port. Dans la petite cabine, maintenant silencieuse, les journalistes commençaient à gesticuler, se retournant vers nous avec une inquiétude grandissante. Sans rien dire, mais pas rassuré davantage, je regardais Gide qui, très calme, se contenta de déclarer : « J'espère que ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie. »

À cent mètres du sol, les moteurs repartirent et, quelques minutes plus tard, nous amerrissions sans autre incident. Flanqué de son état-major, le directeur commercial de la compagnie nous attendait au débarcadère. La face épanouie, il s'avança vers Gide et, sans le moindre ménagement, mit carrément les pieds dans le plat :

« Monsieur, lui dit-il, vous voici sans doute entièrement satisfaits. Après le tour exceptionnel que nous venons de vous faire faire, nous sommes en droit d'espérer que vous nous écrirez un bel article... »

Sans se démonter, Gide considéra en souriant le gros homme, me tapa sur le ventre, tapa sur le sien et, s'adressant à l'entourage, proclama d'un ton narquois :

« Double dépucelage, Messieurs ! »

La fin de la soirée devait être pour moi une révélation. Jusqu'ici, je

n'avais connu qu'un Gide assez lointain, volontiers cynique et d'une apparente sécheresse de cœur. Et voici que je fus amené à découvrir soudain un homme tout différent, d'une sensibilité incroyable, presque malade, un homme susceptible de verser des larmes.

Il avait été convenu qu'à la sortie de l'aérodrome nous irions visiter l'Institut océanographique de Salammbô, nouvellement créé et qui s'élevait au bord de la mer, quelques centaines de mètres plus loin.

Le directeur, M. H., jeune savant réputé, accueillit l'illustre visiteur avec son affabilité habituelle et, s'étant aperçu tout de suite qu'il avait affaire à un connaisseur averti, nous propose une visite détaillée de l'établissement.

L'enthousiasme de Gide croissait de salle en salle. « J'ai manqué ma vocation !, nous répétait-il. Au lieu de perdre mon temps à écrire, j'aurais dû me consacrer à l'histoire naturelle. » La visite terminée, la charmante Madame H., attachée elle aussi à la direction de l'Institut, vint nous offrir le thé. Quand nous prîmes congé, l'enthousiasme de Gide était sans limites : « Je garderai de cette visite un souvenir inoubliable, dit-il à notre hôte. Concevez-vous, Monsieur, toute l'étendue de votre bonheur ? Quelle joie ce doit être pour vous de pouvoir poursuivre ici, dans ce magnifique établissement, entouré d'une collaboratrice charmante, de beaux enfants, les recherches auxquelles vous vous adonnez avec une si belle passion ! En vérité, Monsieur, je vous le dis sans hésiter : vous êtes l'homme le plus heureux que j'aie jamais rencontré dans ma vie... » Dans la soirée, au cours d'un dîner qui réunissait les Burnet et quelques amis, il était encore tout plein de son sujet quand l'un des invités l'interrompit :

« Vous me voyez désolé de freiner votre enthousiasme, lui dit-il, mais les apparences sont parfois bien trompeuses. M. H., que vous considérez comme le plus heureux des hommes, est en fait un grand blessé de guerre, obligé de se ménager constamment et qui ne peut sortir qu'accompagné. On doute même qu'il puisse se rétablir complètement. » Depuis, les événements se sont chargés de prouver heureusement le contraire.

En apprenant cette nouvelle, Gide parut bouleversé. Toute sa soirée en resta empoisonnée. Il lui était intolérable de penser qu'il avait pu commettre une telle méprise et, indifférent à tout le reste, il ne songeait qu'aux moyens qui pourraient s'offrir à lui pour la réparer.

Le lendemain matin, quand je l'accompagnai au bateau, il était encore sous le coup de son émotion :

« Toute la nuit, j'ai été obsédé par cette malheureuse histoire, me dit-il. Elle m'a fait véritablement pleurer, mais je crois toutefois avoir trouvé le moyen indirect de manifester ma sympathie à M. H. Il existe dans ma

bibliothèque deux magnifiques volumes relatifs à la faune aquatique des mers du Sud (c'est que j'ai toujours été hanté par la perspective d'un voyage à Tahiti). Dès mon retour à Paris, je vous les ferai parvenir et vous les remettrez vous-même à M. H., en souvenir de ma visite. »

1930. Quatrième séjour de Gide

En octobre 1929, Roger Martin du Gard, accompagné de Marcel de Coppet, s'arrête à Tunis avant de se diriger vers le Sud. Dans *Confidence africaine* (1931), il décrira une librairie, installée dans « une grande ville du Nord de l'Afrique que je désignerai seulement par l'initiale Y (Oran, Alger, Constantine ou Tunis, à votre choix) ». Cette librairie « était évidemment une des premières de la ville. Située en un des points les plus fréquentés du centre, elle ne désemplassait pas de tout le jour. À midi et à sept heures, un commis baissait le volet de fer dans lequel une porte basse restait béante : le magasin cessait alors d'être une boutique de livres, pour devenir un petit cénacle où se réunissaient, leur tâche finie, des lettrés, des professeurs, des journalistes, des étudiants ; là, pendant une heure, des mains pieuses se passaient avec sérieux les médiocres nouveautés de Paris¹. »

Cette rencontre (« Vous êtes l'ange gardien de l'homme de lettres égaré sur le sol tunisien », lui écrit Martin du Gard) et l'amitié qui en résulta joueront en 1942 un rôle important dans la décision que prendra Gide de venir s'installer à Tunis.

En 1930, André Gide veut montrer la Tunisie à Élisabeth van Rysselberghe. Avant de se diriger vers les oasis, il s'attarde quelques jours à Tunis. Journal :

Tunis. 15 novembre.

Vu hier soir un film de René Clair : *Sous les toits de Paris*. Sans doute un des meilleurs films français ; peut-être le meilleur.

Rentré à minuit ; crapette jusqu'à 1 heure ; que je suis furieux d'avoir perdue.

Levé de bonne heure pour prendre Tournier que ses fonctions de juré appellent au tribunal. Nous nous y rendons avec lui. Une petite salle d'où la solennité des grandes Cours d'Assises est exclue. Tout se passe comme en famille. Six jurés flanquent de gauche et de droite les trois juges. Comme l'accusé est un Italien, trois de ces jurés sont Italiens. L'affaire n'a pas grand intérêt en elle-même : une tentative de vol qui ressortirait à

1. *Confidence africaine*, in *Œuvres complètes* de Roger Martin du Gard, « Bibl. de la Pléiade », 1955, t. II, pp. 1108 et 1111. [Note BAAG.]

la simple correctionnelle, n'était l'apparente effraction qui l'accompagne. Mais il n'est nullement certain que l'accusé soit vraiment le coupable. Et je rééprouve à neuf l'atroce angoisse qui m'étreignait à la Cour d'Assises de Rouen. L'implacable réquisitoire de l'accusateur public parlant au nom de la société, faisant appel aux instincts conservateurs des jurés, défense de la propriété... « où irions-nous, si... », etc. — me rendrait anarchiste. L'avocat défenseur, extrêmement jeune et des plus sympathiques, plaidait pour la première fois. Il était parvenu à me convaincre de l'innocence de son client, de sorte que la condamnation à cinq ans de prison sans sursis m'a proprement bouleversé.

16 novembre.

Toutes informations prises, le condamné est bien certainement le coupable (encore qu'il ne méritât pas une peine aussi forte). Le doute n'eût pas été possible, sans la crainte de compromettre une personnalité importante qui empêcha la pleine lumière de l'instruction.

Marcel Tournier eut à plusieurs reprises l'occasion de siéger comme juré au Tribunal Criminel de Tunis (qui correspondait à la Cour d'Assises française). Voici le détail du procès auquel assiste l'ancien juré de la Cour d'Assises de Rouen.

Une nuit, à Tunis, une honorable veuve de guerre dormait du sommeil du juste lorsqu'elle fut réveillée par un bruit suspect provenant de sa salle à manger. Pleine de courage, elle se lève, prend un revolver dans le tiroir de sa table, entre dans la pièce et se trouve nez à nez avec un cambrioleur en train de déménager l'argenterie. Très effrayé, celui-ci se relève d'un bond, abandonne son butin et saute par la fenêtre. La bonne dame l'ayant gratifié d'une balle dans les fesses, il pousse un cri de douleur, en italien, et s'évanouit dans la nuit. Trois jours plus tard, le médecin de l'hôpital du Kef signale qu'il a recueilli dans son service un blessé suspect, d'origine italienne, atteint d'un coup de feu à la cuisse. On emmène celui-ci à Tunis, on le confronte avec la veuve de guerre, qui le reconnaît sans hésitation. À l'audience, il nie éperdument, mais les versions qu'il donne sur l'origine de sa blessure s'avèrent toutes fausses. En dépit de ses dénégations, on le condamne à cinq ans de réclusion. Bouleversé, Gide sort du Tribunal en essayant une larme.

« Je n'ai pas du tout l'impression, me dit-il, que cet homme soit le véritable coupable. Il aurait dû tout au moins bénéficier du doute. » Au cours de la soirée, l'inspecteur Luciani, que Gide rencontrait parfois chez moi, vient nous donner le fin mot de l'histoire.

« N'ayez aucune inquiétude, Monsieur Gide. Je me suis occupé personnellement de cette affaire, et c'est bien lui qui a fait le coup.

— Mais cette femme n'a pu l'entrevoir qu'un instant... »

Luciani a un large sourire :

« J'aime mieux vous dire qu'elle n'est pas en cause. Cette nuit-là, elle partageait son lit avec un des plus hauts fonctionnaires de la Régence. C'est lui qui s'est levé et qui a tiré sur le copain. Peu habitué à ce genre de sport, il en fut d'ailleurs si catastrophé qu'il dut rester deux jours à la chambre. À l'instruction, il a parfaitement reconnu le coupable, mais, vu sa position, on ne pouvait décemment le citer comme témoin. »

Gide lève les bras au ciel :

« Cette dame aurait donc commis un faux témoignage ! »

Il réfléchit un instant, soupire, et ajoute d'un ton résigné :

« Faux témoignage ? Le mot dépasse évidemment ma pensée. Disons plutôt qu'en l'occasion il s'est agi plus simplement d'un témoignage par procuration... »

1942. Cinquième séjour de Gide

En 1942, réfugié à Nice, André Gide souffre de l'hostilité d'une certaine presse, et des restrictions alimentaires. La « Petite Dame » note, le 25 mars : « Les projets foisonnent du reste pour l'instant : Gide repart de la Tunisie pour l'hiver ; le passage de Tournier, ce libraire de Tunis avec lequel il est lié, a fait prendre plus de corps à cette idée. » Bientôt la décision est prise, et le 6 mai Gide débarque à Tunis. Journal :

Tunis, 7 mai.

Les boîtes de tabac dues aux munificences américaines me valent de sérieux ennuis au passage de la douane, dont le très obligeant Tournier arrive un peu trop tard pour me délivrer.

Lettres à Martin du Gard. Du même jour :

Si seulement j'avais ici ma bonne chambre de l'Adriatic !... Mais j'espère bientôt trouver mieux que l'hôtel. Tournier se montre d'une complaisance parfaite ; de plus, la bonne volonté des autorités supérieures me promet toutes les facilités.

Du 14 mai :

J'ai repris du poids depuis que je suis à Tunis. Huit jours ont suffi, car la nourriture y est abondante ; le pain à discrétion ; la chère variée. Des amis y viennent ajouter encore du beurre et des œufs. Tournier va répétant une phrase de vous à mon sujet : « Ne le laissez pas maigrir » ou quelque chose d'équivalent. Il s'empresse, s'ingénie à prévenir mes moindres besoins ; tout cela très discrètement ; il est parfait. Il m'a confié les clefs de son second magasin : *La Rose de sable*, et je peux, à toute heure du jour, m'installer au premier étage, dans une vaste pièce, au-

dessus de la boutique, où je trouve, incognito, silence, tranquillité assurée, fauteuils et même divan pour la sieste.

Marcel Tournier avait joué un rôle dans cette arrivée à Tunis :

Quand Gide nous avait quittés, en décembre 1930, après une randonnée de cinq semaines dans tout le pays, j'étais bien persuadé que c'était la dernière fois que je l'accompagnais au bateau. Lui-même ne venait-il pas de me déclarer, avant de monter à bord, que ce voyage représentait à ses yeux une sorte de pèlerinage, une viste d'adieu à cette Tunisie qu'il n'avait jamais cessé de chérir et dont il gardait d'impérissables souvenirs ?

Depuis, je n'avais eu qu'incidemment de ses nouvelles lorsque, quelque dix ans plus tard, peu après l'armistice, les événements se chargèrent de nous rapprocher.

Dans les premiers mois de 1941, au cours d'un bref séjour en France, j'étais allé passer deux jours à Grasse auprès de Montherlant. En le quittant, au lieu de redescendre directement sur Marseille, mon bateau ne partant que le lendemain, je m'arrêtai quelques heures à Nice, où je fus reçu par la famille de Roger Martin du Gard.

Au cours de la conversation, les restrictions, qui commençaient à se faire durement sentir dans la région, ne pouvaient manquer d'être à l'ordre du jour, et c'est ainsi que je fus amené à déclarer à mes hôtes que, la Tunisie bénéficiant encore d'une abondance relative, il me serait possible de leur faire adresser régulièrement des colis de vivres ; colis destinés en principe à la seule famille de l'expéditeur, mais, ajoutai-je, dans ce pays béni des Dieux, on ne se montre pas trop exigeant sur le degré de parenté.

Comme j'allais prendre congé :

« Si ce n'est pas trop abuser, pensez aussi à Gide, me demanda la maîtresse de maison. Vous n'ignorez pas son manque absolu de sens pratique. Il souffre, plus encore que nous, des difficultés du ravitaillement. »

De retour à Tunis, je fis adresser des colis à Martin du Gard, Montherlant et Gide. Au bureau des contrôles, l'employé chargé du visa s'étonna bien un peu de voir les membres de ma famille s'augmenter soudain d'aussi flatteuse façon ; mais ce devait être un ami des Lettres car, par la suite, il ne souleva jamais aucune objection.

Gide me remercia avec effusion du premier envoi. Plus que jamais, la Tunisie lui apparaissait comme une sorte de Paradis perdu.

« Vous savez, m'écrivait-il, que c'est là qu'eut lieu mon premier contact avec l'Afrique, l'Islam et tout ce dont, depuis, j'ai gardé la secrète et tenace nostalgie. Les raisons qui me faisaient aimer ce pays étaient, en ce temps et hier encore, tout autres qu'intellectuelles ; mais voici qu'aux

raisons du cœur et des sens s'ajoutent à présent celles aussi bien de l'esprit. D'un bout à l'autre de notre Afrique du Nord, nous assistons à un bien émouvant réveil... »

« Puisque la Tunisie vous laisse tant de regrets, lui répondis-je, pour quoi ne viendriez-vous pas vous y installer ? Il se trouve que l'amiral Esteva, notre nouveau Résident Général, est mon compatriote. Jadis, son père et le mien étaient liés d'amitié. Rien ne me serait plus facile aujourd'hui que de vous faire obtenir un sauf-conduit. »

Il m'écrivit quelques jours plus tard :

« ... Votre lettre fait miroiter devant mes yeux des perspectives bien attrayantes. Inattendues... car, vraiment, je n'y songeai guère, et l'horizon restait pour moi tristement bouché. Et tout à coup, magicien, vous soulevez la toile de fond.

« De toute manière, je ne pensais pas passer un second hiver à Cabris ; ni non plus rentrer à Paris, pour les multiples raisons que vous pouvez soupçonner. Certainement, de toutes les résidences possibles, aucune ne me sourit davantage que Tunis... »

Quelques semaines plus tard, ce projet sembla se préciser dans son esprit. Il envisageait des possibilités d'hivernage, en compagnie de sa fille qu'il aurait voulu faire inscrire au lycée de la ville. L'année s'acheva cependant sans qu'il eût pris une décision ; mais, en février 42, ayant eu vent de ma prochaine venue, il me pria instamment d'aller le voir à Nice :

« J'attends d'une conversation avec vous l'aiguillage de ma destinée. »

Dans les premiers jours de mars, il me reçut un après-midi à l'hôtel Adriatic. Je le trouvai inquiet et amaigri.

« Ici, me dit-il, je ne me sens plus en sûreté. La presse continue à se déchaîner contre moi ; on m'accuse d'avoir perverti la jeunesse. Il y a quelques mois à peine, alors que je devais faire une conférence d'ordre purement littéraire sur Henri Michaux, la Légion m'a empêché de parler. Vous me connaissez assez pour savoir à quel point j'ai pu en être affecté. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une seule idée en tête : quitter ce pays. Je doute si, sans vous, j'aurais su m'y décider, tant grandit avec l'âge ma crainte des formalités. Dès que vous aurez regagné Tunis, présentez ma requête au Résident. Vous aurez droit l'un et l'autre à toute ma reconnaissance. »

Au lendemain de mon retour, je fus reçu par l'Amiral.

« Nous allons demander au préfet des Alpes-Maritimes de faire établir un sauf-conduit pour M. Gide », me déclara-t-il. Et il ajouta en riant :

« Vous me promettez qu'au moins il sera sage ! »

Je pensai tout d'abord que l'Amiral voulait parler d'une activité poli-

tique possible de la part de notre visiteur (et de fait la commission italienne d'armistice fit des représentations à la Résidence au lendemain de son arrivée) — mais je compris très vite qu'il s'agissait d'autre chose.

« Vos craintes, Amiral, me paraissent bien superflues, m'écriai-je avec feu. Il ne faut tout de même pas oublier qu'il va sur ses soixante-quatorze ans ! »

Plus tard, quand parut la troisième partie de son *Journal*, Gide devait m'apprendre que ma candeur avait été grande, tout au moins sur ce chapitre-là.

Quand il arriva à Tunis, dans la matinée du 6 mai, j'étais allé l'attendre au bateau en compagnie de mon fidèle Salah. L'accès des quais ayant été interdit depuis la guerre, il nous fallut stationner derrière les grilles qui clôturent le port. Dix minutes après l'accostage, les premiers passagers commencent à défiler devant nous. Un grand quart d'heure s'écoule : pas de Gide. Les yeux fixés sur l'intérieur du hangar où se passait la visite de la douane, il me semble toutefois entrevoir un instant le célèbre manteau de loden de l'écrivain. Enfin, au bout de quarante-cinq minutes, alors que tous les passagers étaient déjà sortis et que je me disposais à téléphoner à la Compagnie, nous le vîmes arriver, suivi d'un porteur. Il paraissait littéralement effondré.

« Il m'arrive une aventure effroyable, me dit-il, et qui me paraît de bien mauvais augure. La veille de mon départ, mes amis de l'ambassade américaine à Vichy avaient eu la délicatesse de me faire parvenir deux kilos de tabac blond. Je place les boîtes bien évidence dans ma malle, les signale moi-même à l'attention du douanier et, en toute innocence, lui présente à titre justificatif la lettre d'envoi à en-tête de l'ambassade. Le douanier en réfère à son chef qui, après avoir parcouru le papier, me déclare froidement : "Vous ne devriez pas ignorer que ce document n'a aucune valeur officielle. Si vous désirez conserver ce tabac, il vous faudra verser 3 800 francs de droits d'entrée." Je proteste, affirme — et ce n'est que trop vrai — que je n'ai pas les moyens de payer une telle somme. Rien n'y fait. Après une demi-heure de vaines palabres, toutes les boîtes m'ont été confisquées. Vous conviendrez avec moi que ce voyage commence plutôt mal... »

Devant son désarroi total, je me dis : si je ne tente pas une démarche à l'instant, il ne sera sûrement pas fichu de faire honneur au déjeuner qu'on a préparé spécialement pour lui. Sans perdre une minute, je le conduis au Tunisia Palace, puis, tandis qu'il s'installe, cours à la Résidence, me fais annoncer au chef de cabinet et lui fais part de la mésaventure dont notre illustre visiteur vien d'être victime.

« Vous vous inquiétez pour bien peu de chose, me dit-il. Patientez ici

cinq minutes, le temps que j'aie téléphoner au Directeur des Douanes. »

Quelques instants plus tard, il vient me retrouver :

« Tout est arrangé », me déclare-t-il en souriant.

Je le remerciai chaleureusement de sa providentielle intervention :

« Vous ne vous doutez pas du soulagement que cette bonne nouvelle va lui apporter. » Et j'ajoutai : « À quelle heure faudra-t-il envoyer Salah au port pour reprendre possession du tabac ?

— Inutile de déranger Salah. Un douanier ira déposer les boîtes au Tunisia dès le début de l'après-midi... »

Chère Tunisie ! pensai-je avec une joyeuse tendresse, tandis que, d'un pas léger, je me hâtais de reprendre le chemin de l'hôtel.

Lorsque Gide apprit que son trésor allait lui être restitué, il redevint un autre homme. Les émotions de la matinée eurent tout au moins cet heureux résultat de le mettre en appétit car, si nous nous reportons à son *Journal*, c'est avec une « voracité lyrique » qu'une demi-heure plus tard il s'attaquait aux « dix sortes de hors-d'œuvre » qui lui furent présentés.

Quelques semaines plus tard, avant de s'installer à Sidi-Bou-Saïd, André Gide écrivait sur la page de garde d'un exemplaire de son *Voyage au Congo* cette dédicace :

« C'est à Tunis que j'ai d'abord pris contact avec la terre africaine. Il y a cinquante ans de cela. Le vaste continent plein de mystère et de sauvage ardeur m'attirait depuis ma jeunesse. Paul Albert Laurens fut le compagnon fraternel d'une sorte d'initiation qui eut sur moi une profonde influence.

« C'est en Tunisie que, par la suite, je suis le plus souvent retourné, n'imaginant pas pouvoir trouver où que ce soit pays plus beau ni plus étrangement séducteur ; désireux tout à la fois de raviver mes premiers souvenirs et d'inviter autrui à partager mon ravissement. C'est ainsi que, sitôt marié, j'y menai ma femme ; puis, à chaque nouveau départ pour l'Afrique, entraînant un compagnon entraîneur : Ghéon, Jef Last, Élisabeth Herbart, Pierre Herbart, Marc Allégret. C'est avec ce dernier que j'entrepris le Voyage au Congo dont voici le récit fidèle.

« Me retrouvant à Tunis aujourd'hui, j'ai plaisir à tracer ces lignes sur ce volume — auquel je souhaite que puisse donner quelque prix l'expression de ma reconnaissance pour Tunis même et pour les amis charmants qui conspirent à m'y rendre heureux.

« Tunis, Juin 1942.

« André Gide. »

Pierre Herbart, « pseudo » Le Vigan, à Rennes, été 44

par

MAURICE DELARUE

Peu courageux de nature, je me réfugiais dans l'humour [...]. J'avais une frousse intense.

Pierre Herbart, *La Ligne de force* ¹.

Le Vigan arriva à Rennes dans la deuxième quinzaine de mai 1944. Il était envoyé de Paris par le Comité directeur du *Mouvement de Libération Nationale* (MLN) pour succéder à Maurice Prestaut, dit Patro, comme délégué général régional de l'organisation clandestine et de sa branche localement la mieux implantée, *Défense de la France* (DF) ².

À la suite de la trahison d'un agent de liaison, Claude Jussieu, les principaux responsables du Mouvement en Bretagne, Patro, son adjoint pour l'Ille-et-Vilaine Pierre Héger dit Le Gall, et tout un groupe de résistants rennais étaient tombés au début de mai aux mains de la Gestapo. Patro, ancien officier de marine qui avait tué un Allemand et en avait blessé un autre lors de son arrestation, sera fusillé le 9 juin, juste après avoir appris le débarquement allié en Normandie ; Héger s'évadera en août du train qui l'emmenait en Allemagne. Plusieurs autres ne reviendront jamais.

La Résistance non communiste bretonne se trouvait décapitée à la veille de journées dont personne ne doutait qu'elles seraient décisives.

1. Gallimard, 1958. Dans ce livre de souvenirs, Pierre Herbart fait de son épisode rennais un récit très elliptique mais exact à quelques détails insignifiants près.

2. Les mouvements de résistance se formèrent spontanément et en ordre dispersé. De Gaulle s'efforça de les réunir et de les fédérer sous son autorité, tâche à laquelle s'employa Jean Moulin. Le MLN, groupant la quasi-totalité des mouvements, à l'exception de ceux d'obédience communiste, fut formellement constitué en décembre 1943.

Pour ma part, rattaché directement à Héger, ami de vieille date qui m'avait introduit dans *Défense de la France*, et à Patro, j'étais tombé du jour au lendemain dans un brouillard opaque, ne disposant que de contacts épisodiques, personne à qui me fier ou plutôt que je connusse vraiment. C'est cependant un de ces « contacts », une jeune fille sachant mes relations avec Héger³, qui me « repêcha », comme on disait, et m'annonça l'arrivée prochaine d'un nouveau « chef », un certain Le Vigan, dont nul à Rennes n'avait entendu parler. Rendez-vous me fut fixé dès son arrivée, près de la gare.

Au jour et à l'heure dits, je vis approcher un homme svelte, de bonne taille, au pas à la fois vif et ondoyant, le front dégarni, avec, comment dire ? un sourire aigu dans le regard. Je lui donnais la quarantaine. Ce qui en lui me frappa le plus, c'était une élégance décontractée, une désinvolture que le provincial que j'étais jugea en lui-même très « parisienne » — trop, peut-être... Il portait un costume de bonne coupe et d'une qualité de tissus étonnante pour l'époque, et un nœud papillon que je lui vis toujours par la suite et qui attirait l'œil comme un dangereux signe distinctif.

Nous n'échangeâmes que quelques mots, pour fixer un autre rendez-vous. Il s'exprimait en phrases courtes et nettes, ainsi que, je m'en rendis compte plus tard, il écrivait. Il interrompait son propos de brefs silences accompagnés de coups d'œil interrogateurs où brillait un brin d'ironie, comme pour obliger son interlocuteur à répondre lui aussi sans mots superflus.

Lors de notre deuxième rencontre, il me demanda de continuer à faire ce dont Héger et Patro m'avaient chargé : ce que nous appelions de la « prospection » pour éviter l'affreux mot de recrutement. Il s'agissait de savoir sur qui nous pourrions compter le moment venu et de diriger les volontaires vers des maquis parfois encore à l'état d'ébauche. Il me demanda aussi de le seconder pour des besognes quotidiennes, et proposa également à Bob, qui était, je crois, le plus jeune d'entre nous, de lui rendre les mêmes services.

En Bretagne, Le Vigan débarquait en terre inconnue. Il fit tout de suite confiance à ceux qui l'accueillaient, des jeunes gens d'une vingtaine d'années pour la plupart, qui se remettaient à peine des coups durs qu'ils venaient d'encaisser.

Le plus urgent était de reconstituer le réseau. J'ai dit que le MLN était décapité, et le mot est juste ; mais pour l'apprécier, il faut imaginer ce que fut la Résistance. Ce n'était pas — les maquis mis à part qui avaient

3. Ils se marièrent après la guerre.

d'ailleurs leur autonomie — une machine hiérarchisée, commandée d'en haut, fonctionnant militairement. Elle était essentiellement l'émanation de ce que Jacques Debu-Bridel a appelé « la nébuleuse du dévouement », des groupes souvent spontanés, fondés sur l'amitié et la camaraderie plus que sur une structure. La Résistance organisée était, dit-on, numériquement faible, c'est vrai ; mais, dans cette partie de la France du moins et à cette époque, à la veille d'un débarquement de plus en plus impatientement espéré, elle pouvait compter sur la complicité passive, et le plus souvent active, de l'immense majorité de la population. Elle était, comme Mao dira d'une autre Résistance « comme un poisson dans l'eau ». Présenter les Français de ce temps, comme c'est aujourd'hui la mode, comme un ramassis d'attentistes, de lâches et de dénonciateurs est une pure et simple calomnie. Il y avait bien quelques « collabos », mais ils étaient pour la plupart connus, repérés, et la peur était dans leur camp plus que dans celui d'en face. Décapité, le réseau du MLN n'était pas mort pour autant, dès lors que les captifs, après la trahison initiale, n'avaient pas parlé. Il fallait d'abord rétablir les contacts, renouer les fils.

Le Vigan ne me cacha pas que son objectif principal était politique : se plaçant dans l'hypothèse d'un débarquement proche — perspective obsessionnelle chez tous les Français — et réussi — mais au prix de quelles destructions ? — nous devions, ni trop tôt, ni trop tard, mais pas nécessairement sur ordre, nous emparer des édifices publics pour les remettre aux autorités nommées par de Gaulle.

L'insistance que Le Vigan mit à me poser ce problème me stupéfia et me choqua, pour ne pas dire plus. Ce qu'il plaçait en première ligne de ses préoccupations me paraissait secondaire.

Il n'y avait jamais eu beaucoup de « pétinistes » ou supposés tels en Bretagne — guère plus que de collaborateurs patentés. En mai 44, ils étaient moins nombreux que jamais. Et tout le reste de la population se considérait, avec des arrière-pensées certes plus nuancées, comme « gaulliste ». Nul ne doutait, en tout cas, qu'une fois les Allemands boutés hors de France, de Gaulle s'imposerait de lui-même, sans difficultés. Bien sûr, les tiraillements entre de Gaulle et les Américains n'étaient pas ignorés (la BBC, très écoutée, ne les dissimulait pas) ; mais ils paraissaient si absurdes que personne ne les prenait au sérieux. Quand Le Vigan me dit qu'il nous faudrait mettre les Américains devant le fait accompli, je tombai des nues.

Je fus moins étonné mais non moins choqué quand il ajouta sans ambages que nous devrions rester « vigilants » à l'égard des communistes — « Vigilance, vigilance ! », il retourna contre eux un de leurs mots d'ordre favoris avec un rire narquois — et les prendre à tout prix de vitesse.

Comme partout en France et en Europe, les deux Résistances, communiste (le *Front national*⁴) et non communiste (le MLN), co-existaient dans la méfiance, mais en Haute-Bretagne du moins, leur rivalité ne prit jamais un tour dramatique.

Nous eûmes à ce propos une discussion qui faillit tourner à l'aigre. Comme je protestai quand Le Vigan me parla du « dictateur Staline », il rétorqua :

« On voit bien que vous ne les connaissez pas comme je les connais. Moi, cher ami, je suis allé à Moscou. »

Et comme je ne répondais pas, après un bref silence il ajouta :

« C'est moi qui ai fait visiter l'URSS à Gide. »

J'ouvrais des yeux ronds.

« Eh bien, ajouta-t-il, puisque vous avez de la sympathie pour eux, vous allez m'en faire profiter. Mettez-moi donc en rapport avec le Front National. »

De la sympathie, c'était trop dire, mais oui, j'avais un contact avec le Front National. J'arrangeai le rendez vous souhaité, dans la campagne d'Antrain. Je n'eus plus à m'occuper des relations entre le MLN et le FN, mais tout se passa comme si un modus vivendi entre les deux mouvements avait été établi et respecté.

Comme la grande majorité des garçons de ma génération (vingt ans en 39), je me considérais comme « de gauche » et le Front Populaire à ses débuts m'avait enthousiasmé. L'URSS m'intriguait et m'intéressait, mais la révérence, le conformisme délirant dont les communistes encensaient tout ce qui se faisait et disait à Moscou me donnèrent vite la nausée. Gide avait fait le reste. Son *Retour de l'URSS*, qui avait eu un immense retentissement en dépit ou plutôt à cause de sa modération, m'aurait décillé si nécessaire, l'inepte indignation du PC dès sa publication puis les *Retouches* (le mot est important) qu'elle suscita de la part de Gide en 1937 m'avaient définitivement vacciné contre le communisme bien avant le Pacte germano-soviétique. Il reste qu'en mai 1944 l'URSS et les communistes, français et autres, étaient nos alliés « objectifs », des alliés actifs, courageux, indispensables. Après la guerre, il faudra reprendre des distances... Cet état d'esprit était très répandu.

Mais Le Vigan m'en avait trop dit. Le *Retour* et les *Retouches* m'avaient entraîné dans la lecture de Gide bien au delà de l'URSS. Je m'étais plongé au petit bonheur dans ses écrits ; j'avais fait des économies pour m'offrir son *Journal* dès sa publication dans « La Pléiade » et

4. Un *Front National* sans aucun rapport, faut-il le préciser ? avec celui de M. Jean-Marie Le Pen.

même, allez donc savoir pourquoi sinon parce que Gide l'avait préfacé, *Le Chancre du Niger*, pamphlet anticolonialiste d'un certain Herbart.

Dès que j'eus quitté Le Vigan, je me replongeai dans ma bibliothèque gidienne et le lendemain je lui dis :

« Mieux vaut que je ne vous le cache pas : je sais qui vous êtes. Je sais aussi qui est votre femme. Avec Gide en URSS, il n'y avait que Dabit, qui est mort ; Louis Guilloux, qui est de Saint-Brieuc et si vous étiez briochin, je m'en serais aperçu (*DF* était bien implanté à Saint-Brieuc ⁵) et vous ne seriez pas arrivé de Paris ; comme vous n'avez rien de Hollandais, je ne crois pas que vous soyez Jef Last ; j'ai lu aussi quelque part, pur hasard, que "le juif Schiffrin" était à New-York. Parmi les compagnons de Gide, vous ne pouvez être que Pierre Herbart. »

Comme j'enchaînais en lui parlant du *Chancre du Niger*, il détourna la conversation.

N'ayant pas été chargé de le « réceptionner », pour employer notre jargon, ni de l'héberger, je ne connaissais pas sa « planque », mais quelques jours plus tard, il me dit :

« Pourriez vous me trouver un autre appartement ? J'ai un piano dans ma chambre. J'ai l'impression de coucher au bordel. C'est insupportable. »

« Alors, répondis-je, je sais où vous habitez : Boulevard de La Tour d'Auvergne. »

Et je précisai le numéro. J'avais visité cet appartement que son propriétaire mettait à la disposition de la Résistance et ce piano insolite ne m'avait pas échappé.

Le Vigan fut, cette fois, franchement agacé. « Eh bien, dit-il, vous vous chargez de la police ! » Tâche qu'il me confia en effet.

Ces quelques dérapages ne doivent cependant pas donner de Le Vigan-Herbart une idée fausse. Il me parut toujours, au contraire, remarquablement prudent alors qu'il était si facile de ne pas l'être et que la prudence, je le sus plus tard, n'était pas dans sa nature. Il était soucieux d'efficacité, adversaire de toute emphase et de l'esbrouffe à quoi portait l'air du temps. Je l'ai toujours connu sûr de lui, clairvoyant, attentif au choix du moment, préférant convaincre à ordonner.

Je n'ai jamais oublié une conversation que nous eûmes au Thabor, le jardin public de Rennes, quelques jours avant le débarquement. Il sortit

5. Le 1^{er} juillet 1944, le réseau de Saint-Brieuc fut lui aussi décapité et dix-sept de ses membres, dont son chef, l'abbé Fleury, exécutés. Le Vigan enverra trois membres du groupe rennais, François Delhomme, Éric Hamel et Antoinette de P. ulpiquet, le reformer.

de sa poche une carte Michelin et posa son index entre l'embouchure de la Seine et le Cotentin.

« Le débarquement aura lieu là, me dit-il. N'allez pas croire que je vous livre un secret militaire, mais ça s'impose. Les plages sont accessibles. Ce ne sont pas les galets de Dieppe ⁶. Logiquement, les Alliés vont couper le Cotentin et prendre Cherbourg pour disposer d'un port, puis ils feront la même manœuvre sur la Bretagne avant de marcher sur Paris. »

Il n'eut pas de mal à me convaincre. Cette stratégie me paraissait et me paraît toujours aller tellement de soi, que je ne comprends pas encore aujourd'hui comment Hitler a pu se laisser surprendre.

« Rennes, ajouta Le Vigan, est un objectif majeur. Dix routes nationales s'y rencontrent. Paris mis à part, il n'y a qu'à Reims qu'on en trouve autant... Ça promet ! »

« Nous serons libérés avant Paris, poursuivit-il, et comme grande imprimerie de presse (l'*Ouest-Éclair*), nous publierons *Défense de la France* ⁷, le premier journal de la France libérée. C'est aussi pour ça que je suis à Rennes. Vous avez bien un contact à l'*Ouest-Éclair* ? »

J'en avais un en effet : la mère de Bob travaillait dans la place.

Le plus singulier fut que ce scénario se déroula comme prévu. Après le débarquement, les maquis s'étoffèrent rapidement et se placèrent plus ou moins formellement sous la houlette du MLN, notamment dans le Nord de l'Ille-et-Vilaine, sous l'autorité d'Adam (le commandant Jutault). La veille de la Libération de Rennes, la plus grande ville française qu'aient jusqu'alors atteinte les Alliés, l'intendant de police et le préfet régional de Vichy étaient sous les verrous ; le Dr Patay, maire récemment nommé, avait remis sa démission, d'ailleurs dignement, à la Résistance. Les prises de pouvoir des nouvelles autorités se dérouleront conformément au programme soigneusement établi par Le Vigan.

Celui-ci avait des rencontres secrètes avec les titulaires des plus hauts postes nommés par de Gaulle : Le Gorgeu (dit Le Guillou), sénateur-maire de Brest déchu par Vichy qui remplacera le préfet régional avec le nouveau titre plus flambant de Commissaire de la République ; Bernard Cornut-Gentile (futur ministre) qui sera préfet d'Ille-et-Vilaine ; Kérambrun, magistrat limogé dès novembre 1940 pour refus de serment à Pétain, qui présidera la Cour d'Appel (en même temps que le Comité de Libération) ; Yves Milon, professeur à la Faculté des Sciences, dont un fils

6. Lors du raid expérimental sur Dieppe, le 19 août 1942, les galets se révélèrent redoutables pour les blindés alliés.

7. Le premier numéro de *Défense de la France*, journal clandestin, porte la date du 15 août 1941.

avait disparu en gagnant l'Angleterre en 1940, qui sera le nouveau maire.

Le 1^{er} août, Le Vigan nous envoya, Bob et moi, à Saint-Aubin-du-Cormier, à une trentaine de kilomètres au Nord-Est de Rennes, « voir ce qui se passait ». Il avait appris que la Milice venait d'y faire des ravages. Il voulait en avoir le cœur net, d'autant plus que nous attendions là, comme le Messie, depuis des semaines... un parachutage d'armes !

On mesure notre ignorance du déroulement de la bataille toute proche. Certes nous savions que les Alliés, après avoir accumulé depuis le débarquement du 6 juin un formidable arsenal entre Cherbourg et les abords de Caen, avaient pris l'offensive le 25 juillet dans la direction prévue par Le Vigan, vers le Sud du Cotentin. Mais le dernier bulletin de la BBC annonçait la prise de Bréhal, au Nord de Grandville. En un peu moins de deux mois, ils avaient parcouru, au prix de combats acharnés, une cinquantaine de kilomètres ; il leur en restait le double à conquérir pour libérer Rennes.

Partant gaiement de bon matin en vélo pour notre partie de campagne, je proposai à Bob de faire une sorte de reconnaissance droit au Nord, sur la route d'Avranches. Le soleil brillait dans un ciel limpide, étrangement silencieux. À peine sortis de la ville, nous avons compris que quelque chose se passait. Nous croisions des soldats allemands débandés, à pied, en camion, à bicyclette, épuisés ; des éclopés, pitoyables, se soutenant les uns les autres ; tout ce monde en déroute se hâtant de son mieux les uns vers le Sud, les autres s'engouffrant vers l'Est par des chemins de traverse. Les deux civils que nous étions pédalant à contre-courant avaient quelque chose de surréaliste. À destination, nous apprîmes que notre expédition n'avait plus d'objet. D'après la radio, les Américains seraient sûrement à Rennes avant nous. Nous rentrâmes donc par la route la plus directe, celle de l'Est.

Des colonnes de fumée s'élevaient au-dessus de Rennes. Les Allemands brûlaient leurs vaisseaux. Des obus tombaient un à un sur la ville avec une régularité de métronome. Les Américains avaient atteint les faubourgs nord et tiraient, selon les connaisseurs, « des fusants pour empêcher les Allemands de se regrouper ». Follement excité, je retrouvai Herbart, qui affichait une souveraine impassibilité. « Les Américains, me dit-il, n'entreront pas tout de suite. Ils sont allés trop vite. Le pétrole ne suit pas. »

Il m'avait suffisamment épâté pour que je ne lui demande pas ce qui lui permettait de parler avec une telle autorité. En tout cas, il voyait juste.

La veille, 31 août, l'armée Patton avait franchi à Pontaubault, au sud d'Avranches (ce sera « la percée d'Avranches ») la Sélune, cours d'eau qui marque la base du Cotentin, et sept divisions, mille cinq cents véhicules,

vont s'engouffrer à la queue-leu-leu sur un minuscule pont intact. Les blindés américains se déploieront en éventail vers Brest et Le Mans, mais, après un bond d'une centaine de kilomètres, marqueront le pas devant Rennes.

Le Vigan enverra émissaires sur émissaires aux avant-postes, assurant les GI qu'ils pouvaient entrer l'arme à la bretelle. « Thank you. OK. Mais les ordres sont d'attendre. »

Cette prudence était explicable. La Wehrmacht s'accrochait à la Normandie. Jusqu'au 8 août elle menacera de couper le cordon ombilical d'Avranches, et ne renoncera aux bocages normands que le 18 août. La priorité était alors de s'assurer des ports bretons et de prendre le gros de l'armée allemande à revers, non de s'emparer de Rennes.

Dans la ville, à moitié vidée de ses habitants et où quatre années de bombardements aériens avaient accumulé les ruines, les Allemands paraissaient désœuvrés et indifférents. Cependant le 2 août ils évacuèrent la prison, après avoir emmené sous bonne escorte un dernier train de prisonniers politiques. Dans la nuit du 3 au 4, la Wehrmacht revint en force et fit sauter la plupart des ponts, provoquant de nouvelles ruines, mais laissant intacte la grande plateforme qui recouvre la Vilaine au centre de la ville.

Quelques heures plus tôt, dans l'après-midi de ce jeudi 3 août, Le Vigan m'avait dit : « Les Américains seront ici demain. Il n'y a plus de temps à perdre. » Une fois de plus, je le croyais informé, mais dans son livre *La Ligne de force*, il reconnaît qu'il ne l'était nullement. Simplement « il n'y tenait plus ». Les divers objectifs ayant été répartis, il me demanda de l'accompagner à la Préfecture. Un autre camarade, Francis, était aussi de la partie. Pierre Herbart a lui-même raconté cet épisode de « la prise de la Préfecture » dans une page délicieuse de ce même livre, avec la plume d'un Alphonse Daudet trempée dans le vitriol.

Deux ou trois GMR⁸ gardaient la grille, mais ils nous étaient tout acquis, ravis même de changer de patron, un peu inquiets seulement que les Allemands n'eussent pas encore évacué l'immeuble en face où, sans doute, ils bouclaient leur paquetage.

Pour cause de bombardement, le préfet régional Robert-Martin était dans sa cave, éclairée à la bougie⁹ avec deux ou trois de ses collaborateurs. Le Vigan le convoqua dans son propre bureau. Le super-préfet était pâle, ses mains tremblaient un peu en tripotant une boîte d'allumet-

8. *Groupe Mobile de Réserve*, les CRS de l'époque.

9. L'électricité continua d'être fournie presque partout, avec seulement des coupures techniques pour limiter la consommation.

tes. Le Vigan se présenta courtoisement et son interlocuteur parut rassuré par notre bonne mine.

« Je suis désolé que vous ne soyez pas venu me rendre visite plus tôt », dit-il, mettant en joie Le Vigan qui enchaîna : « Je viens m'assurer de votre personne. Votre mission est terminée. M. Le Gorgeu, Commissaire de la République, va venir s'installer ici. » « Je les connais bien, lui et son fils, dit encore le super-préfet, jouant l'innocent du village. Pourrions-nous nous rencontrer ? ». Le Vigan interrompit les mondanités : « Vous êtes en état d'arrestation. Pour votre sécurité, le mieux est que vous retourniez à la cave jusqu'à nouvel ordre. »

Le super-préfet de Vichy sera sévèrement condamné puis, je pense, amnistié. Il n'eut en tout cas pas à se plaindre de mauvais traitements lors de son arrestation.

Inspectant le bureau préfectoral, Le Vigan découvrit le dossier de recherche le concernant. Il m'envoya ensuite arrêter l'Intendant de police, lui aussi réfugié dans sa cave, puis à la mairie, où tout se passait quasi protocolairement, et à la prison, où je pus faire libérer trois prisonniers politiques apparemment oubliés. Les rares Allemands ne s'intéressaient à rien. J'en ai même croisé dans les couloirs de la mairie qui s'effacèrent poliment pour me laisser passer. Le soir, Le Vigan me dit de rester à la préfecture avec quelques autres, et s'éclipsa.

Le lendemain matin, 4 août, alors qu'un silence insolite est tombé sur la ville, morte, où toute trace allemande a disparu, une voiture noire débouche en trombe dans la rue déserte. Sur l'aile avant droite, un garçon en uniforme de fantaisie brandit un drapeau tricolore. Petite scène improvisée à des milliers d'exemplaires dans toute la France. « Voilà comment se crée le style révolutionnaire », commentera Le Vigan¹⁰ qui, dans le claquement des portières, surgit, accompagné d'un petit homme à l'orgnon, Le Gorgeu.

Avant de franchir le seuil du bureau préfectoral, celui-ci s'arrête et sort un papier de sa chaussure. C'est son décret de nomination comme Commissaire de la République, signé du général de Gaulle. Après les présentations, il nous en donne la lecture, terminée par ces mots : « Le présent décret ne sera pas publié au *Journal Officiel*. » Petit discours républicain. Émotion.

Au milieu de ces effusions apparaît le premier uniforme qui, lui, nous arrive de Londres. C'est le colonel de Chevigné, gouverneur militaire. Je me rends compte que le spectacle est maintenant ailleurs.

J'arrive dans la rue voisine au moment où débouchent, venant du Nord,

10. V. *La Ligne de force*, p. 176.

les Américains. Ils avancent dans un silence que troublent à peine leurs semelles de caoutchouc, le fusil-mitrailleur sous le coude, encadrant la chaussée vide, en file indienne sur chaque trottoir, l'œil aux aguets, le regard voletant de fenêtre en fenêtre. Alors des visages paraissent, des cris fusent, toute la ville se précipite vers la place de la Mairie où le nouveau maire déploie au balcon le drapeau bleu, blanc, rouge tandis que s'élève une *Marseillaise* approximative mais enthousiaste.

Alors, je m'aperçois que je n'ai pas sorti de ma poche mon brassard de la résistance officielle, numéroté, frappé de la Croix de Lorraine, que j'étais si fier de posséder. Je me demande si la fête commence ou si elle est finie.

*

On s'est beaucoup gaussé de la Résistance après l'avoir portée au pinacle et je me garderai de tenter une évaluation. Je remarque simplement que le général Eisenhower, commandant suprême allié, qui sait de quoi il parle, a estimé que la Résistance française lui avait rendu les services de quinze divisions. Dans ses célèbres *Mémoires d'un agent secret de la France Libre*, Rémy raconte que, traversant Antrain, le premier village breton au sud d'Avranches, dans la foulée de l'armée Patton, on lui montra 480 soldats allemands faits prisonniers par les maquisards avant l'arrivée des Américains. Dira-t-on que l'efficacité des maquis (dont l'armement était, sauf exception, dérisoire), fut d'ordre plus psychologique que proprement militaire ? C'est vraisemblable, mais qu'importe ? Ne vaut-il pas mieux vaincre par la peur que par le feu ?

Le même phénomène se répétant dans toute la France, l'énorme mécanique alliée, une fois le verrou d'Avranches forcé et l'armée allemande de Normandie piégée, fonça jusqu'à la ligne Siegfried, plus ralentie par l'intendance que par l'action adverse, sans s'occuper du fastidieux nettoyage des arrières et des flancs, besogne dont se chargeait spontanément, trop hâtivement parfois, voire préalablement, la Résistance. Celle-ci n'eut jamais la puissance de quinze divisions, mais elle en eut l'effet. Ce qui favorisa l'audace de Patton et l'appréciation flatteuse d'Eisenhower.

Pendant ses trois mois à la tête du MLN breton, je connus toujours Le Vigan méticuleusement civil, comme se devait d'être par nature toute la Résistance, transmettant ses décisions, je n'ose dire ses ordres, avec une exquise courtoisie : « Pourriez-vous aller là, cher ami ?... Faire ceci ? », et les accompagnant de patientes explications.

L'insistance avec laquelle Le Gorgeu, dans son discours préfectoral, rendit hommage à son rôle « militaire » l'amusa beaucoup. Il n'était pas dupe. C'était une façon d'évincer un gêneur politique. J'imagine ce qu'eût été sa furieuse gaieté en lisant, dans la présentation de la réédition

posthume de son *Rôdeur*¹¹, qu'il avait reçu le général de Gaulle à Rennes « sous le nom de général Le Vigan » ! Une confusion, sans doute, due à son titre de délégué « général » du MLN ! J'entends encore sa colère, quelques jours après la Libération : « Vous n'imaginez pas ce qu'"ils" ont le culot de me proposer ?... Une médaille ! »

Herbart eut dès lors deux préoccupations : d'abord, éviter (ou modérer) les règlements de compte ; il se fit, à cette fin, élire vice-président du Comité de Libération, instance *ad hoc* que présidait Kérambrun ; ensuite, faire paraître « au grand jour », le journal *Défense de la France*. Depuis 1941, *DF* avait publié clandestinement 47 numéros et diffusé jusqu'à 450 000 exemplaires en janvier 1944 — un record.

Ce fut moins simple que ne l'escomptait Herbart. *DF* disposait d'une imprimerie, celle de feu *Ouest-Éclair*, interdit pour crime de parution pendant l'Occupation, et d'une petite équipe : Herbart lui-même et deux journalistes de Clermont-Ferrand en délicatesse avec la Gestapo auvergnate, Maurice Felut et Henri Rochon, arrivés à Rennes quelques semaines plus tôt. Herbart me proposa de me joindre à eux. J'acceptai, ravi¹².

Cependant, la publication à Rennes d'un journal à vocation nationale, sous la direction d'un mal-pensant, anti-stalinien sûrement mais peut-être trotskiste, ce qui risquait d'être pire, n'était pas au programme des nouvelles autorités qui contrôlaient les stocks de papier et dispensaient les autorisations de paraître. Ce qui les intéressait, c'était la publication d'un journal régional dans la ligne démocrate-chrétienne de l'ancien *Ouest-Éclair*. Ce sera *Ouest-France*.

Herbart eut une sévère prise de bec avec le colonel de Chevigné (futur député MRP). Il rompit en lançant : « Si nous n'avons pas d'autorisation de paraître, nous nous en passerons. Vous savez, colonel, depuis quatre ans, nous avons l'habitude. »

Finalement, *Ouest-France* et *Défense de la France* parurent simultanément le 8 août, le premier le matin, le second l'après-midi (ce que les fondateurs de *DF* avaient toujours envisagé), en date du lendemain dans la tradition de la presse du soir parisienne.

Le premier numéro parut sur quatre pages demi-format, les autres, sauf celui qui annonçait l'insurrection parisienne, sur deux pages seulement (soit une demi-feuille). Pour 1,50 f. (1 1/2 de nos centimes), il était bourré d'informations, et ses rédacteurs n'eurent pas à rougir en le relisant quelques décennies plus tard.

La manchette annonçait « la débacle des armées allemandes sur le

11. Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1984.

12. Étudiant, je me destinai à l'enseignement.

front de France ». Herbart concluait l'éditorial, signé *DF*, par ces mots : « La Résistance ne faiblira pas. Elle veut refaire la France libre et heureuse, sans haine mais sans faiblesse. Ceux qui ont la conscience nette n'ont pas à trembler devant elle. Ce qu'elle apporte, c'est la justice et non pas la vengeance. »

Trente-trois numéros parurent à Rennes, jusqu'à ce que les communications fussent définitivement rétablies avec Paris, le 14 septembre. Depuis le 22 août, en pleine insurrection, les fondateurs du mouvement de Résistance *Défense de la France*, Philippe Viannay, Jean-Daniel Jurgensen et Robert Salmon, publiaient l'édition parisienne. Celle de Rennes n'avait plus de raison d'être.

Herbart regagna Paris libéré fin août. Il m'avait donné rendez-vous, dès que je serai disponible, « au journal », 100 rue Réaumur, ancienne adresse de *L'Intransigeant*, où avait été imprimé pendant les quatre ans d'occupation la *Pariser Zeitung*, quotidien de la Wehrmacht. Plusieurs journaux « issus de la Résistance », selon la formule en usage, se partageaient maintenant l'immeuble.

Je trouvai Herbart amer et désabusé. Il n'avait pas trouvé sa place dans un quotidien aussi minuscule que celui de Rennes et qui regorgeait déjà de rédacteurs en chef et d'éditorialistes (mais un débutant comme moi pourrait y faire son trou). En outre et surtout, l'équipe en place nourrissait le projet d'un journal dit de « grande information », ambition encore raisonnable avant l'apparition des transistors et de la télévision mais qui ne relevait guère du style de Herbart. Contact avait déjà été pris avec Pierre Lazareff. Celui-ci avait, avant la guerre, fait la fortune de *Paris-Soir*, et devait bientôt rentrer des États-Unis. Une de ses premières décisions fut de remplacer le titre *Défense de la France* par *France-Soir*. La fondation du journal « dans la clandestinité » et les initiales *DF* furent rappelées en manchette pendant quelques années, de plus en plus discrètement, et finirent par disparaître complètement.

« Bonne chance, me dit Herbart après m'avoir introduit dans la place. Moi, je passe à l'étage au dessus ¹³. »

C'est là que Camus publiait *Combat*.

13. Toutes relations ne furent pas rompues entre Herbart et *France-Soir*. Au début des années 50, avant l'insurrection algérienne, *France-Soir* publia un reportage d'Herbart laissant prévoir de sérieuses difficultés dans les départements algériens, auxquels personne à l'époque ne s'intéressait.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXI¹

(1^{er} mars — 15 mai 1937)

Commencé à Moscou le 1^{er} mars 1937.

Antinomie du nationalisme : L'Action Française traite le « juif Blum » d'Allemand — et au même instant l'Allemagne met à la porte ses juifs.

L'Action Française rapportait l'autre jour que des énergumènes de province avaient eu le mauvais goût de donner un bal public le soir du 6 février (1937). Quelques patriotes furent les disperser en jetant dans la salle des boules puantes. C'était intitulé : *Rappel à la pudeur*.

Public peu intéressant à l'exposition Pouchkine — peut-être à cause du prix d'entrée, deux roubles. Il vint, quand j'y étais, deux dames, habillées sobrement de laine fine, sans chapeau, les cheveux parfaitement ondulés (leurs souliers pourtant ne valaient rien). Vision de luxe parmi les femmes aux cheveux raides sous de tristes bérets... Ces élégantes suaient la supériorité ! Dans un petit salon de musique où l'on expose le piano-forte de Pouchkine (sur lequel est ouvert *Der Freischütz*), en voici une qui ouvre le clavier, y promène ses doigts sous l'œil médusé de la Tisiphone... (Le seul fait de s'appuyer au coin d'une vitrine attire aussitôt au profane une sermonce, tout le bien de l'État est sacré...)

Aujourd'hui, jour libre, j'allais dans la rue à la recherche de visages contents et j'en trouvai beaucoup. La joie me gagnait. « L'astre mort se ranime », me disais-je. En effet, je sentais des transports aussi vifs qu'à vingt ans. De jeunes couples mangeaient en marchant ; je trouve cela

1. Les cahiers I à XX ont été publiés dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 et 95 du BAAG.

plein de grâce. J'aime à partager ma collation dans l'amour. Je ne crains pas non plus de manger dans les rues ; je le faisais jadis à Paris, mais je n'osais plus ces dernières années ; trop de gens me regardaient avec envie.

Ce soir, à la faveur de la nuit, je me suis glissé chez le Vieillard. « Dix minutes seulement », m'a-t-il dit (j'y suis resté plus d'une heure). Il tenait un Musset et, pour me montrer qu'il sent « les finesses de la langue », il me lit un sonnet dont presque tous les vers lui paraissent scories, illogiques, alambiqués ; un ou deux seulement, dit-il, ont la simplicité de Pouchkine ou de Goethe. Il est bien inégal, ce Musset... « Selon Baudelaire, dis-je, c'est un croque-mort langoureux. » Le Vieux croit que Mimi Pinson existe encore (si elle a jamais existé). Il se fait sur la France toute sorte d'idées romantiques... Il détaille mes habits pour en savoir le prix, manifestement moins élevé qu'en URSS (et de qualité meilleure). Il me fait voir ses souliers à claques d'étoffe, qui vaudraient cinquante francs chez nous et qu'il a payés cent cinquante roubles (il le dit en hésitant), je crois qu'il veut combler l'écart des prix... Nous convenons que la nourriture est moins chère ici qu'en France ; le pain vaut 1 rouble 20. Il veut savoir ce que les professeurs gagnent en France, spécialement les professeurs d'université, combien se paient les leçons particulières. Quant à Moscou, il insiste beaucoup sur les progrès. « Si vous étiez venu il y a dix ans, ça marchait mal, on ne trouvait rien ; maintenant il y a de l'ordre, nous avons une belle police, une admirable police... » (Je crois en effet que le progrès matériel est incontestable. L'approvisionnement se fait mieux. Payart m'a dit pourquoi...)

Sa parole en français est lente mais assez précise. « Avec plus de pratique, je pourrais, dit-il, donner des cours dans une université française, sur Balzac par exemple. J'ai fait un livre sur lui. » Je me méfie un instant ; il a dit d'abord : « J'ai fait un livre pour lui. » Ça y est, un vieux maniaque, pensais-je... Mais non, je le pousse et je vois qu'il est un vrai balzacien. Il s'oriente et il circule parmi les Raphaël, les Montriveau, les Collin... Ce qu'il préfère, c'est *La Peau de chagrin*. Le héros le plus grand, selon lui, c'est le comte de Montriveau, Ferragus (Vautrin, dit-il, après la mort de Lucien est indifférent à lui-même et tombe dans la police)... Sensible surtout au romantisme de Balzac, il me résume fumeusement son livre : il y a dans Balzac un réalisme dialectique qui lui-même se heurte avec des héros plus forts que la société, qui la bravent, mais régulièrement ces héros sont vaincus, broyés. Tous ils meurent, c'est la faillite. Eugénie meurt, le père Goriot, César Birotteau, le colonel Chabert, le sonneur dans *Les Paysans*, la Fille aux yeux d'or... Balzac est un critique terrible de la société, de l'ancienne société. Il est avant tout révo-

lutionnaire ; sans doute il vit dans son Balzac (il connaît sa vie en Ukraine, en Pologne, et ce que fit Stendhal à Moscou). Ses souvenirs sont précis. Ses vues, peut-être un peu primaires (?). Quand il baisse la tête, je vois au sommet de son crâne chauve le trou d'une balle. J'ai l'occasion de lui dire que depuis quelque temps, en Allemagne, tout propriétaire d'immeuble doit déposer un double de ses clefs dans les mains de la police pour qu'elle puisse entrer jour et nuit : « Mais c'est affreux, abominable, dit-il d'un ton larmoyant. — En France, dis-je, la police, pour arrêter quelqu'un, doit attendre à la porte toute la nuit, jusqu'au matin. » (Il éclate de rire.)

Il me sort quelques vieux livres français : une édition de *La Pucelle*, qu'il goûte fort (belles gravures), un Montesquieu imprimé du vivant de l'auteur (donc anonyme). Et le *Voyage au Kamtchatka* de M. de Lesseps, consul de France, édité à Paris par l'Imprimerie Royale en 1790. Le tome I seul parut, et ce livre, peut-être le dernier sorti avant la Révolution, serait, dit-il, unique en Russie.

Je demande négligemment s'il y a longtemps que son *Balzac* a paru : deux ou trois ans, dit-il, mais il hésite, ses mains tremblent... Nous prenons congé. (Je pourrai revenir, dit-il, le soir vers 10 h. Il m'a demandé mon nom, et comment je reçois mes lettres. Je me suis retranché derrière l'ambassade.)

3 mars.

Ce qui me fait le plus de plaisir : une leçon de gymnastique. Connaître quelqu'un de nouveau (mort ou vivant). La conversation des « gens d'esprit », l'approche d'un charmant inconnu ; on ne sait pas ce qui va arriver, etc. Le frémissement est immense. La promenade calme dans la campagne ou dans la foule. Certains jours, le regard se pose amoureux sur toutes choses sans que le désir vous taraude.

Les plaisirs de la vanité (je reconnais qu'ils sont vifs) comptent peu pour moi.

Celui de donner est grand, et celui d'éprouver de la reconnaissance. Mes plus grands plaisirs ne coûtent rien (ce sont exactement ceux de mon enfance et de mon adolescence). La marche, la rêverie, l'amour que j'échange en passant. Là-dessous brille — et parfois cruelle — la vieille étoile de l'œuvre à faire. Pauvre étoile si souvent trahie...

Visite au musée de l'Art Occidental : un arbre de Cézanne dont le feuillage est comme haché par une pluie de lumière me rappelait Ronsard :

*et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.*

Je restai longuement devant les Gauguin. Ces « divins paradis pleins d'une étrange sève » (Hugo) ? Des vers de Baudelaire m'offusquaient. Bizarre amateur de peinture ! Je me laisse aller aux correspondances ; je ne sais que suivre naïvement mon goût... Le rêve d'une Salente que Bernardin traîna la moitié de sa vie, celui que Baudelaire chante :

Un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur...

C'est celui que Gauguin, courageux, est allé chercher. Ce voyage, hélas ! fut un fiasco. *Noa-Noa* est un beau livre ébloui. Mais il y a aussi des lettres déchirantes, désolées. On ne peut sortir de soi-même. On ne peut redescendre...

Je me disais cela en visitant le musée Tolstoï. Quelle comédie que ces photographies où l'on voit Tolstoï allant au peuple, s'efforçant d'être bon (ses portraits, avant la barbe surtout, le montrent sauvage et dur). Un mouvement de charité ne peut être voulu, décidé ; il échappe à la raison. L'homme qui s'observe est lui-même étonné quand cette inspiration pure le visite.

Je relis Sainte-Beuve (je l'avais lu à Toulon pendant mon service, et à Ibiza), et les livres critiques de Baudelaire. Mon admiration pour eux est infinie. Les pages où il définit la *couleur*, il faudrait les faire lire aux garçons des écoles ; avant de les lâcher, ils auraient au moins compris la peinture... Je m'applique aux maîtres de la critique puisque je me sens une pente vers elle, surtout vers la critique-confiance.

Révolution d'Espagne : je disais à Le Planquais (il voulait s'engager quand j'ai quitté Paris, et l'a peut-être fait ; son grade de lieutenant au long cours intéressait le bureau de recrutement) : « La cause au début était belle..., mais je me demande si maintenant, exploitée, ce n'est pas une escroquerie au sentiment républicain, à l'amour de la justice... » Il ne se laissait pas convaincre.

À présent, Romanonès, qui au début (*Paris-Soir*, août 36) avait reconnu que seul le gouvernement légal était espagnol, Marañon, qui longtemps soutint la république..., changent d'avis... Il s'effrayent des « rouges ». Faut-il aussi que je me laisse ébranler ? Il y a manifestement quelque chose de changé. Le fanatisme de la Troisième Internationale a passé par là. Je redoute ces communistes qui, pour changer le monde, le pillent. Oh ! naturellement les doctrines sont belles. Mais qu'en font-ils ? Sans doute aussi le fascisme est barbare. Je suis contre lui. Mais, des deux côtés, les pièges, les passions nous guettent. Thorez a déclaré dans un discours : « Dans quelques mois, les communistes seront au pouvoir. » Cela me paraît impossible. (D'ailleurs, que feraient-ils ? du nationalisme, de la démagogie, des emprisonnements... Ils déchaîneraient donc une terrible réaction.) Ils ont tendu la main voici quelques mois aux

partis de droite, qui les ont rejetés ; depuis, ils se sont tournés vers les socialistes, mais au fond ils les détestent. Les socialistes sont *trop révolutionnaires pour eux*. Je crois donc la situation des communistes mauvaise en France. Les effectifs socialistes, au contraire, s'accroissent. Où Doriot, l'aspirant fasciste, me paraît malin, c'est lorsque, pour répondre à Thorez, il annonce que tous les Français, y compris ceux de gauche, sont invités à se liguer contre le communisme... De Charybde en Scylla.

Question d'Espagne : responsabilité du Comité de Londres qui, fermant les yeux sur les agissements des fascistes, a permis la *juste* intervention des communistes — qui, eux, n'avaient rien préparé, assure Payart, sinon par une certaine propagande en faveur des élections. Ce qui intéressait le Komintern, c'était moins d'avoir des députés communistes (quinze à la Chambre espagnole) qu'un Front populaire.

À l'Opéra : *Carmen*. Cette musique paraît bien légère. La passion m'y semble surtout intentionnelle... Mais comment décrire la splendeur du décor, des costumes ? Notre Opéra fait sourire auprès de celui de Moscou. Rien n'est épargné ici pour le plaisir des yeux ; les figurants sont beaux, les couleurs imprévues. L'atmosphère de ce qui fut l'Espagne était sensible sur cette scène... (Le décor de la Montagne (3^e acte) dans la nuit évoquait à la fois un Greco et la petite ville de Ronda. Au 4^e acte, le rideau se lève sur les arènes de Séville.

Les gens sont au théâtre comme à un sacerdoce. À la porte de l'Opéra, il y a de la presse, mais aussi du recueillement. Les fauteuils, bien qu'à vingt-trois roubles, sont toujours comblés, on se demande comment ; les entrées de faveur ont été supprimées depuis que les théâtres ont leur caisse autonome. Terrible cohue au vestiaire ; mais il existe des accommodations... Mme Payart que j'accompagne connaît un huissier, qui nous apporte nos manteaux. « Tout, ici, dit-elle, est combinaison... »

Mme Payart : « Notre ambassade n'est pas digne de nous ; nous sommes mal installés, mal meublés. Les plus petits pays sont mieux logés que nous. Paris ne tient pas compte de nos remarques. Pour Moscou, pense-t-on, c'est bien bon... On ignore que les Russes aiment toujours le faste et qu'ils donnent maintenant des fêtes aussi somptueuses que du temps des tzars. »

« Au fond, me disait Payart, leur expérience est manquée ; ils tournent le dos à leur but, restaurent tout ce qu'ils avaient détruit (ils en sont au nationalisme, demain ce sera l'impérialisme). L'expérience est manquée, mais elle n'est pas concluante ; la question du communisme reste entière ; rien ne prouve qu'ailleurs il soit impossible. Mais ici on a voulu nationaliser une industrie qui n'existait pas ; on n'a pas vu que la production ne peut grandir que par la concurrence. Il se pourrait que nous

soyons plus près du communisme qu'eux. Ils n'ont pas d'allocations familiales, bien qu'ils poussent à la natalité. Ils ont seulement restauré l'autorisation paternelle. Au début les enfants étaient maîtres, dénonçaient leurs parents, etc. Aujourd'hui les parents peuvent faire enfermer leurs enfants (on fusille les gosses à partir de douze ans). »

Pendant le plan quinquennal, on annonçait au peuple : Vous verrez, quand ce sera fini, quel progrès, quel bonheur ! Or rien n'arriva, la misère était la même. Dans tout le pays on sentit un affaissement, un grand désespoir. Ce fut alors qu'on donna l'ordre de mieux approvisionner les boutiques pour donner quelques satisfactions. Mais, en 1931 (?), il y eut une terrible misère ; on vendit toute la récolte de blé pour payer des dettes à l'étranger, il y eut, dit-on, dix-neuf millions de morts dans la famine. Pour avoir un peu d'or on grattait les coupoles des églises. Il fallait absolument payer (comptant) les fournisseurs, au risque de se voir couper les crédits, les marchés...

Longtemps ils achetèrent à l'étranger, et maintenant encore, malgré la vague de nationalisme, ils ont encore besoin de l'étranger (pour changer les pièces de moteur...). Ford, sur leur prière, installa une usine ici, puis un beau jour on renvoya les ingénieurs américains en disant : Nous pouvons nous débrouiller seuls. Hélas ! ce fut l'apprenti-sorcier, la débâcle. On dut rappeler Ford, qui mit ses conditions et commença par écouler en URSS un vieux stock de Lincoln, ce qui explique qu'on en voit tant ici.

Les accidents de chemin de fer sont très nombreux, me dit Payart, bien que jamais les journaux n'en parlent. Il faut l'occasion d'un procès politique pour entendre accuser quelqu'un d'avoir causé 3 500 accidents. Les journaux aussitôt citent ces catastrophes tombées du ciel. Un chauffeur me disait que les Russes ne sont pas encore adaptés à la mécanique. Ils traversent les rues au hasard, se jettent sous les voitures, et quand ils manquent d'être écrasés, ils se mettent à rire. Lui aussi me dit que les accidents de chemin de fer sont nombreux, bien que l'on fusille leurs auteurs. Tout le monde boit ici, et l'usage de la vodka (je lui trouve un goût pharmaceutique) en hiver est indispensable.

« Le nombre des églises qu'on a détruites à Moscou est incroyable, dit Payart. C'était la ville aux quarante fois quarante églises (très petites, en général). Le jour viendra (comme chez nous après la Révolution) où l'on fera des fouilles, où l'on dressera les plans de ces antiquités nationales. Toutes ces destructions furent commandées par des juifs qui n'ont pas le sens national... » Après tout ce qu'on restaure, il faut s'attendre à voir revenir l'Église. « On m'a dit (c'est Payart qui parle) que l'évêque du Caucase avait reçu une offre de fonds illimités du gouvernement. »

« Au fond, dit Payart, je suis stalinien. Staline n'est pas un grand

homme, mais sa politique est la seule possible ; il est pris entre une droite et une gauche doctrinaire, ce qui pourrait l'entraîner ; il ne peut se sauver qu'en s'appuyant sur les paysans ; il a restauré la petite propriété, donné un droit de vote égal aux paysans et aux ouvriers, ce qui n'était pas auparavant (c'était la dictature du prolétariat ouvrier). Si ce pays n'était pas maintenu par une main ferme, il tomberait aussitôt dans l'anarchie. »

La question de la guerre d'Espagne fut la pierre de touche du trotskisme (de ceux qui veulent la révolution mondiale). Ce furent ceux-là qu'on traduisit en justice. Les dirigeants de l'URSS ne tiennent pas du tout à voir la Révolution au dehors. Le problème était : vaut-il mieux laisser condamner trente innocents, ou, leur laissant la liberté, risquer des milliers de morts ? Pragmatisme. L'ordre et la justice s'affrontent.

Tout est secret d'État ici, me disait E. Pour rien au monde les gens ne vous diraient où ils travaillent, ce qu'ils gagnent, le nom de leur ingénieur...

Il agace, Sainte-Beuve, avec ses mines pudiques, son moralisme et ses coups d'encensoir. On ne peut dire qu'il lui manque certaine sensibilité aux choses délicates, il entend les bruits de l'âme. Mais pourquoi ne l'occupe-t-il pas tout entière, et tient-il tant au convenu ? Baudelaire, plus cynique, négligeant de flatter, fait preuve d'une honnêteté bien plus grande. Le son de sa voix est plus pur. On le sent tout à fait dévoué au Beau et au Bien par-delà l'hypocrisie.

Selon Payart, les Soviétiques tiennent en grand mépris notre presse de gauche. Le journaliste qu'ils estiment le plus, c'est Maurras ; ensuite viennent Pertinax, Hervé...

6 mars.

Paulhan trouve mon Rembrandt trop long ; il me demande de petites notes sur la vie à Moscou, les gens, les rues, les boutiques. (Tout cela, en effet, se trouvera dans mon carnet ; je remets à plus tard.)

Gide trouve intéressant mon *Sermon* (« réussi, dit-il, savoureux, rien à changer »), mais, le portant à Paulhan, craint qu'on le trouve trop hardi (Claudel, etc.). Il a téléphoné à la maison pour dire qu'il était content.

10 mars.

Visité le musée de la Révolution, aussi ennuyeux que la Mostra Fascista de Rome. Plus de grandeur, pourtant. Bustes et portraits de Lénine, de Staline à profusion. Le bâtiment, de style Empire, est beau. C'est l'ancien Cercle anglais, que fréquentait Pouchkine.

Je souffrais d'être sans idée, d'avoir l'esprit tournant à vide, c'est

exactement le coup de fouet d'une rencontre assez heureuse qui m'a fait venir *une* idée (qui avortera peut-être). L'important, c'est que je canalise mon ardeur ; qu'un chemin s'ouvre, je marche...

L'important, c'est que j'apprenne à agencer, à filer un récit ; que je voie quels personnages je suis capable de mettre sur pied.

13 mars.

Écrit le premier chapitre de mon « roman », sans savoir où il me mènera, mais il est bon d'avoir un fil d'Ariane, ma vie allait trop à vau-l'eau. Je ne crois pas que ce récit sera bon ; l'important, c'est de mettre la main à la pâte. En route, je pense me faire des surprises.

Soirée au Théâtre Tzigane, qui aurait ravi Mérimée, et qui me ravit moi-même. Chants rauques, musique populaire, costumes colorés. Grand naturel de la troupe. Excellence des bouffons. Jeux des deux belles-mères... Pendant l'entr'acte (interminable), je lis Pascal.

... Je lus hier dans un square ce Rabelais que je me reproche toujours d'avoir sacrifié à Montaigne ; mais j'ai trop tendance à me déprécier... En lisant *Gargantua*, je me trouvais en pays de connaissance. Connaître les classiques, c'est les avoir pris et repris vingt fois, trente fois..., surtout à ces heures lumineuses où quelques belles pages étendent notre joie.

Ma méthode de composition : pendant plusieurs jours (parfois davantage) je tourne autour du sujet, j'y rêve (direction d'intention). Je prends quelques notes. Quand je me mets à ma table, le plus difficile est fait, car je possède les articulations, les mots qui portent (souvent notés à la promenade, ou, la nuit, dans mon lit). Mon travail se résume dans quelques instants d'attention profonde, et un « coup de collier » pour la mise au point.

Catharsis : l'abbé L. disait, parlant de moi (en 1925) : « Vous verrez, son premier livre sera terriblement immoral. » Sans doute avait-il raison. Douze ans après, je sens que je dois jeter ma gourme ; il y aura de l'obscurité et des facéties peu religieuses dans le travail que je projette... Il me faut déblayer le terrain. Mon âme de collégien doit se purger...

14 mars.

Me « sentir excité de prendre la lyre », comme dit La Fontaine, je dois arriver là. Les petites excitations de la journée doivent s'additionner.

À bon droit peut-être, j'ai horreur des mots qui finissent en *-tion*, surtout de les répéter — mais quelle beauté quand Pascal dit : « s'offrir par les humiliations aux inspirations » !

20 mars.

Je manque à mes devoirs, je n'écris rien dans ce carnet. Sans cesse à

l'affût de l'extraordinaire (qui n'arrive pas), je néglige d'écrire les petites choses de chaque jour. Ce n'est pourtant qu'ainsi que je pourrais rapporter les notes qu'on attend de moi.

23 mars.

Les ceintures herniaires qu'on trouve ici (très bon marché, 7 roubles) craquent après quinze jours ou amènent des ecchymoses et font venir des plaies. On m'avait demandé d'en faire venir de Paris *par la valise*. Je la reçois bientôt. Elle portait la marque d'un bandagiste. Le premier geste effrayé du malade fut de gratter sur le mur toute trace de provenance (cas d'emprisonnement).

Antisémitisme violent... motivé d'ailleurs par la prépondérance des Juifs, non plus dans le gouvernement, mais dans les administrations, parmi les intellectuels. Quatre musiciens viennent d'être envoyés à Bruxelles au concours Ysaïe. Trois sont juifs, l'autre, une jeune fille, est purement russe. Elle était au désespoir, se sentant comme étrangère et détestée parmi les autres. Son professeur nous demandait si à Bruxelles on ne verrait pas que c'était elle la vraie Russe...

Vu jouer *Les Aubes de Paris*, ce film sur la Commune dont on parlait en France depuis des années. Il fait courir Moscou. Tout ce qui parle de l'étranger attire le public (*Sous les toits...*). Hélas ! le film est manqué. Non pas que les détails ne soient souvent heureux. L'atmosphère n'y est pas. Une émeute, d'ailleurs, est-elle un sujet de film ? Cela fait pagaïe, désordonné ; les femmes qui portent le fusil et vocifèrent, cela prête à rire ; et puis, ces femmes dites françaises ont l'épaisseur des femmes russes ; la banlieue qui veut représenter celle de Paris a un air montagnard. Les discours sont trop nombreux. Sans doute les orateurs se déploierent-ils durant la Commune, mais cela ralentit l'action...

Avant qu'on ne laissât pénétrer dans la salle (les spectacles se suivent de deux heures en deux heures), la foule nouvelle du public attendait entassée, debout, dans un hall où jouaient sur une estrade des musiciens ; on se bousculait pour admirer leurs smokings violets ; des danseurs parurent. L'empressement du public à voir ce numéro vulgaire était touchant (ici, personne n'est blasé), mais me sentir obligé par l'aimable direction à ce spectacle d'attente m'était, je l'avoue, assez insupportable.

La splendeur du métro est grande. Sur les quais spacieux dont la voûte est semée de caissons cloisonnés comme le Panthéon d'Agrippa, des lampadaires aux vasques renversées jettent un éclat laiteux. Colonnes de marbre. Les escaliers roulants (il n'en est pas d'autres) sont encadrés de bois (vernissés), brillants comme ceux d'un paquebot. Les rames, fort longues (pas très abondantes), sont aérées. Nulle odeur dans les wagons,

ni sur les quais. Passablement de voyageurs pendant le trajet mangent une pomme, un croissant, sucent un « esquimau », achetés au buffet de la station. On a l'impression que pour beaucoup le métro est une attraction, un Luna Park. C'est en tout cas un objet de luxe (0,30 — le tramway ne coûte que 0,10). Je m'aperçois du nombre de ceux qui ne savent pas lire. Beaucoup, sur les quais, descendent sans besoin dans les pissoirs souterrains, ou en wagon vous demandent le nom de la station que l'on traverse.

Rencontré dans la campagne trois vaches qu'un paysan menait. Je ne vis jamais rien de plus maigre. « Mais, me dit-on, les vaches ont bien grossi depuis quelques années. C'étaient de purs squelettes avant la loi qui accorde aux paysans le droit d'avoir une vache personnelle. Aussitôt on en vit reflourir, les veaux réapparurent. Lorsque d'abord tout fut collectivisé, le cheptel fut presque anéanti ; les paysans préféraient tuer leurs bêtes.

» Aujourd'hui, nouveau problème. On s'aperçoit (les journaux sonnent l'alarme) qu'on a semé dans le pays cinq fois et demi moins de blé que l'an passé — et cependant les conditions de temps sont meilleures. Les paysans se croisent les bras ; ils ne voient plus l'utilité de livrer les 90 % de leur récolte tout en étant mal payés de leur peine... Il est tout juste temps de relever la récolte future par des moyens violents (on verra sans doute des patrouilles aux champs). Mais la violence ne viendra pas à bout des paysans. Il n'y a qu'une chose qui les intéresse : la terre ; il faudra donc peu à peu la leur rendre, si le pays veut manger. Déjà on leur a rendu un éclos. Il faudra accorder davantage... »

Parmi les jeunes, garçons et filles (et même chez les militaires), l'âcreté du sang paraît fréquente. Mauvaise nourriture (pas pour l'armée), mauvais savon, continence ? Assez souvent des écrouelles ou, dans le cou, des ganglions apparents qui ne demandent qu'à suppurer. Marques de variole. Mais quand ils se mettent à avoir bonne mine, le spectacle est enthousiasmant. Les visages colorés et pleins, les yeux clairs véritablement éclatent de santé.

À Paris, lorsque, par hasard, sur les boulevards ou dans le métro, les yeux rencontrent un visage où se lit l'équilibre, l'assurance, on se sent pris d'une fière émotion. Enfin un homme libre ! Il n'a pas peur, il consent à lui-même. Rien ne saurait l'affaiblir, le diminuer. Il est maître de son regard et de son jugement.

Ici, sans vouloir le chercher, l'étranger attire la curiosité (les yeux). Dans le métro, dans les tramways, on l'examine longuement. Il est vraiment d'un autre monde. On sent autour de soi une sympathie étrange pour l'inconnu qu'on porte, et il est très difficile de résister à cet enveloppement, non pas qu'il se manifeste extérieurement — les gens cachent

leurs émotions, les visages sont le plus souvent impassibles, — mais toujours, de tous côtés, on se sent épié, disséqué... Peut-être les gens, en silence, se saoulent-ils d'air libre, d'horizon lointain. (Ils n'ont pas le droit de quitter sans passeport la ville pour plus de vingt-quatre heures.)

Je me souviens de ce garçon de restaurant à Rome, qui nous servait, mon ami L. et moi, d'un air apitoyé : « Le ministère français est encore tombé, vous êtes sans gouvernement... », et que Letellier cloua en disant : « La Francia e un paese libero ! »

Les mots que répètent sans cesse ceux qui connaissent ce pays : Ici, tout est possible.

Toutes les maladies existent en Russie, me disait un bactériologiste, mais certaines sont fort circonscrites. « Le plus curieux, me disait-il, c'est qu'avant la loi de 1934 beaucoup de gens n'avaient jamais entendu parler de l'homosexualité, mais, depuis que ce délit encourt de trois à cinq ans de prison, l'attention s'y est portée — et le goût s'est propagé — d'autant plus que la loi défendant d'aborder les femmes laisse l'autre champ plus libre. Beaucoup de goût chez les Russes pour les parties collectives.

On épouse une femme, à Moscou, parce qu'elle a une chambre.

24 mars.

À partir d'aujourd'hui on ne dit plus dans la presse : Staline, le plus grand homme de tous les siècles et de tous les temps, l'ami des travailleurs du monde entier, le grand, le magnifique. M. Staline vient de donner des ordres formels. (Sourdine).

Théâtre des Enfants : *La Clef d'or*, d'Alexis Tolstoï. On prend les enfants au sérieux ; rien n'est épargné en couleurs, en machines pour les éblouir (pour prêcher, aussi : le dernier acte est tout propagande, l'URSS le plus grand pays du monde, etc.). Spectacle bien plus beau qu'au Châtelet, où le faux luxe règne ; ici la scène est plus petite, le contact s'établit avec la salle ; les acteurs jouent avec amour, avec l'amour des enfants qui le leur rendent bien. Peu de grandes personnes, mais des gosses à foison ; leurs réactions sont toutes pareilles.

Le foyer est tout plein de marionnettes jouant, de Pères Noël, de sapsins chargés. Des tanks admirables, des bateaux de guerre sont exposés ; les garçons les regardent avec ivresse car on n'en trouve pas de tels dans les magasins. Tout ici est un paradis, mais on ne peut rien toucher (les petits animaux, les poupées sont d'ailleurs attachés avec un fil de fer... Mais nous n'avons rien de tel : nos enfants sont des pauvres).

L'importance du pain. Un soir très froid, je me souviens de ces ouvriers qui tous, un à un, descendaient en courant du tram, à une porte de

Moscou — il était tard, — et qui achetaient dans une échoppe mal éclairée un pain qu'ils emportaient sur leur poitrine, dans la nuit. Dans la journée, on rencontre assez souvent des hommes portant du pain (on en fabrique ici de toutes les formes). Il semble que certains le portent avec fierté, en tout cas avec recueillement... En pleine nuit, même, on voit des gens rentrant avec leur pain.

Nombreux aussi, les pères qui promènent au bras leur bébé.

On voit en montre chez les épiciers d'immenses pyramides de boîtes de conserve. Je me demande si elles sont pleines. Chez nous, les marchands de vin exposent bien des bouteilles vides...

À propos de Vildrac, Payart me dit que « c'est un grand tort de croire que l'enthousiasme existe encore ; il est mort depuis longtemps ; les défilés, les manifestations, c'est une corvée, l'occasion d'user des chaussures. Au moment du procès Radek, je me souviens des lugubres cortèges avec bannières qui défilaient dans la neige... Quant aux mystiques du Communisme, eux aussi ne sont plus qu'un souvenir. »

Nombre extrême de militaires (qui n'ont pas l'air du tout martial). L'uniforme gris fer est très sobre. À toute heure du jour on en voit ; ils ont l'air de se promener. Le métro en est plein.

Viollis insistait sur le manque de coquetterie des femmes. On voit cependant des ongles vernis. Chadourne n'avait pas vu de couples enlacés ; il y en a sur les bancs, dans les rues, etc. (Tout cela montre comme en quelques années ce pays change.)

Je revois ce douanier, à la frontière, examinant un à un, sur leurs deux faces, des disques de phono qu'un homme avait dans sa valise.

... Une des nouveautés, maintenant, c'est, dans une vitrine, de voir un orchestre de nègres en carton devant des cymbales, etc. On se récrie, on s'assemble devant ce tableau vivant (importé d'Amérique, je pense).

27 mars, veillée de Pâques.

(Il y a un an, soirée à Nice, entre Michel et Martin du Gard...)

Je reste dans ma chambre ; d'ailleurs il pleut. Je renonce à rôder, cela est trop aléatoire, décevant. J'y perds mon temps, ma valeur (au sens d'énergie).

Ce matin, composition trimestrielle avec Loulou. L'après-midi, je l'emène au musée des Beaux-Arts voir des moulages de la Renaissance. Plongée dans Florence. Au retour, parcouru *Rome contemporaine* d'Edmond About ; tout ce qui est d'Italie parle à mon cœur... Insatiable de lecture en ce moment (j'ai toujours une crise bouquinante vers Pâques). Cela vaut mieux que rôder. D'autant plus qu'à présent, ayant pris l'habitude de travailler le soir, je peux lire avec profit jusqu'à une heure

avancée. Écrit trois chapitres de mon roman. Je suis en panne depuis.

Ce soir, lu une brochure de Mgr d'Aerigny, *Pâques 1926 en Russie*. Toute grandeur est irrésistible ; j'ai lu avec émotion le récit de ce voyage où un prêtre allait porter à des catholiques abandonnés sa parole et sa foi. Très premiers chrétiens, ou Port-Royal après la condamnation. Le livre, écrit simplement, mais non sans art, fait sentir les larmes, les élans de ces fidèles qui revivent. Impossible de n'être pas pour les persécutés (le mot de Proudhon).

Lu aussi (ou plutôt parcouru, mais je suis tombé sur les beaux passages) *l'Essai sur la Littérature anglaise* de Chateaubriand. Plaisir immense. Trop près de cette lecture pour en juger (et qu'importe ?).

Entr'ouvert ce matin le *Voyage en Orient* de Lamartine. À revoir. Ressemblance, m'a-t-il paru, avec Jouhandeau, pour l'importance donnée à de petits détails, la vanité sentimentale, etc. Intelligence assez courte.

Lu ces jours plusieurs bouquins sur l'URSS. Je n'ai pas fini.

29 mars.

Méto. Pas un seul banc sur les quais. Les attentes entre deux rames sont au moins d'un quart d'heure.

Manège. « Je voudrais le petit cheval noir. — Impossible. Aujourd'hui, il est à l'Opéra. » Les rares chevaux de selle servent à la fois aux amazones et à la figuration des théâtres.

Madame D. (très amie du régime) se plaint de l'insolence des gamins de Moscou, de leur plaisir à nuire. « Ils font exprès de marcher dans une grosse flaque quand vous passez pour vous éclabousser, ils percent les manteaux avec des canifs... — Mais comment, à l'école, ne leur donne-t-on pas un peu d'éducation ? demande Mme Payart. — En classe, on ne parle que de politique. — C'est curieux, avec moi, quand je suis dans la rue, les enfants sont polis. — Ils voient que vous êtes étrangère, et d'ailleurs ils s'attaquent surtout aux gens qui ont l'air pauvre. »

Tendance des Russes à s'agglutiner (Rivière, en captivité, l'avait remarqué). Très amusant, les ouvriers qui reviennent du travail sur un camion ; qu'ils soient deux, qu'ils soient dix, qu'il y ait de la place ou non, leur plaisir est de s'entasser, de se serrer les uns sur les autres. On lit je ne sais quoi d'animal (charmant, d'ailleurs) sur leur visage dans ces moments...

Ce peuple de vagabonds qui n'a pas le droit de quitter sa ville, son lieu d'attache, plus de vingt-quatre heures, quel drame de tous les instants, me semble-t-il. Cette évasion qui ne se fait pas dans l'espace, je crois qu'elle doit se produire à l'intérieur. J'imagine des abîmes de refoulement (dont j'entrevois quelques-uns). Mais la théorie classique demeure

re, que les passions de l'amour sont indignes d'un communiste...

Maladresse qu'il y avait d'intéresser les gens à un intérêt collectif, alors que beaucoup ne sont même pas arrivés à la notion d'intérêt individuel. Toujours la charrue avant les bœufs.

Culte du théâtre : deux actrices de l'Opéra sont ambassadrices ; la plus grande chanteuse est femme d'un ministre. Il n'y a pas de dîner officiel où ne paraisse un acteur connu, un régisseur, etc. Le niveau des acteurs, me dit Mme Payart, est d'ailleurs plus élevé que chez nous. Le manque de personnalité des Russes (très peu d'idées personnelles) leur permet d'être d'excellents acteurs ; leur réceptivité se fait active ; ils commencent d'exister en créant un personnage, ils se réalisent ainsi. Le jeu de leur moindre figurant (j'arrive de voir *Sur le Don paisible*) est admirable. Rien n'est épargné pour la splendeur de l'Opéra, nulle lésine. On ne craint pas de jeter cent figurants sur la scène. La beauté de ces spectacles, seul luxe public de l'URSS, est, selon Payart, la soupape.

Je lis toujours des bouquins sur l'URSS. Bien des gens avaient dit voici dix ans ce que Gide écrit aujourd'hui. Comment l'ignorait-il ?

Je lisais à Rome qu'on pouvait se baigner nu dans le Tibre, et sur la place Bocca della Verità... il y a vingt ans. Arrivé trop tard, pensais-je ! À Moscou il en va de même. On se baignait nu dans la Moskowa au début du régime...

Drôle de promenade, aujourd'hui. J'avais remarqué déjà que les environs immédiats de Moscou sont presque toujours semés de gendarmes ; de grandes étendues de bois (anciennes propriétés des nobles) sont entourées de barrières, de palissades que gardent de loin en loin ces gens. Car aujourd'hui ce sont les hauts fonctionnaires qui habitent là... Aussi toutes les autos des passants (il y en a peu) sont-elles dévisagées, examinées.

Quittant la grande route, aujourd'hui, il nous prit l'idée de prendre une route de traverse que n'interdisait aucun écriteau ; nous étions dans l'auto de l'ambassadeur (drapeau français, etc.) ; une sentinelle à l'entrée de cette petite route nous laisse passer. Nous descendons bientôt de voiture pour marcher un peu vers les bois, mais presque aussitôt arrive derrière nous une voiture de la police faisant sa ronde, qui interroge le chauffeur, puis qui nous devance et va s'arrêter (elle nous regarde au passage) à 300 mètres. Manifestement, nous ne devons pas dépasser cette limite (c'est par ici qu'habite Vioganovitch). Laisant la route, nous nous mettons donc à patauger dans les bois (c'est la fonte des neiges), suivis d'assez près par un militaire qui était dans la voiture. Il nous suit jusqu'à notre retour à la voiture, non loin de laquelle se tenait la première sentinelle alertée... Et c'est ainsi dans toute la campagne moscovite. Impossible d'aller aux champs. Toutes les issues sont bouchées. Hors la grande

route (sur laquelle déjà on est suspect), aucun passage n'est possible ¹. Une seule région qui restait libre est maintenant toute morcelée, car on va y construire des maisons de repos. Ils ont une peur bleue, me dit Payart, de se faire assassiner, tout le monde tremble ; il y a bien cent voitures qui sans cesse rôdent aux alentours de Moscou, surveillant tout ce qui se passe.

Quant aux déjeuners du Kremlin, c'est quelque chose d'effrayant. La cuisine se fait dans l'hôpital du Kremlin ; les plats sont transportés dans une malle fermant à clef (il n'y en a qu'une) ; on ouvre cette malle et l'homme chargé de la surveillance goûte devant tout le monde les choses avant qu'on se serve.

Les Grands Magasins. On y vend de tout. Cela tient du marché parisien, des souks, de la Samaritaine. Et aussi de la coopérative. Rien n'est de bonne qualité, mais les clients défilent avec admiration. On est malgré soi ému... Si l'on se met, ici, à observer, aussitôt l'émotion vous gagne.

... Quand je lis une phrase embrouillée, je crois voir la bouillie du cerveau de l'auteur.

30 mars.

Matinée au Cirque, avec Loulou et les enfants de l'Ambassadeur. J'adore ces spectacles. Il me plut de les comparer à ceux de Paris ; ne leur cèdent en rien. Surtout des acrobates ; un seul clown.

Plus un seul morceau de craie dans Moscou. Les écoliers sont ravis.

Le coiffeur et la manucure de Mme Payart venaient depuis cinq ans chez Mme Payart. En pleurant ils ont dit l'autre jour qu'ils ne pourraient plus venir... (On n'a pas dû le leur défendre positivement — ils seraient arrêtés, — mais leur faire peur ².)

... Ce matin, Mme Payart téléphone devant moi chez son dentiste ; ça sonne en vain. Ce dentiste, un des trois qui aient le droit à une clientèle privée, celui des diplomates, vient d'être arrêté. Sa femme et ses filles (on ne sait comment) vivent à Riga. Il avait demandé la permission dernièrement d'aller à l'étranger. « Oui, lui fut-il répondu, à condition que votre femme et vos filles reviennent ici » (otages...). C'est d'ailleurs la troisième fois que ce dentiste est arrêté. Cela n'est pas un événement. Tous les habitants de Moscou, dirait Mme S., sont allés au moins une fois en prison.

1. Nous roulions aux couleurs françaises. Toute voiture particulière eût été arrêtée.

2. Je trouverai d'ailleurs beaucoup plus amusant d'aller chez le coiffeur de tout le monde. Mais là n'est pas la question.

1^{er} avril.

Madame Payart assistait hier à un dîner en l'honneur d'une mission médicale étrangère. Discours éloquentes : ici tout est pour l'ouvrier, l'hygiène, les soins, les traitements. Tout offert par l'État. Sortant de table, Mme Payart signale à une des présidentes le cas du fils de son ancien chauffeur, qui aurait besoin d'aller dans un sanatorium : « Qui peut payer pour lui ? » lui répond-on aussitôt. (Ce serait de 650 à 1200 roubles par mois...)

Sans dot (film sur l'avant-guerre, d'après Ostrowski). À mes côtés, un pionnier de treize à quatorze ans (cravate rouge, ce sera plus tard un communiste) se tenait irrésistiblement les côtes dès que paraissait sur l'écran, ne fût-il pas comique, un pope.

Beaucoup d'enfants l'autre jour au Cirque. C'était la fin des vacances de Pâques. Mais, aussi bien qu'un jour de semaine, aujourd'hui (2 avril) la salle de cinéma pour enfants ne désemplissait pas (une séance toutes les deux heures). On y donnait *Tom Sawyer* (Mark Twain), sujet vraiment pour les gosses qui étaient palpitants.

Pas mécontent des trois chapitres de mon roman que je viens de relire. Mais pour pouvoir continuer il faudra que je me prive de quelques sorties nocturnes. L'inspiration ne peut être gagnée que sur l'aventure. Il faut que je me châtre d'amour et de surprise pour pouvoir écrire. Ce sacrifice est dur, car les nuits ici sont fécondes... Toucher ou seulement entrevoir le bonheur est épuisant — pas tant de le cueillir que le chercher — et ne pouvoir en jouir à fond...

Je me plais à croire que mon ascendance slave me fait trouver tout naturellement ce qui peut toucher les Russes. Je me dis souvent que, si ma tête est française, mon cœur a je ne sais quoi d'étranger. C'est ce mélange qu'il faut produire, accorder. Courage. Travailler est aussi joyeux qu'aimer. Un si petit effort suffit pour que les idées viennent...

8 avril.

Titre ? « Notes d'un étudiant sur Moscou », ou, plus simplement : « Notes sur Moscou »...

Vêtements des hommes : décrire comme c'est assorti à la race, la carrure, le teint de l'Étrusque. La veste à côte. Souvent des cabans de marin, des tuniques bleues à boutons dorés, des capotes kaki. Ils finissent d'user des habits de l'armée (comme les Arabes). Ces habits sont d'ailleurs en bon état. Parfois les gosses portent des bonnets de militaires, qui sont en drap, pointus, l'étoile rouge au front.

Les intellectuels (?) en hiver portent un manteau noir avec col de loutre ou d'astrakan, et la toque assortie. L'effet est du meilleur goût.

Bazar : cruches à l'effigie de Pouchkine.
L'Église n'a peut-être de grâce que souffrante.

Arrestation de l'ancien chef de la Guépéou (il était détesté et juif).

La Radio vient d'annoncer que quelqu'un encore va être arrêté (Iagodov ?) ; effet sur le public.

Musée des Beaux-Arts : gros buste de Staline entouré de lilas blancs, comme au mois de Marie.

Il nous faut quatre ouvriers pour faire le travail d'un seul, avouent les journaux.

Musée antireligieux : une boutique de la rue Saint-Sulpice.

Ces musées imitent pâlement certaines boutiques de la rue Saint-Sulpice, où la masse des pieux brimborions présente les dernières inventions du goût : vierges chantantes, vierges phosphorescentes... À Lourdes, une maison affichait sur un tableau : Tarif de nos Vierges.

Craint un moment que mon séjour ici ne soit bien abrégé : Payart est nommé à Valence..., mais non, la famille restera à Moscou. Les projets de Payart sur l'Espagne sont intéressants (on attend beaucoup de lui). Nous avons souvent causé de ces affaires. En ce moment, les souvenirs qui me restent d'Espagne ont quelque utilité.

Je crois les Russes de tempérament moins précoce que nous. Mais comme ils paraissent jeunes plus longtemps !

Que de fois des gens que je suivais négligemment ont pris leurs jambes à leur cou...

Dans les u..., ils ne distinguent pas le tien du mien. Ils font des comparaisons par la vue, le toucher. Des groupes se forment autour de certains jeux de main... Tout cela est admis...

Je crois les Russes, toujours sous leur aspect froid, dans cet état d'effusion où (nous) met le vin.

Il faut savoir que le salaire officiel (légal) d'un ouvrier est de deux cents roubles par mois. Une bicyclette vaut sept cents roubles, mais on ne peut en avoir une que par faveur. La moto, c'est le grand rêve (que l'on n'atteint pas).

Arrêtez-vous dans quelque ville un moment sur un trottoir et attendez. Bientôt il surgira un drame, vous verrez des manèges étranges, des gens qui reviennent... Les sujets de roman foisonneront. Ici c'est encore plus compliqué ; le moindre passant, ses gestes, son costume prennent une signification, puisque c'est un nouveau monde et qu'on n'a pas la clef du mystère. (On les questionnerait qu'ils ne sauraient pas répondre.)

Veille de jour libre. Erré tout un soir à la recherche de petits faits. Toujours ce besoin de s'entasser — des ivrognes, sur des bancs, l'un sur l'autre ; dans des squares, des soldats, des garçons, s'empilant sur un

banc pour entourer cette idole : une femme.

Le jeune officier russe de Stendhal passe.

Je n'ai encore rien vu ici de ce qu'on *montre*. Je me suis privé des beautés techniques, des installations merveilleuses ; je crois aussi être resté inconnu. Je n'ai pas connu de Russes. On pourra me le reprocher. Je n'en ai point fréquenté pour leur éviter des ennuis ; on m'avait d'ailleurs prévenu que je ne verrais que ceux qui sont *autorisés*. (Je déteste les permissions autant que les défenses.)

Ce qui me frappe ce soir dans les rues, dans les squares, c'est l'insouciance. La nuit est fraîche (après l'hiver elle semble douce). Rien que de la jeunesse ; peu de solitaires ; on marche silencieux, ou bien ce sont quelques éclats très gais. Certains (garçons), dans des groupes, tiennent une guitare ou un accordéon. Le moindre objet dans la main d'un Russe paraît fastueux. Il a une manière de le tenir (non point en avare) que je trouve émouvante. J'aime la haute casquette placée un peu en arrière, qui laisse toujours dépasser les cheveux (ils ont l'air de doux apaches).

Vu ce soir, par une fenêtre au rideau mal tiré, un sous-sol plein de lits, un dortoir. Dans un coin, un jeune garçon en manches de chemise feuilletait un livre, assis sur son lit, en parlant à un camarade que je ne voyais pas. Cet abri était propre. Assez monacal. J'aurais aimé y dormir. Sur le rebord interne de la fenêtre, des bouteilles de lait.

Passé devant un grand restaurant. Par les rideaux mal fermés, je vois d'énormes lustres étincelants et de petites tables rapprochées, entourées de dîneurs comme à Montparnasse.

Sur un banc, dans un square, un ivrogne (encore jeune, distingué) vient s'asseoir près de moi ; il m'offre une cigarette, et pose près de moi sa serviette, son chapeau. Comme dans un salon...

À la fin du *Don paisible*, très beau défilé révolutionnaire : soldats, marins, marchant en chantant dans la nuit, éclairés par des torches, ils sortent d'une gorge. Des drapeaux rouges flottent au bout des baïonnettes. La salle est transportée... C'est encore là seulement que j'ai vu l'enthousiasme, que j'ai senti vraiment la Révolution.

18 avril.

Carnet en panne. J'écris la nuit en me forçant. J'ai toujours peur de ne pas faire assez bien, c'est ce qui arrête ma plume. Pour que ces notes aient de l'accent, il faut *peut-être* les écrire au galop (je sais d'avance que je ne pourrai pas y changer grand'chose). Ce qui m'intimide, c'est que (dans mes notes) on m'y trouve moi-même autant que l'URSS, et que, voulant donner une image exacte de ce pays, j'offre de moi une si pauvre image.

Dans les campagnes, et les plus reculées me dit-on, on est surpris d'entendre appeler des chiens *Trésor*, ou de quelque autre nom français. C'est un souvenir du barine qui appelait ainsi ses chiens.

Pris le thé au National. Deux grosses élégantes, peintes, viennent s'attabler près de moi au retour de leurs emplettes.

On annonça dans la maison (le chauffeur) que ce serait un Juif (M. Levi) qui habiterait ici pendant l'absence de M. Payart (assurant l'intérim). La cuisinière se mit à pleurer ; la femme de chambre affolée me demanda si au moins c'était un Juif baptisé...

Ne pas oublier que de par la Constitution de 1917 (?) tout ici est propriété nationale, que l'exploitation de l'homme par l'homme est abominée.

La loi sur l'avortement — rapportée.

Nous rencontrons un soldat qui dans la rue salue un officier. « C'est une nouveauté, me dit Payart. Vous voyez en ce moment la dernière conquête révolutionnaire s'effondrer. Ils bouclent la boucle. Tout rentre dans l'ordre. » C'était le prokase (?) n° 1 (ou n° 2 ?) qui reconnaissait l'égalité de tous les militaires, tous camarades, et abolissait au dehors le salut. Ils ont peu à peu tout restauré, maréchalat, galons, décorations..., et salut militaire.

La Dernière Nuit, excellent film sur la révolution. « Vrai surtout pour ceux qui ne l'ont pas faite, me dit Steiger, mais vrai quand même, car il faut faire faux pour être vrai. » Scènes de massacres, fusillades. Plusieurs éclats de rire dans la salle (peut-être tuait-on des blancs)... J'ai entendu le même rire à Toulon également, quand les blessés hurlaient dans *Quatre de l'Infanterie*.

« Pas de pays, me dit L., où la dignité humaine soit plus foulée aux pieds, où l'homme soit moins respecté. »

Tableau que reproduisent les journaux : l'arrivée de Lénine à Léninograd. Tout de suite derrière Lénine, posant déjà à la Napoléon, se voient Staline et Molotof, qui à l'époque étaient, dit-on, dans la foule, tout à fait inconnus. Le plus savoureux, c'est que le tableau a été fait d'après un document photographique.

J'ai vu un gros camion dont on déchargeait des caisses d'oranges et de citrons portant l'étiquette de Murcie. On me parle aujourd'hui des dons que les ouvriers espagnols font en fruits aux ouvriers de l'URSS. On peut en effet se procurer des oranges au prix de deux roubles la pièce.

Prix du beurre : 23 roubles.

Steiger, l'autre soir, vêtu d'une étoffe soviétique (assez belle à voir), 250 roubles le mètre (le double de la meilleure étoffe anglaise). On enverra des coupons à l'Exposition de Paris... pour que les gens croient que

l'on est ainsi habillé à Moscou. On pourrait faire le tour de la ville pour trouver de cette étoffe. Qu'on exporte ce qu'on a de meilleur, qu'on se prive même, je l'accepte. Mais qu'on fabrique dans l'intention de bluffer, c'est trop pour moi.

Vie de Pouchkine. On lui refusa en 1830 (et son biographe s'en indigné) la permission de faire un voyage en France ou en Italie (ou, à défaut, en Chine). Mais ne dit-on pas que Gorki, les dernières années de sa vie, ne put plus quitter l'URSS et que les rigueurs du climat ont hâté sa fin ?

Printemps : des paysans loqueteux (débrouillards), pour gagner quelques sous, paraissent au coin des rues (un pauvre sac à leurs pieds), proposant une branche de sapin avec ses pommes ou un rameau duveteux (triste marchandise)...

Propriétés nationales... La quantité, la densité des fils de fer barbelés qui entourent les champs au bord des routes est incroyable, sans compter les hautes palissades vertes — fort bien tenues — qui ciment les résidences privées à la campagne, autour desquelles tournent des sentinelles.

Opothérapie. Pas de pharmacien qui n'expose et souvent n'entasse des flacons de *Spermocrine*. Je me demande, puisque la production est rationalisée, à quels besoins — et de quelle clientèle — répondent ces extraits.

Sur la mort de Pouchkine. « Vers midi, Pouchkine demanda un miroir, s'y regarda pensivement, puis eut un geste de la main. Le pouls se ralentit et, bientôt, cessa complètement d'être perceptible. »

Vu dans un parc des pelotons d'aviateurs s'entraînant à défiler pour le 1^{er} Mai. Je suis frappé de la gentillesse des moniteurs, ni cris, ni injures. Pourtant, les groupes manquaient de gravité, de cohésion ; leur pas était pesant, irrégulier ; les hommes semblaient gênés de leur flingot, comme d'un balai.

Dents en argent très répandues.

L'URSS a besoin d'une Europe stable, conservatrice. Tout mouvement révolutionnaire l'inquiète. L'abdication d'Édouard VIII ébranlant la couronne d'Angleterre leur a été un coup sensible. Quant à l'élection de nos soixante-douze députés communistes, ce fut, dans les hautes sphères, de la consternation.

Un cinéma affichait *Le Cirque*. J'y entrai pour voir une fois de plus Charlie Chaplin. Mais il s'agissait d'un *Cirque* soviétique, datant de 1936. Le mot d'ordre étant à la joie, on s'y bat les flancs. Les films américains de music-hall peuvent paraître haïssables, mais on ne leur niera pas de l'entrain, de la somptuosité. Ce serait de mauvais exemple ici ; donc on les interdit. Mais pourquoi en donner cette piètre imitation ? Dans un décor de faux luxe, les acteurs chantent sans raison ; joie forcée.

On nous fait assister à un déjeuner en tête à tête élégamment servi, où la brutalité des deux convives, leur façon de traiter le valet est affligeante. Ils veulent paraître à leur aise. La scène est à Moscou, dont on voit l'Opéra. Pourquoi donner au peuple ces visions de « grande vie » dont on condamne à grands cris le factice ? L'atmosphère même du cirque, de ses coulisses, avec son bariolage, les races qui s'y croisent, le mystère est tout à fait manqué. Et la platitude des effets comiques, navrante. Ce film ne se verra pas à l'étranger, car naturellement la Censure n'offre à nos cinémas que le meilleur.

Manque de compétences. Ils ont ici des spécialistes remarquables dans certaines branches, mais pas d'élites, faute de culture générale, pas de société pensante. Depuis quelques mois on a rouvert aux fils d'anciens bourgeois les écoles supérieures, pour améliorer le niveau intellectuel. Mais, en supprimant toute critique personnelle, toute initiative, comment obtenir la culture ? Bien au contraire, si la diffusion de l'enseignement à tous commence d'ouvrir les esprits, ne faudra-t-il pas bientôt le restreindre ? L'enseignement, d'ailleurs, reste très primaire. On m'assure qu'un ingénieur soviétique équivalait à un bon contremaître de chez nous.

J'avais reçu quelques revues que je parcourais dans le métro, quand mes yeux rencontrèrent ceux d'un vieillard bien mis dont le regard d'admiration me fit pitié.

Piatakof : on l'accusa d'avoir débarqué en avion à Oslo, ce qui fut démenti par la Suède ¹. On l'accusa d'avoir bâti un village ouvrier à deux kilomètres d'une usine dont les exhalaisons de cuivre (vapeurs) pouvaient empoisonner les ouvriers. La préméditation était manifeste (si l'usine avait été à trois kilomètres, c'était du sabotage : une distance pareille, quel temps perdu !). Résultat : les ingénieurs à qui on demandera de conduire une entreprise se déroberont. L'initiative est tuée. On en fera le moins possible ; on voudra passer inaperçu. Surtout pas d'histoires, dira-t-on comme au régiment. Vie de caserne, avec tout le laisser-aller et l'absurdité des peines qu'elle comporte.

Payart pense que l'affaire Rikov (crime passionnel arrivant au moment où Staline voulait brimer la Guépéou) fut exploitée, sinon provoquée par la police. On tua à la même heure que l'assassin cent quarante-sept détenus politiques, à Leningrad, qui n'avaient rien de commun dans l'affaire, qui croupissaient depuis trois ans.

Incendie des villages, pour forcer les gens aux kolkhoses.

1. *Sic.* Sans doute faudrait-il lire *Norvège* — ou *Stockholm* ?

Importance de Pouchkine, poète national ; tous les théâtres vivent sur lui, livrets d'opéra, ballets, féeries... Nous n'avons pas l'équivalent de cela en France. Pouchkine est pour les Russes ce qu'était Homère pour les Athéniens. (Nous avons trop d'écrivains. En Italie aussi, on trouve le culte de Dante.) Chacun sait par cœur des vers de Pouchkine. On donnait l'autre jour *Le Pêcheur et le poisson d'or* au Théâtre des Enfants. Une dame, avant le lever du rideau, sur la scène, fit une courte introduction. Elle commençait parfois un vers que les enfants, *en chœur*, complétaient...

Personne, ici, me dit Payart, ne peut se coucher tranquille, sans s'assurer qu'il ne sera pas arrêté dans la nuit ou le lendemain. Je crois qu'à cette terreur continue on doit réagir assez vite par l'apathie.

(À suivre)

Lectures

André GIDE, *Gesammelte Werke*. Stuttgart : Deutsche-Verlags-Anstalt, 12 vol. rel. toile bordeaux sous jaqu., 21 x 13 cm, en cours de publ. depuis 1989. Tomes I à IV, VII et VIII parus (v. la Chronique bibliographique du BAAG, n° 85 et suivants).

Régulièrement, le BAAG annonce depuis près de trois ans la parution des œuvres de Gide en allemand chez DVA à Stuttgart. Hans Hinterhäuser, Peter Schnyder et Raimund Theis, à qui l'on doit cette entreprise de grande envergure, proposent à un large public un Gide presque intégral en langue allemande dans une version retravaillée. La connaissance approfondie de l'âme et de l'esprit gidiens ainsi que l'évolution accomplie dans la conception du travail du traducteur réclamaient une refonte des traductions parfois anciennes.

Les différences structurelles irréductibles qui existent entre l'allemand et le français rendent une traduction proche du texte de départ certes impossible, mais un traducteur de talent, qui côtoie de près Gide depuis de nombreuses années, est en mesure de respecter l'écriture proche de chaque œuvre et d'ajuster l'expression à l'esprit d'une époque sans pour autant trahir l'original. La qualité de la traduction présente, que Gide aurait goûtée, tient aussi au fait que sa philosophie recoupe son penchant pour une langue qui excelle dans l'expression du monde intérieur, du devenir, de la réalité qui s'élabore.

Une première question s'impose : est-il raisonnable de relancer Gide sous une forme aussi complète (douze volumes) ? Certainement, et les raisons sont liées à la personnalité de l'auteur. Le grand public allemand connaît de Gide *La Symphonie Pastorale* et *Le Retour de l'Enfant prodigue*, *Isabelle*, *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs*, les deux premières par l'école, les trois dernières par goût personnel ; mais limiter Gide à cinq œuvres ne peut que fausser l'appréhension d'un auteur qui n'est pas comme les autres. Publiées chez différents éditeurs à différentes époques, les œuvres de Gide en allemand étaient de qualité inégale.

Quand on sait à quel point Gide se présente comme le prototype de l'auteur moderne à une époque où il n'est accueilli que par le petit nombre, il est certain qu'une publication qui se veut sérieuse et exemplaire ne peut se contenter d'une remise à jour de la traduction, il fallait envisager en même temps de communiquer une foule de connaissances partagées désormais par les spécialistes et dont ne dispose pas encore le lecteur courant, mais qui sont indispensables pour situer Gide et l'œuvre dans le contexte historique, culturel, littéraire et surtout personnel de

leur création.

C'est ici que se justifie cette entreprise, car l'avantage du travail fourni par une seule équipe qui publie en une fois et selon un même principe, c'est d'être homogène.

Toutes les œuvres sont minutieusement présentées, commentées, les personnalités, les allusions et les références aux expériences de Gide évoquées dans l'œuvre, mentionnées dans des notes — les travaux de Justin O'Brien ont trouvé ici un terrain fertile — qui permettent de s'élever au-dessus d'une lecture naïve, écueil inévitable pour qui ne dispose que du texte. Le critique universitaire vient en aide au lecteur par plaisir culturel, réduisant ainsi le clivage qui existe d'ordinaire entre le travail académique et le goût du public.

Gide aujourd'hui ? — Une ré-écriture de Gide permet d'aborder une génération en recherche, de l'aider à se ressourcer aux vertus gidiennes : la responsabilité de l'artiste face à l'homme, l'esprit critique, la sincérité vis-à-vis de soi et de son œuvre, la lutte constante contre l'égoïsme et la facilité, le refus de se reposer sur l'acquis et de profiter de son élan, la conscience du devenir personnel, la nécessité d'une morale et d'une esthétique autonome. C'est par cet esprit individualiste et insubordonné, cette exigence de tout instant envers l'œuvre, autrui et soi-même, envers l'homme qui ne se définit plus en lettres de noblesse, que la remise en question permanente des principes de la société de type bourgeois peut avoir lieu. Gide rénové, exemple d'honnêteté intellectuelle à consulter peut réveiller aujourd'hui les consciences qui ont tendance à se refermer sur un dogmatisme stérile.

Présentation et organisation de l'édition. — L'œuvre a été regroupé en cinq sections qui s'organisent autour des différents genres littéraires que Gide a pratiqués tout au long de sa vie d'auteur : Œuvres autobiographiques, Voyages et œuvres politiques, Œuvres de prose, Œuvres lyriques et scéniques, Essais et notes. Au passage on notera qu'il manque *El Hadj*, *Lettres à Angèle*, *Proserpine*, *Le Récit de Michel* et d'autres textes de moindre envergure. Ces œuvres n'ont pu être intégrées pour des raisons dues aux impératifs de l'édition.

Œuvres autobiographiques. — Les éditeurs ont placé l'œuvre autobiographique en tête. Cette décision, qui pourrait avoir contre elle de ne pas respecter la chronologie de la production, est pleinement justifiée car elle permet d'insister d'emblée sur le vécu qui est chez Gide, on le sait, la source à laquelle l'œuvre prend naissance. Mais elle permet aussi de mettre au point tout de suite les particularités de la création gidienne. C'est ainsi que R. Theis, le responsable du premier volume, peut attirer l'attention sur le rôle prépondérant investi par le miroir dans la vie et de là sur le narcissisme comme clef de l'écriture.

Narcisse préside à la prise de conscience du moi. Dès son plus jeune âge, Gide aime à s'observer dans le miroir, puis dans le journal où se reflète le monde. Ce dialogue entre le moi et le moi, entre le spontané et le réfléchi, ce dialogue sans cesse renoué justifie que l'œuvre et la vie forment un tout chez Gide, l'un générant l'autre, un texte et son auteur à la fois. On comprend dès lors pourquoi Gide se définit comme un nomade intellectuel, « toujours assis de guingois, comme sur un bras de fauteur ; près à [se] lever, prêt à partir » (*Journal*, 14 juillet

1930, Pléiade, p. 997). C'est que rien n'est jamais acquis, Gide va de l'avant pour découvrir de nouvelles terres.

Certes Gide a toujours pratiqué le Journal, qu'il soit intime ou littéraire, autobiographique ou fictif, mais — avec quelques réserves pour *Les Cahiers d'André Walter* — il a su adapter son style aux besoins de l'œuvre, évoluant du moi pré-littéraire, non-structuré (le journal) à un moi surveillé par la conscience critique, corrigé et travaillé par un auteur qui domine son art (l'autobiographie). Le moi littéraire est un moi de poseur, une figure de base qui apparaît dans les œuvres ironiques :

Le journal intime — *l'écriture du jour*, comme l'appelle Éric Marty dans le titre de son ouvrage dédié au journal de Gide — envisage au contraire de l'autobiographie non pas de représenter le moi de façon objective et concrète, mais d'en évoquer sa présence : Nous participons à la vie du diariste de *l'intérieur*, nous ne le voyons pas devant nous. (Vol. I, p. 41, trad. J. L.).

Située à mi-chemin entre la fiction et la réalité, cette première œuvre que Gide ne fit pas intégrer à l'édition de la Pléiade mais qui le sera dûment commentée dans celle-ci, exige une explication. C'est en se penchant sur les raisons de ce refus que Theis peut démonter le mécanisme de la sincérité littéraire qui est au cœur des *Cahiers*. Cet échec au niveau de l'œuvre est doublé d'un échec au niveau de l'intention : Madeleine ne se laissera pas influencer par ce livre. Gide ne sombrera pas pour autant dans la folie ni dans le désespoir qui le mènerait au suicide.

Cette interrogation permet de soulever en même temps la question de l'impact de l'œuvre sur l'auteur, sur le lecteur. C'est que Gide se démarque de l'acception usuelle de la sincérité qui ne retient que l'adéquation entre le vécu et la parole, pour une « *sincérité renversée* », sans cesse en évolution, définie non par rapport à soi, mais par rapport à l'image de l'autre dans la conscience, dans l'œuvre. C'est l'œuvre qui impose une morale, l'esthétique qui impose l'éthique.

Ce que démontre le livre, c'est que la femme idéale n'est en fait qu'à l'image de ses sentiments et de ses espoirs d'auteur, il s'agit en fait de son second moi, du moi qui se réalise dans sa conscience, trahissant ainsi la vraie Madeleine par le biais de sa muse, de sa Béatrice, celle qui représente son secret le plus intime, le moins représentable de sa vie, celle dont l'esprit souffle dans le *Journal* sous le nom d'Emmanuèle.

Sans vouloir anticiper sur l'analyse plus approfondie des *Cahiers d'André Walter* au volume VII, il fallait insister dès maintenant sur l'immaturité de Gide, qui n'hésite pas à cette époque à envisager de dérober à sa cousine son autonomie, à proclamer, tel un faux-monnayeur, ses sentiments pour Em. haut et fort et à recourir au chantage pour l'amener à accepter sa demande en mariage. Gide trouvera par la suite cette façon de dégrader l'œuvre littéraire inacceptable, mais pour nous cette œuvre représente un pas décisif pour un auteur à la recherche de son art et de sa personne.

Si le grain ne meurt. — L'œuvre autobiographique met Gide devant une somme de problèmes qui sont inhérents à la fois à sa personnalité et à la nécessité de choisir parmi le magma des événements quotidiens pour rendre compte de son destin : Faire la part du hasard et de la nécessité, ne pas présenter son passé com-

me déterminé et surtout démontrer avec modestie comment est né « le contemporain capital ».

Gide a donc choisi de retracer le trajet de sa vie qui va de sa prime enfance jusqu'à son mariage avec sa cousine Madeleine Rondeaux. Il est frappant que malgré toute la sincérité qu'il se promet d'apporter à la rédaction de son autoportrait, Gide occulte sa vraie tragédie, alors qu'à l'époque de la rédaction ses rapports humains avec son épouse troublent déjà leur vie quotidienne.

L'enfance de Gide se déroule sous le signe de la nuit, de la laideur et de la sournoiserie. Son « *regard biais* » trahit le décalage entre l'attente de l'enfance et le vécu dans une famille protestante, sévère. Il lui faudra un long parcours initiatique pour quitter la « *selve obscure* » (*Si le grain*, p.547), dont parle Dante dans sa *Divine Comédie* et sur lequel s'articule l'autobiographie, et découvrir la lumière, la communication. Theis évoque le regard fascinant de Gide adulte qui dispose à bon escient de son autonomie, mesurant ainsi le chemin parcouru :

Il s'ouvre à l'objet regardé, le partenaire, le monde ; s'empare avec prudence des choses et des gens et sonde tout cela avec grande attention ; le caresse des yeux. (Vol. I, p. 46, trad. J. L.).

Redonner une âme à ce qui est réifié depuis longtemps fut d'abord une préoccupation personnelle de Gide avant d'être l'objectif avoué — ou non — d'une génération ancrée dans « *un siècle qui va à sa fin et qui ne se pose plus la question du sens de la vie, mais qui se perd à la surface d'un fonctionnement parfait, toujours identique à soi-même et réglé, semble-t-il, pour toute éternité* » (Vol. I, p. 50, trad. J. L.). En parlant de soi, Gide installe la société de son temps face au miroir de la conscience critique.

Theis souligne la fonction libératrice d'Anna Shackleton, la compagne de Mme Gide qui sait éclairer l'enfance d'André par son esprit d'ouverture et de compréhension. Il faut également mentionner son professeur de musique, Marc de La Nux, le La Pérouse des *Faux-Monnayeurs*, qui occupe une place de premier rang dans cette évolution, car c'est grâce à lui que Gide apprendra à réorienter son existence, à prendre ses distances vis-à-vis des pratiques musicales de l'époque. Gide apprend avec lui à s'identifier avec un ordre différent du sien, à libérer ses talents créateurs tout en restant fidèle à un monde étranger. Le titre allemand de *Si le grain ne meurt* — *Stirb und Werde / Meurs pour devenir* — souligne l'idée que se gagne celui-là seul qui se donne. Gide peut grâce à La Nux passer outre l'image stérile de l'homme fixé par avance et qu'on retrouve sur tous les segments de la socialisation à la fin du XIX^e siècle.

Un bref survol de la responsabilité du Couple, de la Mère, de la Religion et de l'École permet d'évaluer le degré de cette aliénation auquel Gide doit faire face pour découvrir à son corps défendant les terres nouvelles intellectuelles et humaines de l'après-positivisme.

En effet, pour sortir de sa chrysalide, pour renaître à sa propre nature, Gide a dû faire table rase de son passé, quitter son propre univers, au sens concret et culturel du terme. Après ses années de vie à l'ombre, Gide découvre enfin la lumière en Afrique du Nord. Sa vie d'homme peut commencer, elle inclut l'acceptation de sa pédérastie à forme grecque, une sexualité dénuée de violence, d'instinct posses-

seur, destructeur et de mort. C'est en cela que le message de Gide est aujourd'hui encore actuel et qu'il est plus nécessaire que jamais.

Le Journal. — La première partie du journal qui rassemble les années 1889-1902 est présentée dans sa valeur propédeutique aux périodes suivantes — aussi bien pour l'auteur que pour le lecteur. On y discerne Gide jetant les bases formelles et intellectuelles de son activité de diariste : il y pratique *l'écriture du jour* telle que la définit Éric Marty, la verbalisation immédiate des sentiments à la suite de Stendhal, se démarquant ainsi du journal d'Amiel où l'accent est mis sur l'introspection.

Gide note au jour le jour ses rencontres, ses discussions, ses lectures, ses réactions dont on retrouvera l'écho dans *Les Faux-Monnayeurs*. Ce premier volume contient également des *Feuilles de route*, où la composition atteint déjà la perfection et où l'expression des sens prime, des réflexions regroupées sous les titres *Littérature et Morale* et *Morale chrétienne* où l'on découvre les formules les plus révélatrices du jeune Gide sur l'art et la philosophie ; et on voit naître au fil des pages un esprit critique doublé d'une maîtrise stylistique qui feront l'objet de commentaires ultérieurs.

Les volumes II et III, qui regroupent les années 1903-1922 et 1923-1939, dont Peter Schnyder endosse la responsabilité de l'édition, mettent en valeur la polyvalence du diariste en pleine force de l'âge. Les activités quotidiennes de Gide sont très diverses. Il est à la fois lecteur, épistolier, traducteur, musicien, orateur et juré. L'écriture du journal est à cette époque moins motivée par un souci d'hygiène mentale et intérieure que par un besoin créateur : le journal est le lieu où naissent de nouvelles idées et où les différentes crises que vit Gide trouvent leur développement verbal. Le journal s'enrichit de sa dimension heuristique. La réflexion quotidienne donne naissance à de nouvelles connaissances sans que la tradition soit pour autant sacrifiée sur l'autel du modernisme. Par son journal, Gide définit l'art moderne, précise le sens de la vie sans recourir à la transcendance orthodoxe, « un sens dont l'immanence infinie s'exprime symboliquement dans l'écriture, alors que l'œuvre d'art avec sa représentation de mondes possibles constitue l'immanence finie » (Vol. II, p. 23, trad. J. L.).

Le quatrième volume, signé par R. Theis, insiste sur le rôle de Madeleine dans la pensée gidienne, de la Petite Dame, de Claude Mauriac — dont les *Conversations avec André Gide* viennent d'être republiées chez Albin Michel, — de Dorothy Bussy, chacun contribuant à compléter l'image de Gide et celle de la réalité qu'il décrit.

La place de Gide dans la construction de l'esprit européen, de la *Meilleure France* dans les années 30 avec les rencontres de Colpach, de Pontigny avec la famille Mayrisch fait l'objet d'une étude particulière (cf. BAAG, n° 80, oct. 1988, pp. 81-132). C'est que l'engagement politique de Gide est moins connu du grand public, l'éclairage particulier de cet aspect de la personnalité gidienne rajuste l'idée d'un esprit qu'on ne croit orienté que sur la littérature et sur soi-même.

Les quatre préfaces brossent le portrait d'un auteur capital vivant qui gagne dans cette présentation concise en profondeur. L'homme, l'écrivain, l'artiste sont ainsi mis tour à tour en évidence. La tâche était de taille : elle est à la mesure de

l'auteur. Cette biographie fera date car elle a gagné le pari de présenter un auteur en ne retenant que les grandes lignes d'une existence en perpétuelle évolution sans l'enfermer dans le carcan de l'histoire. Le deuxième mérite de ce travail est de livrer l'instrument qui garantit la compréhension de l'œuvre de fiction et de réflexion. Nul doute qu'avec cette édition le nécessaire est fait pour que Gide perdure.

JEAN LEFEBVRE.

Patrick et Roman WALD LASOWSKI, *André Gide, vendredi 16 octobre 1908*. Paris : Jean-Claude Lattès, 1992, coll. « Une Journée particulière ». Un vol. br., 22,5 x 14 cm, 155 pp. + 8 pp. ill. h.-t. (ISBN 2-7096-1134-1).

Voici peut-être l'un des livres les plus originaux que Gide ait suscités ; nous ne dirons pas l'un des meilleurs, car il appelle quelques réserves techniques, mais l'un des plus toniques et des plus sympathiques, qui vient confirmer à point, après le renouveau de ses approches critiques et biographiques, la modernité de cet écrivain.

On pourrait à première lecture être agacé par l'allure quelque peu désinvolte de ce petit livre, par son style faussement nerveux, par certaines inexactitudes qui rendent suspect un texte dépourvu de références. Jammes et La Fontaine sont mal cités, Pierre Herbart ne fut pas général, et Jérôme n'a jamais cherché « à plusieurs reprises à forcer l'accès » de la porte du jardin d'Alissa. En fait, ce travail repose sur une documentation considérable et maîtrisée, et l'on comprend le désir des auteurs de paraître les moins pédants possibles, en débarrassant leur texte de toute donnée érudite. Le problème est alors que ce texte, vrai plaisir pour l'initié capable de circuler dans la biographie gidienne, risque de paraître obscur ou confus à tout autre lecteur.

Il ne s'agit pas seulement de noms et d'anecdotes évoqués cavalièrement, mais surtout de l'absence de repères et de références chronologiques qui font que témoignages, extraits du *Journal*, des correspondances, couvrant pourtant près de soixante-dix années, se fondent ici dans un récit intemporel placé sous la date problématique du 16 octobre 1908. Le procédé qui consiste à privilégier une journée dans la vie d'un homme, pour suggérer ensuite que cet homme se retrouve tout entier en elle, incite à empiler, à mettre en équation les épisodes les plus éloignés, annulant la perspective historique, supposant leur équivalence au sein d'un concept immuable appelé André Gide. Lui qui prenait Montaigne pour modèle, le voici ramené à Mallarmé, figé dans une pose éternelle... Par exemple, le trajet de Paris à Cuverville d'octobre 1908 est prétexte à évoquer le nomadisme de Gide ; on rappelle alors le voyage en Algérie de 1895, et l'on enchaîne : « Ce sera bientôt pour mieux s'engager, pour réaffirmer d'autant mieux, chaque fois — en URSS, [...] au Congo, au Tchad, sa capacité d'engagement. » (p. 21). « Bientôt » est curieux, si l'on songe que, de l'Algérie au Congo, il y a tout de même trente ans. De tels raccourcis sont nombreux, et l'on ne saurait trop recommander, au profane justement séduit par cette lecture, d'y adjoindre celle de certaine biographie annoncée chez Fayard...

Adjoindre ne signifie pas corriger : en critiquant ce livre, nous ne sommes pas sûr qu'il aurait dû être écrit autrement, et on peut même penser que ce défaut était en quelque sorte une condition nécessaire de sa réussite. Certes, on perd ici une certaine relation au temps, qui nous expliquerait comment mûrit le projet de la NRF, ou l'éloignement de Gide par rapport au christianisme, ou encore comment *Le Retour de l'Enfant prodigue*, brusquement conçu, est venu aider à l'achèvement de *La Porte étroite*. Mais après tout, ces choses-là ont déjà été dites ; en revanche, avait-on déjà croqué un Gide aussi vivant, dont l'histoire, transformé en un perpétuel présent, invite le lecteur à se sentir aussi jeune que lui, à le sentir si proche de soi ? Un autre Gide ici se raconte, tel qu'il se composait peut-être dans l'inconscient de cet homme, tel qu'il peut exister pour nous aujourd'hui, fait de gestes, de mots dont la vérité reste en suspens.

On peut sourire, se crispier même devant le goût lacanien des auteurs pour les jeux de mots (Ali/Alissa, Guido/guide, aristoloché/ aristo - loche, etc...), devant l'usage systématique de certaines dates (le rôle du 1^{er} avril dans l'univers gidien n'est guère convaincant), devant la transformation d'anecdotes infimes en épisodes emblématiques. À récrire ainsi l'histoire, on suit parfois des leurres, mais on rouvre l'ensemble de cet univers en un passionnant jeu de piste où Gide, en nous échappant, nous oblige à vagabonder à sa suite. Qu'importe après tout si le vendredi 13, plus que le 1^{er} avril, sert de clé dans ce jeu, l'important n'est-il pas d'abord de nous faire comprendre qu'il y a là, trésor ou boîte à malice, un coffre qui sollicite encore notre ingéniosité ? Et l'événement essentiel de ce 16 octobre, n'est-ce pas, plus que l'achèvement d'un roman — Gide en achèvera bien d'autres, — le rasage définitif de cette moustache bourgeoise, qui permet à Gide d'incarner de manière emblématique le passage de la société française au siècle nouveau ? « Laissant derrière lui les dépouilles inutiles, tout postiche dont le XIX^{ème} siècle s'encombre, dont le siècle naissant n'a pas su se défaire, Gide achève d'un trait le siècle barbare — et s'offre aux regards dans sa ressemblance. » (p.147).

Patrick et Roman Wald Lasowski ont choisi finalement la manière la plus authentique de traiter leur sujet : le supprimer. Célébrer la vitalité et la modernité de Gide en l'enfermant dans « une journée particulière » étant finalement impossible, ils ont choisi de faire de ce vendredi 16 une boîte de Pandore, animée d'une force centrifuge qui disperse aux quatre coins ses aspects les plus précieux. Cela n'exclut nullement quelques points fixes, et nous trouvons ainsi des pages savoureuses sur la vie quotidienne à Cuverville, mais toujours en relation avec « tout le reste », l'ailleurs et les autres ; et ce qui pouvait donc apparaître comme un moyen facile de tout déverser s'avère finalement comme le raccourci le plus juste pour rendre de Gide l'aspect essentiel : l'image d'un être en mouvement, transformant incertitudes et contradictions en forces libératrices.

Un tel livre ne se résume donc pas. Démarrant sur un gag — Gide qui revient à Cuverville, mais pas le jour prévu, ni par la gare prévue — il ne se départit jamais d'un certain ton d'ironie complice, et atteint, dans les bons moments, à une émotion qui sonne juste : Gide au piano, par exemple, ou bien cet achèvement du roman et du jour : « La liseuse dans la chambre de Madeleine s'est éteinte depuis longtemps. La nuit, désormais fort avancée, recouvre le jardin. 16 octobre.

Consummant définitivement le sacrifice de son héroïne et l'achèvement de son livre, c'est du 16 octobre que Gide date la dernière page du journal d'Alissa. Signant symboliquement son texte, mettant, à travers la date, le point final à son manuscrit — en même temps qu'il affirme, avec le passage du jour, sa volonté de renouvellement, sa capacité inchangée de rupture. » (p.123).

PIERRE MASSON.

Patrick POLLARD, *André Gide, Homosexual Moralist*. New Haven — Londres : Yale University Press, 1991. Un vol. rel. toile sous jaqu. ill., 24 x 16 cm, XVI-498 pp. + 6 pp. ill. h.-t. (ISBN 0-300-04998-6).

Nul doute que l'ouvrage, rédigé en anglais, le plus important jusqu'ici de P. Pollard, ne s'impose désormais comme une référence, chaque fois qu'il s'agira de *Corydon*, et plus encore du corydonisme. Car, devant l'étendue du sujet, il se peut que le critique ait hésité, dans la définition du projet, entre une conception resserrée, centrée sur l'éclairage du livre publié en 1924, et une conception élargie, extensive, débordant le seul *Corydon*, au point de se changer en encyclopédie raisonnée de la culture homosexuelle de Gide, et plus largement encore de son imaginaire pédéraste à travers ses principales créations. Comme le titre l'indique, c'est le décentrage progressif de l'analyse qui a prévalu. Cependant, la préface circonscrit le sujet : non pas étudier le cas André Gide, sous un angle biographique ou psychanalytique, par exemple, que l'auteur a contourné, mais bien étudier ses idées, parcourir l'étendue de son information, de sa documentation sur la question qui aboutit à la publication du livre que l'on sait, et qui n'est lui-même que la partie émergée de l'iceberg. L'érudit s'est donné pour tâche de mettre en forme ce volumineux dossier de lectures, extraits, découpures de journaux ou revues, qui constitue le soubassement souvent inaperçu de *Corydon*.

Pour ce faire, P. Pollard présente un ouvrage composite, distribué en quatre parties : la première sur *Corydon, stricto sensu* ; la seconde, intitulée « Histoire, science et sociologie », recense les lectures théoriques de Gide relatives à la question de l'homosexualité ; la troisième est consacrée aux « Sources littéraires » ; et la dernière, aux « Œuvres d'imagination » où le thème est opératoire. Les appendices apportent plusieurs suppléments nullement négligeables, puisque on y trouve notamment un essai, accompagné d'illustrations, sur « Pédérastie et art », et la reproduction, en français cette fois, de fragments d'introductions aux trois premiers dialogues, qui figuraient dans les éditions de 1911 et 1920, et n'ont pas été retenus pour l'édition définitive. Dans toutes les parties de l'ouvrage, le sérieux et la précision de l'analyse sont attestés par les nombreux relevés de textes inédits, puisés dans le dossier des ébauches et notes préparatoires à *Corydon*, que conserve la Bibliothèque Littéraire Jacques-Doucet. Et ce qui achève de faire de cet ouvrage un livre que le lettré aura plaisir non seulement à consulter, mais à conserver, c'est la qualité matérielle du volume, sur un papier destiné à affronter le temps, dont l'édition anglo-saxonne, avant la française, a su donner l'exemple.

La première partie (pp. 3-35), centrée sur *Corydon*, est aussi la plus courte, on peut le regretter, car elle traite à la fois de la genèse, puis de l'histoire de la publication, enfin d'un problème délicat : le décalage entre les lectures et la date, souvent difficile à préciser, de leur réutilisation dans le texte de l'ouvrage. Elle retrace donc en premier lieu les étapes d'une genèse par à-coups, à partir du premier dossier daté sur la pédérastie, en 1895, en passant par l'année 1908 et l'écriture des deux premiers dialogues, durant ou après le voyage en Angleterre en compagnie de Ghéon, puis l'édition confidentielle de 1911, et le redémarrage de la rédaction en décembre 1917. Pour cette date, il n'est pas sûr que l'analyse de l'auteur satisfasse entièrement à l'attente, car rien n'est dit, à cette occasion du moins, de la liaison avec Marc Allégret. Or c'est elle qui précipite la reprise de la réflexion, qui talonne le moraliste d'exposer une justification de la pédérastie la présentant sous un jour bienfaisant : ce sera l'objet du IV^e dialogue ajouté au texte de 1911. Ces rapports avec la vie, D. Moutote, dans sa contribution au colloque Gide de 1988¹, les avaient pourtant soulignés ; on s'étonne que son étude ne soit pas ici mentionnée. Ajoutons un détail inédit, savoir que cette liaison provoquait des effets contradictoires, car en même temps qu'elle stimulait la réflexion de Gide, elle en retardait la remise au public : « Et maintenant », écrivait-il en demi-confiance à Marc le 14 décembre 1917, « je suis replongé dans quelque chose que j'avais laissé dormir depuis six ans, mais dont, à cause de toi, je retarderai sans doute la publication... Je te dirai pourquoi. » Il était urgent de se dire ; il n'était pas opportun de publier. Par la suite, P. Pollard propose un résumé de *Corydon*, où le lecteur averti trouvera encore son profit, parce que si le critique prend en considération le texte de 1924, il garde un œil sur l'édition de 1911, signalant très opportunément où celle-ci s'arrête à l'emplacement du texte définitif (à la fin de la section II du 2^e dialogue), et aussi sur l'édition de 1920 (qui se termine sur la partie de la section IV donnant l'âge du mariage à 20 ans). Plus loin, l'auteur souligne l'ironie de Gide dans son texte : l'interlocuteur de *Corydon* reflète les préjugés communs ; et bien que son hostilité s'effrite au fil de l'argument, pourtant cet interlocuteur en revient à la fin à son préjugé têtue. Face à lui, *Corydon*, dans sa modération, se livre non à une apologie, mais à une défense de la pédérastie, et P. Pollard souligne le caractère éluusif de la conclusion, s'avouant dans l'impossibilité de conclure si l'argumentation de *Corydon* l'emporte, ou s'il est finalement victime d'un silence méprisant. Quant à l'auteur, il fait bel et bien retour, à l'intérieur d'une structure de dialogue qui paraissait l'exclure, par le très grand nombre des notes de l'édition 1924, qui, le plus souvent, amplifient les arguments de *Corydon*, ou réintroduisent l'ironie. Cette ironie n'allait pas sans risque dans un ouvrage polémique. Avec le recul, Gide s'est interrogé si une manière moins masquée n'aurait pas été préférable pour la clarification du sujet. Cette partie se termine sur un examen du lexique homosexuel de Gide. Son ralliement à la typologie établie — distinction entre pédérastes, sodomites (hommes faits) et invertis (hommes-femmes) — se réduit en fin de compte à une opposition entre

1. « *Corydon* en 1918 », BAAG n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 9-24.

inverti et pédéraste, comme étant le bien et le mal dans l'homosexualité. Suit une description de la pédérastie gidienne, qualifiée de romantique et sentimentale, dans la mesure où Gide insiste sur l'aspect moralisateur de l'entreprise, l'amant devant conduire l'aimé au bien et à la vertu. Toutefois, note le critique, cette argumentation idéalisante fait le silence sur la nature évanescence, par la force des choses, de l'amour des garçons.

Le projet de la seconde partie (pp. 38-137) participe de la démarche de Gide, qui va de la science à la morale, car d'abord le sujet vise à comprendre son homosexualité, ensuite à la rendre compréhensible, avant d'être en état de la défendre sur un plan moral. En plusieurs chapitres thématiques, le livre expose donc à travers quel enfer de théories adverses Gide dut se frayer un chemin pour aboutir à une justification de son droit à exister dans son être. Un parcours lourdement édifiant, ou plutôt consternant, s'élabore à travers les articles du dictionnaire médical de Panckoucke (1812-1822), le plus caricatural, qui tourne, il faut dire, au dictionnaire des idées reçues, quand ce n'est pas au sottisier pur et simple, ou, plus grave encore, au manuel d'éducation sadique — pour venir à bout de la masturbation, rien de mieux que pantalons spéciaux, mains liées pour la nuit, et bains froids au réveil. Chez les psychologues, comme Ribot, l'homosexualité est considérée comme découlant d'une dégénérescence héréditaire. Chez d'autres philosophes, théoriciens de l'amour, comme Schopenhauer ou Nietzsche, Gide trouve l'idée que l'artiste doit rester chaste pour conserver sa force créatrice, et maîtriser son art. C'était faire grand honneur à la répression ambiante que de la sublimer. Au fil des pages, dans l'examen des « Attitudes médico-légales », on voit Gide passer d'Ellis à Hirschfeld, et à Freud, auteur sur lequel, étant donné la place qu'il a prise dans notre paysage intellectuel, on eût aimé une mise au point plus regroupée, plus raisonnée, pour expliciter davantage les réticences de l'artiste, qui ont suivi l'attrance initiale. Une constatation émerge de la plongée dans la presse d'époque, à laquelle le lecteur est convié : au tournant du siècle, entre 1895 et 1905, du moins dans les revues les plus attentives — *La Revue blanche*, et le *Mercur de France* — une curiosité intellectuelle fait place à la réprobation massive. Les livraisons du *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* de Magnus Hirschfeld, à partir de 1899, n'y passent pas inaperçues. Une partie du voile commence à se lever, de sorte que le mouvement d'affirmation de l'individu Gide paraît en phase avec cette tendance, encore minoritaire, qui se dessine dans les milieux éclairés. Il n'est pas sûr que le dernier chapitre de cette partie, consacré aux victimes et aux martyrs, en constitue l'achèvement le plus probant. Du reste — et cette absence peut surprendre — ni cette partie, ni la suivante, ne se terminent par une conclusion. Il est vrai qu'en compensation, chacune d'elle est commencée par un préambule, qui en donne les orientations majeures. Il n'empêche que l'absence de conclusions a un effet de nivellement et d'émiettement qui ne sert pas cet exposé foisonnant. Foisonnant d'informations, le chapitre des victimes l'est assurément, mais il est aussi de ceux qui révèlent d'autres désagréments du plan suivi par l'auteur — un plan chronologique, qui a le défaut de précipiter le lecteur, au rythme des montagnes russes, des sommets intellectuels aux fonds de tiroir journalistiques, quand bien même baptisés faits divers. Parmi les célébrités,

défilent Oscar Wilde, Alfred Krupp, Eulenburg et son cercle impérial ; de la liste des obscurs, émerge l'affaire Renard (1908-1909), qui hâta la maturation idéologique de Gide, parce que l'homosexualité fut en la circonstance un facteur aggravant de condamnation, pour un crime de sang qui n'était pas nettement prouvé. À cette occasion, Gide mesura le poids de la réprobation sociale : pour une part, c'est le préjugé hostile qui, rejetant l'homosexualité hors des normes, pousse l'homosexuel au crime. D'où la réaction de Gide : proclamer l'homosexualité, restituer son caractère naturel, et ainsi la réintégrer, de manière à sauvegarder la possibilité d'une moralité, d'une dignité du sujet homosexuel. Dans cette suite d'affaires, le cas Wilde (pp. 122-7) est envisagé sous un angle exclusivement textuel, à la lumière d'articles français contemporains des faits, et des deux textes que Gide lui a consacrés. Il mériterait davantage. Car là encore, la réticence à s'engager sur le terrain biographique, à prendre en considération, par exemple, l'épisode algérien narré dans *Si le grain ne meurt*, qui accouche, de quelle manière violente, la conscience homosexuelle de Gide, écourte le sujet : avant de devenir la victime, Wilde avait été le bourreau. Tout le non-dit, le non-explicité dans les textes, est laissé de côté, les renversements de la relation Gide-Wilde, une fascination-répulsion, puis une pitié mêlée de honte, la répudiation de la démarche adoptée par l'esthète anglais, le refus du cynisme et de la provocation, le choix personnel en faveur d'une négociation plus raisonnée, plus raisonnable, la recherche d'un compromis social plus que d'un affrontement, la tactique éditoriale précautionneuse, tous ces aspects qui semblent découler d'une réflexion sur le désastre et les excès, la splendeur et la décadence de ce prince foudroyé.

La troisième partie, consacrée aux « Sources littéraires » (pp. 140-293), est la plus conséquente. L'auteur vise à mettre en évidence des influences, des changements d'influence, et leurs effets sur l'élaboration d'une thématique gidienne (apologie de la chasteté ; pédérastie sentimentale ; image idéalisée de la femme). La difficulté du plan s'est traduite ici par une exposé à la fois chronologique et géographique, qui accentue l'effet encyclopédique, et parfois conduit en impasse : la Bible se trouve ainsi bizarrement placée dans le chapitre sur l'Orient, quand tout en elle rayonne à l'Occident. Chez les auteurs anciens, qu'il ne connaît souvent qu'à travers traductions et commentaires d'époque, Gide acquiesce au discours idéaliste et vertueux sur l'homosexualité, qui conforte son puritanisme initial. Deux auteurs particulièrement le retiennent : Plutarque, dont on apprend sans s'étonner qu'il devait fournir à *Corydon* bien plus d'exemples édifiants dans l'argumentation, qu'il n'en paraît au bout du compte, et Virgile, où Gide, dans une atmosphère de bergerie gracieuse, cherche l'expression du naturel et de la simplicité rustique, — et trouve son titre. L'Orient ne lui parle que par ses poètes, Khayyam et Hafiz, en ce qu'ils favorisent une rêverie de sensualité diffuse, où prédomine la figure fantasmée du jeune échanton. C'est bien entendu dans la culture française, que Gide trouve aliment pour le débat central à sa pensée homosexuelle sur les rapports entre nature et culture, car il importait de repousser le préjugé régnant sur ce qu'on nommait avec répugnance le « vice contre-nature ». Pour ce débat, il semblait qu'en Montaigne Gide ait trouvé son maître, mais P. Pollard montre la prudence ou la modération de l'écrivain, qui finit par résister

à l'apologiste de la nature, comme par crainte qu'il ne cède trop complaisamment à cette nature, et ne l'entraîne au vice. Le débat se prolonge chez Pascal, qui fait pencher la balance de l'autre côté. Au près de ces deux grands, Bussy-Rabutin ou La Bruyère font figure de magasin pittoresque, offrant leur lot d'anecdotes sur l'amour « à l'italienne » ou les silhouettes évaporées de la Cour. Mais à l'époque des Lumières, le débat reprend de la hauteur ; on assiste, notamment chez Diderot, au renversement de la perspective chrétienne, qui tenait la nature en suspicion. Malheureusement, l'argumentation se trouve ici, comme en plusieurs autres endroits, fragilisée par l'absence d'articulation certaine sur le texte de *Corydon*, où le nom de Diderot ne paraît pas. Au bout de cet exposé d'idées, on est étonné — car on n'est plus vraiment ici sur le plan des idées, mais du vécu polémique — de voir arriver les contemporains, par la faute encore de l'ordre chronologique, qui laisse en plan le plan. Le développement, fort instructif, sur le dossier Rimbaud-Verlaine (pp. 226-35), n'eût-il pas été mieux placé, quoique la géographie s'y opposât, à côté d'autres dossiers polémiques, comme celui de Wilde, ou de Whitman ? On y voit Gide se dresser contre le livre de Lepelletier sur Verlaine (1908), qui s'ingénie à laver le couple des accusations de pédérastie, en contournant tous les obstacles, les suggestions des textes, en ignorant, comme Gide apparemment, la verdeur impudique et délectable des *Hombres*. Le résultat de cette affaire, embrouillée par la famille et la critique, est d'avoir renforcé Gide dans le projet de clarifier, de son vivant, ce qui le concernait. Il faut passer au chapitre suivant (auteurs anglais et américains) pour rencontrer Whitman, car Wilde est ailleurs, on l'a vu, parmi les martyrs. L'œuvre de Whitman représente un autre des grands combats de Gide pour la vérité, contre les falsifications de la traduction Bazalgette ; mais ce combat ne va pas sans dérapage de la part de Gide, car ses propres traductions tirent abusivement les poèmes en sens inverse, au point où le contrepoint fait contresens. Au chapitre de la littérature allemande, seul Goethe importe, où Gide trouve un hédonisme païen tempéré par un idéal de chasteté, compatible avec le sentiment. Cette III^e partie retombe un peu abruptement sur la littérature italienne, c'est-à-dire sur Dante et Michel-Ange — une fin qu'il faut bien dire mineure, avec tout le respect dû à ces noms, amenée seulement par les contraintes de l'ordre géographico-chronologique.

La dernière partie de l'ouvrage (pp. 296-399) est aussi la plus substantielle et peut-être la plus séduisante. Elle suit la fortune du thème homosexuel depuis les premières œuvres, qu'elle répartit, en fonction des contenus, des *Cahiers d'André Walter* aux *Nourritures terrestres*, en deux rubriques — ascétisme, puis extase — illustrant ce qu'on peut prendre encore pour les hésitations de Gide, avant qu'elles ne deviennent ses contradictions. Dans la suite, ce sont surtout les trois chapitres consacrés à *L'Immoraliste*, aux *Caves du Vatican* et aux *Faux-Monnayeurs*, qui, dans un intérêt, une ouverture croissants, prennent le relief et la qualité de l'essai à part entière. Là, véritablement, la critique a pris son envol et le lecteur gidien, donné sa mesure. C'est aussi qu'il y avait matière, car dans *L'Immoraliste*, l'homosexualité, toute gazée qu'elle soit, fait partie du drame du héros. Sur le mystère ou la discrétion de Gide dans ce récit, P. Pollard trouve ses explications dans les intentions de l'auteur : ne pas faire de l'ouvrage l'exposé d'un cas clinique, et

placer au centre de la peinture d'autres thèmes — l'inconscience de soi et la mauvaise foi — dont le premier n'est que l'instrument. Dans *Les Caves du Vatican*, le thème est encore à l'état d'insinuations, mais Gide s'y rapproche comme jamais de la figure du grand adolescent, et des questions relatives à l'éducation de la jeunesse. Le sujet central n'est toujours pas l'homosexualité, car plutôt que les penchants sexuels de l'adolescent, ce sont les inconséquences de ses actes qui sont en question. Il est aisé au critique de faire la soudure entre *Les Caves* et *Les Faux-Monnayeurs*, puis de montrer que de nouveaux intérêts, notamment humanitaires, amenés par la guerre, s'affirment dans la problématique gidienne. Si l'analyse de P. Pollard s'élargit sur ce livre, c'est aussi que la pédérastie, chuchotée jusque-là, devient ostensiblement un des pivots du roman. Un excellent parallèle sur les relations de Bernard et d'Édouard, d'Édouard et d'Olivier, fait ressortir l'élégance morale du supposé romancier, vrai pédagogue, et pédéaste méritoire, en comparaison de Passavant. Ici, l'on serait tenté de greffer deux remarques : la première, que l'accent mis sur l'éducation pédéristique est sans doute un élément polémique, en réponse à ceux qui voyaient en Gide un pervertisseur de jeunesse ; la seconde, que les trois figures adolescentes de premier plan — Bernard, Olivier, Armand — sont solidaires, forment groupe, et s'équilibrent dans une intention d'ensemble : Bernard figure la réussite de l'adolescent ; Armand, l'échec ; Olivier, le sauvetage. En celui-là conflue la problématique des deux autres : il aurait pu devenir un Armand ; il sera peut-être un Bernard.

Ce résumé schématique aura donné, espère-t-on, une idée de la richesse du matériau accumulé dans ce livre. Les réserves que l'on peut formuler sur le choix d'un plan sectoriel, sur la tentation de l'excursus ou l'ouverture de fausses fenêtres (les livres que l'écrivain n'a peut-être pas lus ; les œuvres qui n'abordent que de loin la question), sur la conduite parfois abrupte ou elliptique de l'argumentation, ne sont que la rançon d'un sujet atomisé et ramifié à l'excès : le dossier *pédérastie* de Gide, souvent renouvelé, souvent recommencé, est fait d'un amas de pièces et de morceaux, dont seule une faible part fut cousue pour tisser *Corydon*, et le reste s'éparpille. Mais ces réserves n'affectent pas les mérites de l'ouvrage. En premier lieu, une pondération, ou pour mieux dire : le tact avec lequel l'auteur conduit ses analyses, sans vouloir jamais forcer le sujet à fournir plus qu'il ne peut donner, l'amène, dans l'exégèse, à se situer souvent en retrait de J. Delay, dans ses interprétations biographiques, et à épouser plutôt les conseils de prudence de G. Brée. Même dans ses essais majeurs sur les récits, il prend soin de relativiser l'importance du thème homosexuel, omniprésent, mais latéral. Bref, sur un sujet qui prêtait à polémique, P. Pollard s'est efforcé à l'objectivité. Une idée forte et noble porte son livre ; elle est inscrite dans son titre : Gide a voulu vivre l'homosexualité comme une morale ; l'éducation, dit joliment notre auteur, est l'âme de la pédérastie gidienne. L'information, l'éclairage dispensés dans ce livre font maintenant du critique anglais une des voix autorisées à nous donner, pourvu que l'occasion se présente, une édition savante de *Corydon*, tant il semble, à le lire, qu'il ne s'agirait plus que de reporter en notes bien des pages du présent ouvrage.

Mais peut-être celui-ci est-il gros encore d'un troisième livre, qu'on serait en droit de lui réclamer. En donnant à son étude cette direction décidément intellectuelle, en privilégiant si exclusivement l'idéologue en Gide, P. Pollard ne s'est-il pas enfermé dans un piège, n'a-t-il pas cédé, donné à croire qu'il cédait lui-même, à cette idéalisation de l'homosexualité, dont il qualifie son auteur ? Car il n'est pas possible de s'en tenir à cette version épurée : trop de discours ; on voudrait aussi la pratique. On attendrait que soit examinés, en contrepoids de ces propos gratifiants, *Si le grain ne meurt, Ainsi soit-il*, les *Carnets d'Égypte*, l'homme des voyages et des jeux, le confident de maintes correspondances, celles qui sont publiées, et celles qui devraient l'être, et le seront un jour, en somme, tout l'accompagnement des écrits intimes, qui donnerait à entendre la symphonie concertante de l'œuvre avec la vie. Car enfin peut-on nier que *Corydon* soit strictement la parole d'un individu particulier, le costume fait sur mesure pour s'ajuster au pédéraste, tout comme la théorie de l'homme-femme et de la race maudite, le portrait de Charlus chez l'auteur de la *Recherche*, sont le discours d'un inverti, à qui la virilité homosexuelle à jamais paraît un leurre ? Le chemin serait plus risqué peut-être, la porte, plus étroite, mais celle de la vérité, inscrite dans la chair même. Moins de noblesse ? Qui sait, plus de courage, ou de générosité... Pour ce futur ouvrage dont nous passons commande, nous demandons à P. Pollard d'accepter le pari qu'il a refusé dans celui-ci, d'affronter un homme, qui comme chacun vécut le paradoxe du sexe, souffert comme une contrainte, et senti comme la liberté.

DANIEL DUROSAY.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

Notre ami Victor Martin-Schmets a transcrit pour nous la lettre autographe suivante, très vraisemblablement adressée à Henri Vandeputte (1 p. in-12, sur la p. 1 d'une double feuille, jointe à un ex. de *Charles-Louis Philippe* [Figuière, 1911] dédicacé « à *Henri Vandeputte / en cordial souvenir / André Gide* »), qui était offerte à la vente publique organisée le 1^{er} février dernier par la Galerie Simonson de Bruxelles (n° 274 du catalogue) :

« Cuverville / 2 Octobre 10 / Cher ami / Jeudi, sortant du Mercure, / vers midi je te chercherai / devant [e Luxembourg biffé, remplacé par] Odéon — façade / du Luxembourg — porte des / décors. Nous déjeunerions / ensemble. / S'il y a un cheveu, écris / "Monsieur le Gardien de la / Villa Montmorency / pour remettre à Monsieur Gide. / Bien ton / A. Gide. »

Vendus par Sotheby's à Londres (Grosvenor Gallery, New Bond Street) les 28 et 29 mai dernier, *Continental Printed Books, Manuscripts and Music*, parmi lesquels quelques éditions rares de Gide et — sous le n° 335, estimé £ 1,000-1,500 — le manuscrit autographe de sa traduction de huit poèmes de Walt Whitman, « 13 pages, folio, with blue wrappers, mounted on guards, blue hal-morocco, from the library of Raoul Simonson, with his book-plate, no place or date ». « Despite its presence in Gide's autograph list on the upper cover, and the note below : "Toute la traduction de Gide... est ici au complet", the present manuscript lacks the final piece "*You felons on trial in court*" and contains only eight of Gide's nine published Whitman translations. » [Dans le catalogue, p. 154, reprod. en fac-similé de la première page, début de la traduction du *Chant de moi-même*, avec de nombreuses ratures.]

Au dernier catalogue (« *Marcel Proust* ») de la libr. « Les Argonautes » (J.-Éd. Gautrot, 74 rue de Seine, 75006 Paris) :

77. L. a. s., datée : 25 septembre 1910, *Cuverville par Criquetot l'Esneval, Seine-Inférieure*, adressée à Édouard Ducoté, 4 pp. in-8°, 7 500 F. Très belle

lettre sur les débuts de la maison d'édition de la *Nouvelle Revue Française*, avant Gallimard, adressée à Édouard Ducoté, ancien directeur de *L'Ermitage*, la première revue à laquelle Gide collabora. Gide parle de ses déboires à trouver des soutiens : [...] *Cornely avec qui nous étions prêts à nous entendre a prétendu conserver le droit de veto, que nous avons prétendu ne pas lui laisser ; d'où rupture des négociations. Elles ont été reprises avec l'éditeur Rivière [...]* (Marcel Rivière, rue Jacob, éditeur de la *Revue philosophique* et de Sorel). [...] *Je crois que nous serons d'autant mieux chez lui et d'autant plus « chez nous », que jusqu'à présent, n'ayant jamais édité de littérature, il n'est l'homme d'aucun groupe et ne nous embêtera pas avec des « protégés » [...]*. Il espère demeurer à Cuverville jusqu'à l'achèvement de son livre sur Oscar Wilde et souhaite finir de préparer les *Nouveaux Prétextes* pour Vallette. Il voudrait pour cela des doubles de *L'Ermitage* : [...] *j'ai fait la grande sottise de ne pas, dès leur première publication, mettre de côté un double de chacun de mes articles. Heureusement qu'il ne s'en trouve que dans L'Ermitage et dans la N.R.F., ce qui simplifie beaucoup les recherches. Sans doute dans le courant de l'hiver écrirai-je un article pour révéler ce qu'a été L'Ermitage et en quoi, pourquoi, comment la N.R.F. y fait suite et en quoi elle diffère [...]*.

78. Ex. des *Nourritures terrestres*, Paris, NRF, 1917, in-18, rel. demi-maroquin bleu à coins (Bemasconi), envoi autogr. sur le faux-titre à Francis de Miomandre, 1 500 F. Est ajoutée une l. a. s. de Gide à Miomandre, 2 pp. in-18 : [...] *qu'il me plaît que vous m'appartenez à Hafiz et que vous avez raison d'estimer que c'est bien là le « répondant » de mes « Nourritures » [...]*.

79. Carte postale autogr., signée, adressée à Maurice Martin du Gard, le 30 janvier 1925, de Cuverville, 1 200 F. La carte représente un des pleurants du tombeau de Jean Sans Peur à Dijon. Carte de « rectifications » concernant la revue *L'Ermitage*.

LETTRES INÉDITES

Deux lettres inédites de Pierre Drieu la Rochelle à Gide, des 23 juin et 1^{er} novembre 1929, et une lettre de Gide à Drieu, du 29 octobre 1929 (déjà publiée dans le n° 42 des *Cahiers de l'Herne*) figurent, pp. 75-8, dans le recueil de *Textes retrouvés* de Drieu, établi par notre ami Jean José Marchand, paru aux Éd. du Rocher (un vol. br., 20 x 13 cm, 240 pp., ach. d'impr. janv. 1992, ISBN 2.268.012.832, 120 F).

Dans la remarquable biographie de *Simenon* de Pierre Assouline (Paris : Julliard, 1992, un vol. br., 24 x 15,5 cm, 755 pp. + 32 pp. ill. h.-t., ISBN 2-260-00994-8, 135 F), Gide est le personnage le plus fréquemment cité. Outre des extraits de neuf lettres inédites de Simenon à Gide (qui avaient échappé à Gérard Cleisz, l'éditeur de leur correspondance en 1973 dans le *Simenon* de Fr. Lacassin et G. Sigaux, éd. Plon — et qui porte donc à 50 le nombre des pièces aujourd'hui connues de cet ensemble), on y trouvera d'abondants fragments du dossier de notes et de réflexions que Gide avait réuni en vue d'écrire son étude sur le roman-

cier (pp. 425-9), ainsi que des extraits du rapport de lecture qu'il établit pour Gallimard sur *Pedigree* (pp. 304-5).

TRADUCTIONS

André Gide, *Ha el nem hal a mag.* Fordította Bognár Róbert. Budapest : Európa Könyvkiadó, 1991. Un vol. rel. sous jaqu. ill., 18,5 x 13 cm, 396 pp., ISBN 963.07.3238.7, 250 Ft. [Traduction hongroise de *Si le grain ne meurt.*]

LIVRES

André Gide, *Conseils au jeune écrivain. De l'influence en littérature.* Préface de Dominique Noguez. Paris : Éd. Proverbe, 1992. Un vol. br., 15 x 9,5 cm, 64 pp., ach. d'impr. mai 1992, ISBN 2.908455.00.5, 42 F. [Jolie plaquette réunissant le texte posthume, paru dans *La NRF* d'août 1956 — et non 1958 comme indiqué par l'éditeur, — et la conférence de 1900 recueillie dans *Prétexes*, précédés d'une alerte et fine préface de notre ami Dominique Noguez, dont nous voulons citer les dernières lignes : « Tout ceci — cette abnégation, cette indifférence au "spectacle" — paraît presque extravagant en nos temps d'industrialisation de l'édition, où tout se passe dans la précipitation et le tapage médiatique, où un livre doit être vendu dans les quinze jours (puis oublié, souvent sans grand dommage) et son auteur disputer, dans vingt téléguinolades, leur gloire éphémère aux bateleurs électroniques. Ces *Conseils au jeune écrivain* sont une bouffée d'oxygène et d'exigence. Ils donnent de la force. Il n'est pas de livre plus intempestif et plus tonique, donc plus urgent à lire. »]

Walt Whitman, *Poèmes. Feuilles d'herbe.* Traduction de Louis Fabulet, André Gide, Jules Laforgue, Valéry Larbaud, Jean Schlumberger et Francis Vielé-Griffin. Postface de Valéry Larbaud. Paris : Gallimard, coll. « Poésie », 1992. [Un vol. br., 18 x 11 cm, 285 pp., ach. d'impr. 25 mai 1992, ISBN 2.07.032708.6, 29 F. Rééd., dans cette célèbre coll. « de poche », du recueil d'*Œuvres choisies : poèmes et proses* paru en 1918, dont l'éditeur a supprimé les 40 pages de prose et « fait passer en postface l'étude de Valéry Larbaud qui ouvrait le volume ». On y retrouve donc les neuf poèmes traduits par Gide.]

Traduit par Jean-Yves Erhel, *Hôtel d'Alsace et autres adresses*, de l'écrivain polonais exilé à Paris Kazimierz Brandys (Paris : Gallimard, coll. « Le Messager », 1992, vol. br., 20,5 x 14 cm, 192 pp., 138 F, ISBN 2.07.072680.0), réunit trois portraits : d'Oscar Wilde, de Paul Léautaud et d'André Gide. Des « portraits littéraires », mais, comme l'a souligné Danièle Sallenave (directrice de cette nouvelle collection), non de la vie seulement ou de l'œuvre : « portrait de ce qui fait un écrivain, de ce travail énigmatique et continu par où, toute une vie, la vie et l'œuvre s'échangent ». Le BAAG parlera des cinquante pages qui sont consacrées à Gide.

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Élisabeth Bormann, « André Gide : *La Symphonie pastorale* », *L'École des Lettres* (Collèges), n^{os} des 15 septembre, pp. 45-52, et 1^{er} octobre 1991, pp. 41-54.

Michel Cournot, « Le jour où Gide se rase la moustache », *Le Nouvel Observateur*, n^o 1442, 25 juin 1992, pp. 116-7. [Sur *André Gide, vendredi 16 octobre 1908*, de P. et R. Wald Lasowski.]

Claude Foucart, c. r. d'*André Gide und Deutschland* de George Pistorius (v. BAAG n^o 90-91, p. 389, et n^o 93, pp. 104-6), *Œuvres et Critiques*, vol. XVII, 1992, n^o 1, pp. 107-8.

Nina S. Hellerstein, « The Problematic Couple in *L'Immoraliste*, *Partage de midi* and *Le Grand Meaulnes* », *Australian Journal of French Studies*, vol. XXVII, n^o 2, mai-août 1990 [paru été 1992], pp. 155-72.

Emanuele Kanceff, c. r. de Goulet, « *Les Faux-Monnayeurs* », *mode d'emploi* (Sedes, 1991), *Studi Francesi*, n^o 105, septembre-décembre 1991, pp. 592-3.

[Patrick] K[é]schichian, « Les bons conseils d'André Gide », *Le Monde*, 28 août 1992, p. 16. [Sur l'éd. Noguez des *Conseils au jeune écrivain*, v. *supra*, avec une longue citation.]

Pierre Kyria, « Gide saisi à l'arrêt », *Le Monde*, 14 août 1992, p. 13. [Compte rendu de *André Gide, vendredi 16 octobre 1908*, de P. et R. Wald Lasowski.]

David Roe, « Charles-Louis Philippe dans la *Correspondance* Gide-Larbaud », *Bulletin* n^o 48 (1992) des *Amis de Charles-Louis Philippe*, pp. 34-42.

David Roe, « À la redécouverte d'André Ruyters », *Bulletin* n^o 48 (1992) des *Amis de Charles-Louis Philippe*, pp. 43-52. [A propos de la *Correspondance* Gide-Ruyters et des *Œuvres complètes* d'André Ruyters éditées au Centre d'Études Gidiennes par Victor Martin-Schmets.]

Peter Schnyder, « André Gide revisited. Neue Publikationen », *Neue Zürcher Zeitung*, 11 août 1992, pp. 17-8. [Panorama des récentes publications gidiennes : les livres de M. Dambre, É. Deschodt, D. Moutote, P. Pollard, P. Chartier, P. et R. Wald Lasowski, A. Yoshii, le *Journal* de Copeau et *L'Idée de bonheur chez Stendhal, Gide, Giono* de Bernard Baritaud (Bordas, « Littérature vivante », 1992.)

Nobuko Tatekawa, « Le Changement de l'Esthétique d'André Gide de 1926 à 1946. Étude de *Geneviève* et de *Thésée* », *Gallia*, 1992, n^o 3, pp. 313-21. [Mlle Tatekawa (membre de l'AAAG) avait déjà publié dans la même revue japonaise, n^o XXI-XXII (1982), pp. 209-18, un article sur *Les Faux-Monnayeurs* : « Une analyse du "roman" d'André Gide », et en publiera prochainement un autre, intitulé « Un aspect de l'influence de Flaubert sur Gide : étude de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite* ».

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

M. Jérôme-François Prigent prépare, à l'Université de Haute-Bretagne (Rennes II), sous la direction de notre Ami le Prof. François J.-L. Mouret, un mémoire de Maîtrise intitulé : *La réécriture d'un mythe au XX^e siècle : Le Thésée d'André Gide*.

Étudiant marocain, M. Abdelkhaleq Jayed prépare à l'Université Lumière (Lyon II), sous la direction du Prof. Claude Martin, une thèse sur *Représentation et fonctions de l'Espace dans l'œuvre romanesque d'André Gide*.

Étudiante syrienne (Université d'Alep), Mlle Zoubéida Kadi soutiendra prochainement à l'Université Lumière (Lyon II) la thèse qu'elle a préparée sous la direction du Prof. Claude Martin : *André Gide critique littéraire, jusqu'en 1914*.

AUTOUR DE GIDE

Édité par notre ami Claude Sicard, le premier tome du *Journal* de Roger Martin du Gard est un gros volume publié chez Gallimard (coll. blanche, relié comme le fut *L'Esprit NRF* en 1990), qui devrait être en librairie au moment où sort ce BAAG.

Amis,

avez-vous bien lu les deux

avis importants

en tête de ce numéro (pp. 396 et 397)

???

VARIA

GIDE ET LES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS ? ***

M. Bernard Chassé, de l'Université de Montréal, qui prépare l'édition de la correspondance d'Alain Grandbois, nous signale que le brouillon d'une lettre du poète québécois (1900-1975) à André Gide, apparemment du début des années 30, figure dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal. Cette lettre a-t-elle été réellement envoyée à Gide, reçue par lui, et y a-t-il eu des relations entre les deux écrivains ? Si tel de nos lecteurs pouvait renseigner M. Chassé (Centre d'Études Québécoises, Dép. d'Études Françaises, Univ. de Montréal, CP 6128, Succ. « A », Montréal, Qué., Canada H3C 3J7), ou le mettre sur une piste, il lui en serait reconnaissant. De même que de toute information sur d'éventuels rapports de Gide avec un autre écrivain canadien-français, Marcel Dugas (qui, en 1926, envoyait de France à son ami Grandbois un exemplaire de *La Porte étroite* avec cette dédicace : « Pour Alain Grandbois, le plus beau livre de Gide, qui doit être lu tranquillement sans en passer une ligne. Je vous donne ce livre parce que je l'ai aperçu à la devanture d'une librairie et que je n'ai pu m'empêcher de vous l'acheter et parce que Alissa

est une jeune fille bien chic et afin qu'après cette lecture vous vous remettiez à croire au génie littéraire de la France. Marcel Dugas, ce 17 août 1926, à Saint-Jean-de-Luz, Basses-Pyrénées »).

COLLOQUES

L'Association des Amis de François Mauriac a organisé, du 28 septembre au 1^{er} octobre, au Collège de France, un colloque sur le thème : *François Mauriac devant le problème du Mal* ; y ont notamment participé nos Amis Pierre de Boisdeffre (« Le problème du Mal chez Mauriac et chez Gide »), Alain Rivière, Alexandre Milecki et Claude Foucart. — *Tradition française et modernité européenne chez Valéry Larbaud*, colloque international de Strasbourg (à l'Université des Sciences humaines, 22 rue Descartes), les 22, 23 et 24 octobre. Organisée par Monique Kuntz (pour l'Association des Amis de Valéry Larbaud) et Auguste Dezalay (pour l'Université de Strasbourg), cette réunion comportera une vingtaine de communications, dont celles de nos Amis Françoise Lioure (« Tradition et modernité en critique littéraire : V. Larbaud et F. de Sanctis »), David Roe (« V. Larbaud esquisse une Anthologie de la poésie française moderne en

1910 ») et Roger Delage (« Emmanuel Chabrier et V. Larbaud »). — *Die Mayrischs und Deutschland*, colloque organisé au château de Colpach (près Redange, Gd-Duché de Luxembourg) les 27 et 28 novembre, par M. Cornel Meder, directeur des Archives Nationales du Luxembourg (Nationalarchiv, Postfach 6, L 2010 Luxembourg) : une douzaine de communications annoncées, dont celle de nos Amies Mechthilde Fuhrer (« Aline Mayrisch und Annette Kolb ») et Germaine Göttinger (« Aline Mayrisch Beiträge in *L'Art Moderne* »). [D. D.]

GIDE ET SES PEINTRES ***

Notre Ami le Dr Philippe Loisel nous signale qu'est passé en vente publique au Palais de l'Europe, au Touquet, le 8 juin dernier (M^e Eric Pillon, commissaire-priseur), un *Portrait d'André Gide*, aquarelle (27 x 20 cm, signée en haut à gauche, mais non datée) due au peintre Wilhelm Gimmi (1886-1965). Ni le Dr Loisel (dont nos lecteurs se rappellent l'article sur les portraits de Gide par Simon Bussy, *BAAG* n° 84, octobre 1989) ni nous-même ne savons rien de ce peintre, ni dans quelles circonstances il a été amené à faire ce portrait. Mais peut-être un de nos Amis érudits fournira-t-il au *BAAG* quelques informations ?...

DISTINCTION *** On nous prie d'annoncer que notre Ami M. Michel Drouin a été nommé, sur proposition de la Direction du Livre et de la Lecture, au grade de chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres. [A. G.] — Nous avons noté avec plaisir que le Prix national des Lettres pour 1991 a été attribué à Béatrix Beck pour l'ensemble de son œuvre. Elle avait parti-

cipé en avril dernier au colloque de l'AAAG qui s'est tenu à la Villa Montmorency. [H. H.]

RECTIFICATION *** Un article de *Télé-Star* ayant qualifié dans un article Marc Allégret de « neveu d'André Gide », notre Ami M. Jacques Drouin a adressé une protestation au magazine (lequel a répondu qu'il avait repris, « de bonne foi, une légende entretenue dans de nombreux ouvrages de référence et dont l'auteur n'était autre... qu'André Gide lui-même ! ») : « Nous prions nos lecteurs de noter que les Allégret n'ont jamais eu la moindre parenté avec André Gide, qui a laissé courir ce bruit uniquement pour leur faciliter leur rôle dans la carrière cinématographique. [...] Je n'ai aucune raison [...] pour laisser se propager une "erreur" qui concerne non seulement ma modeste personne, mais mes enfants, réels "petits-neveux". »

POUR L'AVENIR DE LA LANGUE FRANÇAISE *** Plusieurs de nos Amis, notamment Mme Catherine Gide, Dominique Noguez et Henri Heinemann, ont signé l'appel *L'Avenir de la langue française* qui, sans méconnaître la place de l'anglais dans le monde, souhaite que notre langue elle-même soit aussi défendue comme elle le demande, au risque, sinon, de disparaître. [H. H.]

« LE DERNIER GOUROU »
 *** Dans un chapitre de *Lectures en liberté* (Flammarion éd.) qui porte ce titre, Jean-Louis Curtis reprend un texte publié en 1972, assez sévère quoique lucide, sur André Gide. Suite à notre réaction, l'académicien nous a répondu fort aimablement : « À l'épo-

que, semblait-il, Gide était en effet au purgatoire. Depuis, je sais qu'il y a un retour à Gide. Je suis, à l'égard de cet auteur que je place évidemment très haut, moins sévère qu'un peu moqueur, en raison par exemple d'afféteries d'écriture qui prêtent à sourires... » [H. H.]

NOS AMIS PUBLIENT ***

Joseph JURT est l'éditeur du recueil *Die »Franzosenzeit« im Lande Baden von 1945 bis heute. Zeitzeugnisse und Forschungsergebnisse / La Présence française dans le pays de Bade de 1945 à nos jours. Témoignages et résultats de recherche* (Fribourg : Rombach Verlag, 1992, 168 pp., ISBN 3-7930-9079-5, DM 28,—) : actes du colloque qu'il avait organisé au Centre Français de Fribourg (communications en français et en allemand). — Guy DUGAS vient de publier l'ouvrage tiré de sa thèse de doctorat : *La Littérature judéo-maghrébine d'expression française* (Paris : L'Harmattan, 1992) ; il a d'autre part été le maître d'œuvre du récent et important numéro spécial des *Carnets de l'Exotisme* (n° 9, janvier-juin 1992, 128 pp., 100 F [B.P. 93, 86003 Poitiers Cédex]) : *Une famille de rebelles : Hommage à Armand Guibert (1906-1990)*, — et signalons qu'il prépare l'édition de la *correspondance* d'Armand Guibert avec Gide. — Notre Amie américaine Lucie Heymann (Monterey, Californie), l'une des doyennes de l'AAAG, s'est attaquée à la rédaction d'une *Histoire des États-Unis*, avec le concours de Ronald Sherwin. Les deux premiers fascicules traitent des origines et nous conduisent à la veille de la Guerre de Sécession. C'est simple, clair, bien écrit et d'une plume alerte. De quoi se rafraîchir la

mémoire, d'autant que nous, Français égocentriques, sommes parfois bien ignorants sur l'histoire des autres, à l'exception des faits dont nous fûmes directement acteurs. [H. H.] — À lire, dans la collection « Tel » (Gallimard, févr. 1991), les *Écrits sur l'Art* d'Émile Zola, présentés et annotés remarquablement par notre Ami Jean-Pierre Leduc-Adine. De même qu'on sera bien inspiré de lire le texte sévère et efficace de Dominique Noguez paru aux Éd. du Rocher (Monaco) sous le titre *La Colonisation douce (Feu la langue française ?)*, titre particulièrement éloquent ! [H. H.] — Signalons encore : Robert André, *Les Vertes Feuillantines* (Nadeau, 110 pp., 92 F). Le quartier cher à Victor Hugo fut aussi et demeure celui où habite l'auteur. Dans cet essai, il poursuit trois buts : retrouver le Paris des *Misérables*, retrouver Hugo, justement, dans une foule de concordances entre les œuvres et les lieux, et finalement courir aussi derrière l'Enfant-miroir qu'il fut. C'est sensible, précis, émouvant. // Robert Mallet, *Semer l'arbre* (Gallimard, 110 pp., 116 F). Avec toujours la même sobriété des moyens, un vocabulaire limpide, une métrique fidèle au rythme et à la musique de notre langue, Robert Mallet, tel qu'en lui-même, promène un regard inquiet et serein à la fois, d'une dignité déchirante et belle qui veut que l'homme, « passant de l'instant », ne peut que vivre, éprouver des sensations, aimer, y compris la nature qui mérite qu'on la respecte, bref « semer l'arbre ». // Georges Toman, *En quelques traits les cigognes* (Abbeville, éd. Paillard, 187 pp., 140 F franco de port). Voilà une poésie qui suit son itinéraire propre, hors des sentiers battus, avec ses musi-

ques et ses impertinences, ses aveux à peine voilés, ses énigmes voulues, ses mots d'amour, ses sagesses et ses magnifiques coups de lune. Un doigt de rêve, deux doigts d'épique et trois peut-être d'ironie. En quelques traits, aussi, ce qu'on ne raconte jamais et qui pince le cœur. [H. H.]

GIDE ET LES PEINTRES ***

Le Musée d'Uzès organisera dans l'été 1993 une exposition ayant pour thème *Gide et ses peintres*. Tout document ou information seront les bienvenus : manuscrits, dessins, peintures, photographies, ses rapports avec ses illustrateurs ? ses rapports avec Bussy et Matisse ? quelle peinture aimait-il ? etc... Écrire ou téléphoner à la Présidente : Christiane De Panthou, 31 avenue Pascal, 30700 Uzès — Tél. 66.22.70.56.

APPEL *** La Conservatrice du même Musée d'Uzès cherche une bonne âme qui lui offrirait (pour le Musée, naturellement !) *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale* et *Les Faux-Monnayeurs*. D'autre part, A. Schlumberger vend le bureau de Gide qu'il avait acheté en 1963 ; or ce bureau vaut 35 000 F et le Fonds d'achat des Musées ne collabore qu'à partir de 100 000 F : d'où notre suggestion que ceux de nos amis qui le peuvent participent à l'achat. Tous renseignements auprès de Mme Peyroche d'Arnaud, Musée Georges-Borias, 30700 Uzès. [H. H.]

[Notes rédigées par Daniel Durosay, Alain Goulet, Henri Heinemann et Claude Martin.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1992

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au
CCP PARIS 25.172.76 A

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
 envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude
 Association des Amis d'André Gide
 B. P. 3741
 54098 Nancy Cédex
 (adresse définitive)

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

**FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON II)**

**18, quai Claude Bernard
F 69365 LYON CÉDEX 07**